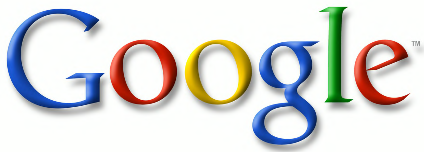



Stanford University Libraries
3 6105 121 160 555

THÉATRE CONTEMPORAIN.

comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

No **25 Cents Each.**

1.—**Le Voyage de M. Perrichon,** by E. Labiche. With notes in English by Schele de Vere, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. 78 pages.

2.—**Vent D'Ouest,** 20 pages. **La Soupière,** 18 pages. By E. D'Hervilly, 1 vol.

3.—**La Grammaire,** E. Labiche. With notes in English by Schele de Vere, Professor of Modern Languages at the University of Virginia. 43 pages.

4.—**Le Gentilhomme Pauvre,** by Dumanoir and Lafargue. With English notes by Casimer Zdanowicz, late Professor of Modern Languages at the Vanderbilt University. 82 pages.

5.—**La Pluie et le Beau Temps,** by Leon Gozlan. 34 pages. **Autour d'un Berceau.** By E. Legouvé. 11 pages.

6.—**La Fée,** 43 pages. By Octave Feuillet.

7.—**Bertrand et Raton,** by E. Scribe. 108 pages.

8.—**La Perle Noire,** by Victorien Sardou. 72 pages.

9.—**Les Deux Sourds,** by Jules Moineaux. 37 pages.

10.—**Le Maître de Forges,** by Georges Ohnet. With English notes by Prof. C. Fontaine, B.L.,L.D., Director of French in Washington's High Schools. 112 pages.

11.—**Le Testament de César Girodot,** by Ad. Belot and E. Villetard, with English notes by Prof. Geo. Castegnier, B.-ès-S. 98 pages.

12.—**Le Gendre de M. Poirier,** by Emile Augier and Jules Sandeau, with English notes by F. C. de Sumichrast, Assistant Professor of French at Harvard University. 111 pages.

13.—**Le Monde où l'on S'ennuie,** by Édouard Pailleron, with English notes by Alfred Hennequin, late of the University of Michigan. 124 pages.

14.—**La Lettre Chargée,** by E. Labiche; with annotations by Prof. V. F. Bernard 23 pages.

15.—**La Fille de Roland,** by Henri de Bornier, with a preface and English notes by W. L. Montague of Amherst College. 96 pages.

16.—**Hernani,** by Victor Hugo, with English notes by Gustave Masson. 151 pages.

17.—**Mine et Contre-Mine,** by Prof. A. Guillet, with English notes by the Author. 97 pages.

18.—**L'Ami Fritz,** with English notes, by Prof. A. Hennequin, late of the University of Michigan. 96 pages.

19.—**L'Honneur et L'Argent,** by F. Ponsard, with English notes by F. C. de Sumichrast, Assistant Professor of French at Harvard University. 135 pages.

20.—**La Duchesse Couturière,** by Mme. E. Vaillant Goodman, adapted especially for the use of young ladies' schools and seminaries.

Published by WILLIAM R. JENKINS, New York.

LES POÈTES FRANÇAIS DU XIXe SIÈCLE

WITH BIOGRAPHICAL NOTICES OF THE POETS, AND EXPLANATORY, GRAMMATICAL AND HISTORICAL NOTES ON THE POEMS

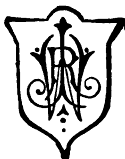
BY

C. FONTAINE, B.L., L.D.,

DIRECTOR OF FRENCH INSTRUCTION IN THE HIGH SCHOOLS OF WASHINGTON (D. C.)

Manibus date lilia plenis.
(ÆNEIS LIB. VI LINE 883).

DEUXIÈME ÉDITION



WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851-853 SIXTH AVENUE.

Boston : CARL SCHOENHOF.

PRINTED BY THE PRESS OF WILLIAM R. JENKINS

PRÉFACE.

Encore qu'il n'y ait pas grand mérite à glaner des épis ou à cueillir des fleurs, il s'y trouve cependant une somme si grande de travail que le faiseur de gerbes ou le faiseur de bouquets éprouve un sentiment de joie quand il a terminé son travail, quoique ce même travail ait été pour lui une source féconde de plaisir.

C'est un bouquet ou une gerbe selon qu'il plaira au lecteur de l'appeler, que nous présentons aujourd'hui au public américain.

En faisant ce recueil de poésies nous avons eu en vue deux objets : le premier, et ce n'est pas le moindre en importance, a été de donner aux nombreux lecteurs de Français aux États-Unis une idée générale de la poésie française au XIX[e] siècle.

Le second a été de fournir aux écoles un livre contenant des pièces de tous les genres, toutes absolument pures, montrant ainsi, qu'en dépit des accusations portées contre

elle, la littérature française, nous voulons dire celle digne de ce nom, contient des pages innombrables et charmantes qui peuvent être placées dans les mains de tous.

Puissions-nous avoir atteint notre but, et ça nous sera une grande satisfaction et un grand dédommagement des peines que nous avons prises.

Quelques mots en terminant au sujet des écoles.

Ce livre a sa place toute marquée au commencement de la troisième ou à la fin de la deuxième année de français, pas avant. *Ce serait le mal employer que de le placer dans les mains des élèves de première année qui ne seraient pas capables de le comprendre.*

Nous nous faisons un plaisir de reconnaître ici publiquement la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers M. le docteur Frank Lane, directeur du "High School" à Washington, pour l'aide précieuse qu'il nous a apportée dans la lecture des épreuves et le nombre d'idées excellentes qu'il nous a suggérées.

Washington, le 15 septembre 1889.

C. FONTAINE.

LES POÈTES FRANÇAIS

CHATEAUBRIAND.

CHATEAUBRIAND (RENÉ, VICOMTE DE), naquit à Saint-Malo en 1768 et mourut à Paris en 1848 pendant la révolution de Juin.

Il fit ses études à Dol et à Dinan, et à l'âge de 17 ans entra dans la cavalerie avec le grade de capitaine. En 1791 il fit un voyage en Amérique, débarqua à Baltimore et fut, pendant plusieurs jours, l'hôte de Washington. A la chute de l'empire le poète acclama avec enthousiasme la royauté revenant de l'exil, et toute sa vie il resta fidèle à ses opinions royalistes et catholiques.

Quoique Chateaubriand ne puisse pas être classé au rang des grands poètes, il est cependant digne de remarque.

Sa prose a excité l'admiration de tous les critiques ; on peut cependant lui reprocher d'être trop fleurie et trop emphatique.

Ses principaux ouvrages sont: "Atala" (1801), "René" (1807), "Le Génie du Christianisme" (1802), "Les Martyrs" (1809), "Itinéraire de Paris à Jérusalem" (1811), "Le Dernier des Abencérages," "Les Natchez," etc.

LA FORÊT

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude !

Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse.
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fonds des bois semble encor[1] m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains !.... Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles:
Ces genêts, ornement d'un sauvage réduit,[2]
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts ! agitez-vous doucement dans les airs !
A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous confieront des amours étrangères ;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens les déserts.

COMBIEN J'AI DOUCE SOUVENANCE.

Combien j'ai douce souvenance[3]
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays, soit mes amours
Toujours !

---

1. ENCOR is used in poetry instead of *encore* before a word beginning by a consonant.
2. RÉDUIT, a synonym of *retraite*.
3. SOUVENANCE, a feminine but less precise form of *souvenir*.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux!

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore; [1]
Et de cette tant vieille tour
Du Maure, [2]
Où l'airain [3] sonnait le retour
Du jour!

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Te souvient-il de cette amie
Tendre compagne de ma vie?
Dans les bois, en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

---

1. **La Dore**, a small stream situated in the 'département du Puy-de-Dôme."
2. **Maure**, is also spelt *More*.
3. **L'airain** a poetical synonym for *cloche*.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne.
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine,
Mon pays sera mes amours
Toujours !

CHÊNEDOLLÉ.

CHÊNEDOLLÉ (CHARLES-JULIEN-LIOULL DE) naquit à Vire (Calvados) le 4 novembre 1769 et mourut à Coisel le 2 décembre 1833.

En 1795 il émigra et fit deux campagnes dans l'armée royale. En Allemagne, il fit la connaissance de Klopstock, le fameux auteur de la "Messiade," et à son retour en France, en 1799, il vécut dans l'intimité de Fontanes et de Chateaubriand. Il marque la transition entre les Classiques et les Romantiques; ses poésies, quoique loin d'être parfaites, méritent plus d'attention qu'elles n'en reçurent lors de leur apparition. Il est vrai de dire qu'elles furent publiées au moment où Lamartine et Victor Hugo commençaient à éclipser tous les autres poètes (1820). Ses œuvres principales sont : "Le Génie de l'Homme" (poème didactique), et les "Études poétiques."

LE VOYAGEUR RECUEILLI PAR LA RELIGION.

La neige, au loin accumulée,
A torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée,
Couvre du Saint-Bernard[1] les vieux sommets déserts.

1. SAINT-BERNARD a mountain in Switzerland on the summit of which is built a convent where travellers always find a hearty welcome.

Plus de route : tout est barrière.
L'ombre accourt ; et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière,
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas ;
Mourant et vaincu de froidure,
Au bord du précipice il attend le trépas.

C'en est fait ! son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux,
Et, couvrant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà ferme ses yeux.

Soudain, ô surprise ! ô merveille !
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit.
Le bruit augmente à son oreille ;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend ;
Un chien jappe, et, s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus ;
La mort laisse échapper sa proie,
Et la charité compte un miracle de plus.

---

1. SON HEURE DERNIÈRE SE MESURE, his last hour is being measured.

LE CLAIR DE LUNE DE MAI.

Au bout de sa longue carrière,
Déjà le soleil moins ardent
Plonge et dérobe sa lumière
Dans la pourpre de l'Occident.

La terre n'est plus embrasée
Du souffle brûlant des chaleurs,
Et le soir aux pieds de rosée
S'avance en ranimant les fleurs.

Sous l'ombre par degrés naissante,
Le coteau devient plus obscur,
Et la lumière décroissante
Rembrunit le céleste azur.

Parais, ô lune désirée !
Monte doucement dans les cieux;
Guide la paisible soirée
Sur ton trône silencieux

Amène la brise légère
Qui, dans l'air, précède tes pas,
Douce haleine, à nos champs si chère !
Qu'aux cités on ne connaît pas.

A travers la cime agitée
Du saule incliné sur les eaux,
Verse ta lueur argentée,
Flottante en mobiles réseaux.

Que ton image réfléchie
Tombe sur le ruisseau brillant,
Et que la vague au loin blanchie
Roule ton disque vacillant !

Descends comme une faible aurore
Sur des objets trop éclatants,
En l'adoucissant, pare encore
La jeune pompe du printemps.

Aux fleurs nouvellement écloses
Prête un demi-jour enchanté,
Et blanchis les vermeilles roses
De ta pâle et molle clarté !

Et toi ! sommeil ! de ma paupière
Écarte tes pesants pavots !
Phébé ! [1] j'aime mieux ta lumière
Que tous les charmes du repos.

Je veux, dans ma marche insensible,
Ivre d'un poétique amour,
Contempler ton astre paisible
Jusqu'au réveil brillant du jour.

1. PHÉBÉ or PHŒBÉ, a poetical name applied to the moon.

DÉSAUGIERS.

DÉSAUGIERS (EUGÈNE) naquit en 1772 et mourut en 1827.

C'est, après Béranger, le plus illustre de nos chansonniers. Quoiqu'il ait eu dans le cours de son existence à traverser beaucoup d'épreuves, sa gaieté ne s'est jamais démentie et peu de jours avant sa mort il chansonnait la maladie qui devait l'emporter.

Ses œuvres ont été réunies en un volume intitulé " Chansons et poésies. "

LES BÊTES.

N'en déplaise à l'espèce humaine,
Qui de jour en jour s'appauvrit,
Je trouve que dans *La Fontaine*[1]
Les bêtes ont beaucoup d'esprit.
De bons mots nous sommes avares,
Et, soit dit sans nous ravaler,
Peut-être seraient-ils moins rares
Si les bêtes pouvaient parler !

Bien que le cocher jure et sacre
Et que le temps soit des plus beaux,
Nous monterons six dans un fiacre
Que traînent deux maigres chevaux ;
Par ces chétives haridelles,
Lorsque nous nous faisons rouler,
Nous en entendrions de belles
Si les bêtes pouvaient parler !

1. LA FONTAINE, our most famous fabulist, was born at Château-Thierry in 1621 and died in 1695.

Sur l'obélisque [1] qu'on admire,
On voit une foule d'oiseaux ;
Mais personne encor n'a pu dire
A quoi servent ces animaux [2].
Devant ce rébus, et pour cause,
On voit les savants reculer ;
Nous saurions du moins quelque chose
Si les bêtes pouvaient parler !

Près de l'aveugle misérable
Vous trouverez toujours un chien,
Le compagnon inséparable
De ceux, hélas ! qui n'ont plus rien.
Pour l'homme que la faim tourmente,
Des yeux il semble postuler ;
Que sa voix serait éloquente
Si les bêtes pouvaient parler !

Après ce couplet, que je meure
Plutôt que d'en faire un nouveau,
Attendu que pour le quart d'heure
Je suis au bout de mon rouleau.
Quand on n'a plus rien dans sa tête,
On ne peut se dissimuler
Qu'on parlerait comme une bête
Si les bêtes pouvaient parler !

1. SUR L'OBÉLISQUE, the author here alludes to the *Obelisque* which is placed in the center of *la place de la Concorde* at Paris. It was brought from Louqsor or Luxor, a small Egyptian village, and put into place in 1836.

2. ANIMAUX. We now know the meaning of those animals, a bee means a king, a goose means a son, a beetle means world, etc.

NODIER.

NODIER (CHARLES) naquit en 1780 et mourut en 1844.

Il essaya de tous les métiers et fut successivement correcteur d'imprimerie, enlumineur d'estampes, professeur de littérature, journaliste, bibliothécaire et académicien.

On l'appelait "le bon Nodier". Il a publié deux recueils de vers, les "Essais d'un jeune barde", en 1804, et "Poésies diverses", en 1827.

LE BUISSON.

S'il est un buisson quelque part
Bordé de blancs fraisiers ou de noires prunelles,
Ou de l'œil de la Vierge aux riantes prunelles,[1]
Dans le creux des fossés, à l'abri d'un rempart !...

Ah ! si son ombre printanière
Couvrait avec amour la pente d'un ruisseau,
D'un ruisseau qui bondit sans souci de son eau,
Et qui va réjouir l'espoir de la meunière !

Si la liane aux blancs cornets
Y roulait en nœuds verts sur la branche embellie !
S'il protégeait au loin le muguet, l'ancolie,[2]
Dont les filles des champs couronnent leurs bonnets !

Si ce buisson, nid de l'abeille,
Attirait quelque jour une vierge aux yeux doux,

1. ŒIL DE LA VIERGE AUX RIANTES PRUNELLES : A kind of wild flower.
2. ANCOLIE, Eng., Columbine : A blue flower belonging to the same family as the hellebore.

Qui viendrait en dansant et sans penser à nous,
De boutons demi-clos enrichir sa corbeille !...

S'il était aimé des oiseaux ;
S'il voyait sautiller la mésange hardie ;
S'il surveillait parfois la linotte étourdie,
Échappée en boîtant au piège des réseaux !

S'il souriait depuis l'aurore
A l'abord inconstant d'un léger papillon,
Tout bigarré d'azur, d'or et de vermillon,
Qui va, vole et revient, vole et revient encore !...

Si dans la brûlante saison,
D'une nuit sans lumière éclaircissant les voiles,
Les vers luisants [1] venaient y semer leurs étoiles,
Qui de rayons d'argent blanchissent le gazon !...

Si, longtemps, des feux du soleil
Il pouvait garantir une fosse inconnue !
Enfants ? dites-le moi, l'heure est si bien venue !
Il fait froid. Il est tard. Je souffre et j'ai sommeil.

---

1 VERS LUISANTS . Glow worm.

BÉRANGER

BÉRANGER (PIERRE-JEAN DE) naquit à Paris le 19 août 1780 et il y mourut le 16 juillet 1857.

Il nous a donné dans ses chansons et dans un livre intitulé "Ma Biographie" des détails intéressants sur sa jeunesse :

"Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an de Christ dix-sept cent quatre-vingt.
Chez un tailleur, mon pauvre vieux grand-père,
Moi, nouveau-né, sachez ce qu'il m'advint."

Son père ayant follement dissipé sa fortune, il fut envoyé en Bourgogne chez ses grands parents. Après avoir successivement travaillé chez un horloger et chez un orfèvre, il entra à douze ans chez un imprimeur de Péronne. C'est là qu'il commença à écrire des vers, mais il le fit sans respect ni pour l'orthographe, ni pour les règles de la versification. Son patron corrigea ses premiers essais et bientôt il devint un excellent poète. Se trouvant seul et sans ressources, la muse suffit à le consoler de ses misères.

"J'habitais une mansarde au sixième étage, sur le boulevard Saint-Martin, nous dit-il. Vivre seul, faire des vers tout à mon aise, me parut toute une félicité."

Dans ses vers, il chanta tout en même temps la liberté et la gloire de l'empire, mais en 1821 il fut condamné à trois mois de prison et 500 francs d'amende pour avoir attaqué le gouvernement de la Restauration ; en 1828, une nouvelle condamnation à neuf mois de prison et 10,000 francs d'amende l'atteignit. Ses chansons eurent un immense succès et furent chantées dans la France entière.

Quand il mourut, en 1857, ses funérailles prirent le caractère d'une manifestation nationale et furent la cause de la part du gouvernement de l'empire d'un déploiement de forces considérable.

LAFAYETTE[1] *EN AMÉRIQUE.*

1824.

Républicains, quel cortège s'avance ? —
Un vieux guerrier débarque parmi nous. —
Vient-il d'un roi vous jurer l'alliance ? —
Il a des rois allumé le courroux. —
Est-il puissant ? — Seul il franchit les ondes. —
Qu'a-t-il donc fait ? — Il a brisé des fers.
Gloire immortelle à l'homme des deux mondes !
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Européen, partout, sur ce rivage
Qui retentit de joyeuses clameurs,
Tu vois régner, sans trouble et sans servage,
La paix, les lois, le travail et les mœurs.
Des opprimés ces bords sont le refuge :
La tyrannie a peuplé nos déserts.
L'homme et ses droits ont ici Dieu pour juge.
Jours de triomphe, éclairez l'univers !

Mais que de sang nous coûta ce bien-être !
Nous succombions ; Lafayette accourut,
Montra la France, eut Washington pour maître,
Lutta, vainquit, et l'Anglais disparut.
Pour son pays, pour la liberté sainte,
Il a depuis grandi dans les revers.

1. LAFAYETTE (Le marquis de) was born in 1757 and died in 1834. This poem was written to celebrate the visit paid to the United States by Lafayette, in 1824-25.

Des fers d'Olmutz [1] nous effaçons l'empreinte.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Ce vieil ami que tant d'ivresse accueille,
Par un héros, ce héros adopté
Bénit jadis, à sa première feuille,
L'arbre naissant de notre liberté.
Mais aujourd'hui que l'arbre et son feuillage
Bravent en paix la foudre et les hivers,
Il vient s'asseoir sous son fertile ombrage.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

Autour de lui, vois nos chefs, vois nos sages,
Nos vieux soldats se rappelant ses traits,
Vois tout un peuple et ces tribus sauvages
A son nom seul sortant de leurs forêts
L'arbre sacré sur ce concours immense
Forme un abri de rameaux toujours verts :
Les vents au loin porteront sa semence.
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

L'Européen que frappent ces paroles,
Servit des rois, suivit des conquérants :
Un peuple esclave encensait ces idoles ;
Un peuple libre a des honneurs plus grands.
Hélas! dit-il ; et son œil sur les ondes
Semble chercher des bords lointains et chers.
Que la vertu rapproche les deux mondes!
Jours de triomphe, éclairez l'univers!

1. OLMUTZ, an Austrian city, formerly the capital of Moravia. *Olmutz* is here identified with the Austrians.

LA VOCATION.

1815

Jeté sur cette boule,[1]
Laid, chétif et souffrant ;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand ;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit ;
Le bon Dieu, me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (*bis*)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi[2]
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.

---

1. **Boule** : La terre.
2. L'effroi. Construe. : Ayant eu de l'effroi d'une vie incertaine.

Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas :
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (*bis.*)

ADIEUX DE MARIE STUART.

1818.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,[1]
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais ;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

1. JE CEIGNIS LES LIS ÉCLATANTS, an allusion to the fact that the crown of French Kings and Queens was adorned with lilies, this flower being the emblem adopted by French royalty.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours ;
Dans l'inculte Calédonie [1]
De mon sort va changer le cours.[2]
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi !
J'ai cru voir, dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu, charmant pays de France,
  Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter c'est mourir.

1. CALÉDONIE, a name formerly given to Scotland.
2. COURS, the order is : le cours de mon sort va changer.

LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES.

1818.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis ;
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
" Ah ! ! " disait-elle, " égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

" Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
D'un globe étroit, divisez mieux l'espace ;
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

" Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;
Et, quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

"Des potentats, dans vos cités en flamme,
Osent, du bout de leur sceptre insolent,
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

"Que Mars[1] en vain n'arrête point sa course;
Fondez les lois dans vos pays souffrants;
De votre sang ne livrez plus la source
Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

"Oui, libre enfin, que le monde respire;
Sur le passé jetez un voile épais.
Semez vos chants aux accords de la lyre;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main."

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.

1. MARS, the god of war, son of Jupiter and Juno.

Comme au printemps la terre était parée ;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France ;
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

MILLEVOYE.

Millevoye (Charles-Hubert) (1782-1816) était fils d'un négociant d'Abbeville (Somme). Ses goûts littéraires se révélèrent alors qu'il n'était qu'un adolescent, et sa mère, qui devint veuve très jeune, ne combattit point sa prédilection pour les lettres. Il fut toujours d'une santé chancelante et mourut à Paris à l'âge de 34 ans. Les quelques extraits de ses poésies que nous reproduisons ici sont remarquables par l'harmonie du style et par la douceur des sentiments qu'ils expriment. Ses principales œuvres sont : " Élégies " (1812), " La Peste de Marseille ", " L'Indépendance de l'homme de lettres ", " Le Voyageur ", " La mort de Rotrou ", " Le danger des romans ", " Charlemagne à Pavie " et " Alfred d'Angleterre ".

PRIEZ POUR MOI!

" Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : " Gens de la chaumière,
" Voici l'heure de la prière

" Et les tintements du beffroi
" Vous qui priez, priez pour moi."

" Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : " Le jeune malade
" Est délivré de tous ses maux !"
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve :
Et quand tintera le beffroi
Vous qui priez, priez pour moi.

" Quant à la haine, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court mon pélerinage !
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi.

" Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour !
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : " Priez pour moi."

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois,
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,[1]
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
"Bois que j'aime ! adieu... je succombe ;
Ton deuil m'avertit de mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe,
Je vois un présage de mort.

Fatal oracle d'Épidaure, [2]
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne ;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau !...

---

1. A SON AURORE, in his youth.

2. ÉPIDAURE, a city of Greece containing a temple dedicated to Aesculapius.— *Fatal oracle d'Epidaure*, therefore means Aesculapius or more extensively, any physician.

Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans [1]:
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée.

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

1 AUTANS, a poetical name sometimes given to the southern winds.

L'ANNIVERSAIRE.

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père est aux cieux retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! O douleurs !
Quand cette heure eut sonné je n'avais plus de père
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : "il dort ?" et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée[1]
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour ;
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir ;
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.

Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père
Sans dire en soupirant : "J'avais un père aussi !"

1. SACRÉE, the order is : *Mais quand la cloche sacrée du temple voisin*, etc.

Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je vous vis pour la dernière fois

Sur ces bords que la Somme[1] arrose
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose ;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

P. LEBRUN.

LEBRUN (PIERRE) naquit à Provins en 1785 et mourut en 1873. Il se fit d'abord connaître par une ode sur la bataille d'Austerlitz qu'il publia le lendemain de cette journée mémorable. En 1829 il donna au théâtre une tragédie intitulée " Marie Stuart ". Plus tard il publia un poème intitulé : " Voyage en Grèce ", qui eut un grand succès.

Au point de vue du style, M. Alexandre Dumas fils, son successeur à l'Académie, le caractérise en deux mots : " Il fut, en littérature, ce qu'on appelle un homme de transition, la fin d'une phase et le commencement d'une autre."

---

1. SOMME, a small river that empties into the English Channel.—*Millevoye* was born at *Abbeville*, a city situated on the banks of the *Somme* river.

LA VALLÉE DE CHAMPROSAY.[1]

Heureux qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin
Et, satisfait de peu d'aisance,
De ce beau pays de France
Possède à l'ombre un petit coin !...

Pour m'agrandir m'irai-je battre ?
Trois arpents sont assez pour moi :
Dans trois arpents on peut s'ébattre.
Alcinoüs[2] en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi...

Si les hommes pouvaient s'entendre !
Mais non : tant qu'il trouve un voisin,
Tout homme a le cœur d'Alexandre,[3]
Et prince ou bourgeois veut étendre
Ou son royaume ou son jardin.

Quant à moi, devenu plus sage
Et dans mes désirs satisfait,
Peu redoutable au voisinage,
Je ne demande à ce village
De lot [4] que celui qu'il m'a fait.

---

1. **CHAMPROSAY, a picturesque valley near Villeneuve-Saint-Georges, in the *département de Seine-et-Oise*, a few miles from Paris.**
2. **ALCINOUS, the king of Corcyra, now Corfu, one of the Ionian islands.**
3. **ALEXANDRE, Alexander the Great, king of Macedonia, was born 356 and died 323 B. C.**
4. **DE LOT, place *de lot* after *demande*.**

Content si, m'assurant la vue
De la rivière ou du coteau,
J'y puis seulement, sur la rue,
Joindre la place étroite et nue
Que borne, en fleurs, le vieux sureau.

C'est tout... Et puis encor peut-être
Ce petit bois plein de gazon,
Qui se berce sous ma fenêtre,
Et semble m'attendre pour maître,
Caché derrière ma maison.

Rien de plus... Et si, murmurante,
Dans ce bois devenu le mien,
Venait à luire une eau courante,
Alors... si ce n'est quelque rente,
Il ne me manquerait plus rien.

MADAME DESBORDES-VALMORE.

VALMORE (MARCELINE-FÉLICITÉ-JOSEPHE DESBORDES Mme.) naquit à Douai (Nord) en 1786 et mourut à Paris en 1859. Elle était fille d'un peintre-décorateur, et son père ayant été ruiné par la Révolution, elle passa ses premières années dans la pauvreté. Très jeune elle commença à chanter dans un petit théâtre et, à l'âge de trente ans, elle épousa M. Valmore, un acteur tragique qui, grand admirateur du talent de sa femme, réussit à faire publier un recueil de ses poésies. Ce premier volume eut un succès complet et fut suivi de plusieurs autres intitulés: "Les Pleurs", "Pauvres fleurs", "Bouquets et Prières". Son style est simple et sans recherche, mais toujours

pur et correct. "C'est dans la vie réelle, dit Sainte-Beuve, à travers les passions et les épreuves, que ce cœur de femme, sans autre maître que la voix secrète de la douleur, a dès l'abord modulé ses sanglots."

LE PREMIER AMOUR.

1820.

Vous souvient-il de cette jeune amie,
Au regard tendre, au maintien sage et doux?
A peine, hélas ! au printemps de sa vie,
Son cœur sentit qu'il était fait pour vous.

Point de serment, point de vaine promesse:
Si jeune encore, on ne les connaît pas;
Son âme pure aimait avec ivresse,
Et se livrait sans honte et sans combats.

Elle a perdu son idole chérie;
Bonheur si doux a duré moins qu'un jour!
Elle n'est plus au printemps de sa vie:
Elle est encore à son premier amour.

LA LIBERTÉ.

"La Liberté, ma fille, est un ange qui vole.
Pour l'arrêter longtemps la terre est trop frivole.
Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui font peur;
Elle étouffe en un temple, et sa puissante haleine,
Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine,

Rafraîchit en passant le front du laboureur.
On dit qu'elle descend rapide, inattendue ;
Que son aile sur nous repose détendue —
Hélas ! où donc est-elle ? En vain j'ouvre les yeux ;
En vain, dit-on : "Voyez ! je ne la vois qu'aux cieux.
Loin, bien loin des palais, au toit du pauvre même,
Où l'on travaille en paix, où l'on prie, où l'on aime,
Où l'indigence obtient une obole et des pleurs.
La déesse en silence aime à jeter ses fleurs."

DÉTACHEMENT.

1820.

Il est des maux sans nom, dont la morne amertume
Change en affreuses nuits nos jours qu'elle consume.
Se plaindre est impossible ; on ne sait plus parler ;
Les pleurs même du cœur refusent de couler.
On ne se souvient pas, perdu dans le naufrage,
De quel astre inclément s'est échappé l'orage.
Qu'importe ? Le malheur s'est étendu partout ;
Le passé n'est qu'une ombre, et l'attente un dégoût.

C'est quand on a perdu tout appui de soi-même ;
C'est quand on n'aime plus, que plus rien ne nous aime ;
C'est quand on sent mourir son regard attaché
Sur un bonheur lointain qu'on a longtemps cherché,
Créé pour nous peut-être ! et qu'indigne d'atteindre,
On voit comme un rayon trembler, fuir — et s'éteindre.

LE BILLET.

1820.

Message inattendu, cache-toi sur mon cœur ;
Cache-toi ! je n'ose te lire :
Tu m'apportes l'espoir ; ne fût-il qu'un délire,
Je te devrai du moins l'ombre de mon bonheur !
Prolonge dans mon sein[1] ma tendre inquiétude ;
Je désire à la fois et crains la vérité :
On souffre de l'incertitude,
On meurt de la réalité !

Recevoir un billet du volage qu'on aime.
C'est presque le revoir lui-même.
En te pressant déjà j'ai cru presser sa main ;
En te baignant de pleurs, j'ai pleuré sur son sein ;
Et, si le repentir y parle en traits de flamme,[2]
En lisant cet écrit je lirai dans son âme ;
J'entendrai le serment qu'il a fait tant de fois,
Et j'y reconnaîtrai jusqu'au son de sa voix.[3]

Sous cette enveloppe fragile
L'Amour a renfermé mon sort —
Ah ! le courage est difficile
Quand on attend d'un mot ou la vie ou la mort.
Mystérieux cachet, qui m'offre sa devise,
En te brisant rassure-moi :

---

1. SEIN is here used for *cœur* or *âme*.
2. TRAITS DE FLAMME, words of flame.
3. JUSQU'AU SON DE SA VOIX, jusqu' au: even the.

Non, le détour cruel d'une affreuse surprise
Ne peut-être scellé par toi.
Au temps de nos amours je t'ai choisi moi-même :
Tu servis les aveux d'une timide ardeur,
Et sous le plus touchant emblème
Je vais voir le bonheur.
Mais si tu dois détruire un espoir que j'adore,
Amour, de ce billet, détourne ton flambeau !
Par pitié, sur mes yeux attache ton bandeau
Et laisse-moi douter quelques moments encore !

ALEXANDRE SOUMET.

SOUMET (ALEXANDRE), un de nos meilleurs poètes, naquit à Castelnaudary (Aude) le 8 février 1786 et mourut le 30 mars 1845. Il fut poète épique, lyrique et dramatique à la fois. Dans le genre épique on lui doit la "Divine Épopée" (1840) et "Jeanne d'Arc". Il entra à l'Académie française en 1824. Les 7 et 9 novembre 1822, on représenta pour la première fois deux de ses tragédies, "Clytemnestre" et "Saül" qui eurent un brillant succès.

"Le style de Soumet, dit M. Godefroi, a de la sonorité, de la couleur, mais aussi de l'emphase ; il accuse une trop grande prédilection pour les beautés de la forme, prédilection poussée jusqu'à une sorte d'insouciance pour la solidité du fond."

Parmi ses œuvres, citons : la "Divine Épopée," "Jeanne d'Arc," "Dithyrambes," les "Épîtres et Élégies," et comme tragédies : "Clytemnestre," "Saül," "Cléopâtre," "Elisabeth de France," "Une Fête de Néron," "Le Gladiateur," "Norma," "Jane Gray."

LA PAUVRE FILLE.

ÉLÉGIE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait la douce nourriture...
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'eus pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse[1] mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents,
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre !

J'ai pleuré quatorze printemps[2]
Loin des bras qui m'ont repoussée ;
Reviens, ma mère, je t'attends,
Sur la pierre où tu m'as laissée.

LA PENSÉE DE L'HOMME.

Mortels, n'assignez pas un terme à la pensée,
Hors du cercle des temps l'Éternel l'a placée.
Tantôt le ciel la voit, sur des ailes de feu,
Égarer son essor jusqu'au trône de Dieu ;

---

1. J'ADRESSE, here used for *je dirige.*
2. PRINTEMPS, here used for *années.*

Tantôt elle parcourt, avide de connaître
Et les siècles passés et les siècles à naître.
C'est le rapide éclair dont le sillon ardent
Joint les portes du jour aux portes d'occident;
C'est Élie[1] emporté dans un char de lumière,
Et des mondes mortels franchissant la barrière,
Rien ne peut arrêter son vol ambitieux :
A travers les soleils, peuples brillants des cieux,
Elle s'élance, atteint l'indocile comète ;
Épié, poursuivi dans sa marche secrète,
Cet astre déserteur lui révèle ses lois :
Elle triomphe, vole, et plongeant à la fois
Dans les airs, dans les eaux, dans les flancs de la terre
Rend de sa royauté l'univers tributaire.

Et l'incrédule obscur, sans honte, sans remord
Ose la détourner pour conquérir la mort,
On n'accorde à son rang qu'un éclat éphémère !
Tous les siècles courbés sous la gloire d'Homère[2]
Passent en saluant le monument fameux
Que ce mâle génie édifia pour eux.
Jusqu'au terme des temps, devenus leur conquête,
Voleront respectés les accords du prophète.
L'œuvre de la pensée a partout des autels ;
La tige qui produit tant de fruits immortels
Du souffle de la mort ne sera pas flétrie.

---

1 ELIE, English ELIAS, a prophet of the Old Testament. He ascended to Heaven about 880 B. C.

2 HOMÈRE, the author of the two famous poems "the Iliad" and "the Odyssey". He died at Ios in the 9th or 10th century B. C.

GUIRAUD.

GUIRAUD (ALEXANDRE) naquit à Limoux (Aude) en 1788 et mourut en 1847.

Il est connu par ses " Chants Hélènes " (1824), ses " Elégies savoyardes" (1823), parmi lesquelles celle du "Petit Savoyard", dont nous reproduisons une partie, est la plus connue. La tragédie des " Machabées " fut représentée avec succès en 1822.

Son style est simple, clair et pur, mais ne s'élève jamais à de grandes hauteurs.

LE PETIT SAVOYARD[1] *A PARIS.*

" J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe, et la terre est glacée,
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

" Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent ;
Donnez ; peu me suffit : je ne suis qu'un enfant ;
Un petit sou [2] me rend la vie.

" On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
Eh bien ! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main,

---

1. SAVOYARD an inhabitant of Savoy. Savoy is divided in two *départements, la Savoie et la Haute-Savoie*, that were given up by Italy by the treaty of March 24th 1860.

2. UN PETIT SOU, one cent. This expression is here used in opposition to *un gros sou* often used to mean a two cent coin.

" Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir ? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; eh bien ! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire —

" Il ne m'écoute pas, il fuit ;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Quelque guérite abandonnée.

" Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci[1] qu'on partageait le soir.
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

" Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
" Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi.
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure[2]
Sans avoir rien gagné pour toi ?

" Non : l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage —
Eh ! que sert d'espérer ?—que puis-je attendre enfin ?—
J'avais une marmotte, elle est morte de faim."

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;

1. LE LAITAGE DURCI, cream-cheese.
2. MEURE, note the subjunctive mood after the impersonal verb *il faudra*.

Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

"Qu'il vienne à nous, celui qui pleure"
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
"L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants."

Et deux femmes en deuil[1] recueillaient sa misère.
Lui, docile et confus, se levait à leur voix,
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

LAMARTINE.

LAMARTINE (ALPHONSE DE PRAT DE) naquit à Mâcon au château de Saint-Point le 21 octobre 1790 et mourut à Paris le 8 mai 1869. Nous sommes ici en présence d'une des trois grandes personnalités qui ont élevé si haut l'art de la poésie à notre époque. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset sont trois noms qu'aucun Français n'entend sans un frisson d'orgueil, bien justifié du reste.

Lamartine commença trés jeune à écrire des vers ; mais ce n'est qu'en 1820, alors qu'il était arrivé à l'âge de trente ans, que son premier recueil fut publié.

Il fut d'abord envoyé à l'école à Lyon et bientôt après à Belley, dans les Alpes, où il termina ses études. En 1811,

1. EN DEUIL, lit. : in mourning ; an allusion to the fact that nuns are usually dressed in black.

ses parents lui conseillèrent un voyage en Italie, et c'est là qu'il rencontra la charmante Graziella qui lui inspira le délicieux petit roman du même nom. En 1814, il entra dans la garde royale et s'enfuit en Suisse pendant les cent jours. Après Waterloo il reprit du service ; mais, bientôt dégoûté de la vie oisive et facile de garnison, il rentra dans sa famille.

Sa mère l'ayant engagé à aller tenter la fortune à Paris, il partit emportant avec lui un volume de poésies. Il nous a dit lui-même comment ses vers furent refusés par M. Didot l'éditeur qui l'invita, s'il voulait réussir, à abandonner "ces nouveautés qui, disait-il, ne seraient pas bien reçues du public français." Quelques jours plus tard il lut "Le Lac", que nous reproduisons ici, dans le salon de Mme de Saint-Aulaire et, en une heure, sa réputation fut faite.

C'était en 1820. La même année il épousa Miss Birch, une jolie Anglaise qui lui apporta sa fortune et son cœur. En 1830 il fut élu membre de l'Académie. Dans l'intervalle il avait donné les "Nouvelles Méditations poétiques" en 1823 et les "Harmonies poétiques et religieuses" en 1829. En 1835 il publia "Jocelyn" qui est considéré, mais injustement à notre avis, comme la plus haute production de son génie.

Il écrivit successivement "La Chute d'un Ange en 1838, les "Recueillements poétiques" en 1839, le "Voyage en Orient" en 1835, et "L'Histoire des Girondins" en 1847. En 1848 il joua un rôle important dans la politique, fut nommé membre du gouvernement provisoire et contribua à apaiser la multitude qui voulait adopter le drapeau rouge comme emblême de la République.

A l'avènement de Napoléon III il rentra dans la vie privée et continua à travailler. Il donna successivement "Les Confidences" en 1849, une "Histoire de la Restauration" en 1851-53, une "Histoire de la Turquie" en 1854, et quelques ouvrages beaucoup moins connus qu'il n'importe pas de mentionner. La gloire de Lamartine est et restera dans ses "Méditations", ses "Harmonies", "Jocelyn" et les "Recueillements".

Jamais la poésie française n'a coulé d'une source aussi pure ; nous y trouvons bien çà et là quelques strophes faibles ; mais, dans l'immense majorité des cas, quelle grandeur morale, quelle

élévation de sentiments ressortent de ces vers si harmonieux et si faciles ! Lamartine vivra comme Victor Hugo et Musset, et il sera toujours considéré comme un de ces génies immortels qui ont plané loin des hommes et ne se sont pas abaissé aux vulgarités et aux platitudes aimées de ce que Victor Hugo a si éloquemment appelé " La populace à l'œil stupide ".

LE POÈTE MOURANT.

La coupe[1] de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter ;
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir ? faut-il chanter ?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre ;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne,[2] m'inspire
Au bord d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un[3] chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,

---

1. LA COUPE. The poet compares his life to a cup which was broken when full, that is to say he is dying in his youth.
2. CYGNE. The Ancients thought that before dying the swan sang a beautiful song.
3. QU'UN.... SOIT let.... be.

Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer ;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?
Un soleil,[1] un soleil, une heure, et puis une heure ;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour ; puis vient la nuit.

Ah ! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées [2]
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir !
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort, comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois :
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

1. UN SOLEIL. Soleil here is used with the meaning of day.
2. QU'IL PLEURE CELUI DONT LES MAINS ACHARNÉES, let him weep whose eager hands, etc.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore :[1]
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,[2]
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort:
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,[3]
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête, étonné de l'entendre ;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée ;
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée ;
Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas.[4]

---

1. MA MAIN NOVICE ENCORE. This poem was written in 1825 when Lamartine was 35 years of age, but he had not written much before.
2. HAUTE DEMEURE, steeple.
3. EOLE, Eng. Æolus, son of Jupiter, was the God presiding over the winds. A *harpe éolienne* is therefore a harp whose cords are made to vibrate by the wind.
4. SOUS UN CIEL TOUJOURS PUR LE CŒUR NE MÛRIT PAS. This verse has become a proverb with the French.

Dans la coupe écrasée le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme :
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme.
Don fatal ! et je meurs pour avoir trop aimé !
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière :
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps? — Il n'est plus. — Mais la gloire ? —
Hé ! qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte,
Ce nom, brillant jouet de la postérité !
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre...
Les vents déjà l'ont emporté !

Ah ! donnez à la mort un espoir moins frivole,
Hé quoi ! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours ?
Ce souffle d'un mourant, quoi ! c'est là de la gloire?
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours ?

J'en atteste les dieux! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom [1] inventé par le délire humain ;

1. CE GRAND NOM, la gloire.

Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre en passant, au courant qui l'entraîne,
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli :
De ce brillant débris le flot du temps se joue ;
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ces flots sans rivage :
Au gré des vents, du ciel, qu'il[1] s'abîme ou surnage,
En serai-je plus grand ? Pourquoi ? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,[2]
Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon ?

Mais pourquoi chantais-tu ? — Demande à Philomèle[3]
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

---

1. QU'IL.... OU whether.... or.
2. VOUTES ÉTERNELLES, lit. eternal vaults meaning the sky.
3. PHILOMÈLE, Eng. Philomela, a poetical name for nightingale. She was the daughter of Pandion, king of Athens. Tereus, her brother-in-law, had her tongue cut off to prevent her from revealing his crimes, but the Gods metamorphosed her into a nightingale.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie,
A l'heure des adieux je ne regrette rien ;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Aux pieds de la beauté sentir frémir sa lyre ;
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein ;
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme au souffle des vents les larmes de l'aurore
Pleuvent d'un calice trop plein ;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste, [1]
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit ;
Puis, retombant sur vous plein d'une chaste flamme,
Sous ses cils abaissés laisser briller son âme,
Comme un feu tremblant dans la nuit ;

Voir passer sur son ombre l'ombre de la pensée,
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes : "Je t'aime !"
Voilà ce qui vaut un soupir.

---

1. VOUTE CÉLESTE, compare with *voûtes éternelles* in this poem.

Un soupir ! un regret ! inutile parole !
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole ;
Je vais où leur instinct emporte nos désirs ;
Je vais où le regard voit briller l'espérance ;
Je vais où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs !

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,[1]
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres ;
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort !

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre ;
Du [2] poids d'un monument ne chargez pas mon ombre :
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe on tient moins à la terre :
L'horizon est plus vaste, et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

---

1. L'OISEAU QUI VOIT DANS LES OMBRES FUNÈBRES, a graphic circumlocution to mean the owl.
2. DU, with.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme :
Celui [1] des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt... Mais de la Mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde ; elle se brise, et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs,
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre,
Et que mon âme [2] encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts !

LE LAC. [3]

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle [4] devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

---

1. CELUI, refers to *luth*.
2. QUE MON AME, let my soul.
3. LE LAC. The poet here refers to lake Bourget in Savoy.
4. ELLE, refers here to a lady with whom Lamartine was very much in love and who is designated by the name of Elvire and sometimes Julie. She died a year (1818) after this poem was written.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

"O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices [1]
Des plus beaux de nos jours !

" Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

" Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit :
Je dis à cette nuit : " Sois plus lente " ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

---

1. DÉLICES. This word is masculine in the singular and feminine in the plural.

"Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons ! [1]
L'homme n'a point de port ; le temps n'a point de rive ;
Il coule et nous passons !"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez !
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez !

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit[2] dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

---

1. JOUISSONS, construe : *hatons-nous, jouissons de l'heure fugitive.*
2. QU'IL SOIT, wheter it be.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent [1] qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : "Ils ont aimé !"

BONAPARTE.

Sur un écueil[2] battu par la vague plaintive,
Le nautonnier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît[3] .... Point de nom ! demandez à la terre !
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs[4] au sommet du Cédar,[5]

---

1. L'ASTRE AU FRONT D'ARGENT, lit.: the star with a silver brow. ie: the moon.
2. ÉCUEIL, Eng. reef, meaning here the island of St. Helena where Napoleon was transported in 1815 and where he died on the 5th of May 1821.
3. ICI GIT, this is the usual form used on epitaphs.
4. TANAIS, a river now called the Don.
5. CÉDAR, a mountain in Palestine.

Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms [1] qu'un siècle au siècle [annonce.
Jamais nom qu'ici bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola ;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace :
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là !... Sous trois pas un enfant le mesure[2] !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure ;
Le pied d'un ennemi [3] foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non ! La lyre aux tombeaux n'a jamais insulté :
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire.
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire ;
Rien... excepté la vérité !

---

1 **Deux grands noms**, an allusion to Alexander and Cæsar.
2. **Sous trois pas un enfant le mesure**, within three steps a child measures him
3. **Ennemi**, the English.

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage,
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage ;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil,[1] dont Memphis [2] boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.[3]

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides ;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides ;
D'un peuple de Brutus [4] la gloire te fit roi.
Ce siècle, [5] dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux..., refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Tu combattis l'erreur sans regarder le nombre ;
Pareil au fier Jacob, tu luttas contre une ombre ;
Le fantôme croula sous le poids d'un mortel ;
Et, de tous ces grands noms profanateur sublime,
Tu jouas avec eux comme la main du crime
Avec les vases de l'autel.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,

---

1. NIL, Eng. Nile, a river of Africa that has its source in the great lakes, runs through Nubia and Egypt and empties into the Mediterranean sea.
2. MEMPHIS, a city of ancient Egypt situated on the lower Nile.
3. MEMNON, a temple near Thebes, a city on the upper Nile.
4. UN PEUPLE DE BRUTUS, the French nation. Brutus here means republican.
5. CE SIÈCLE, the 18th century.

Un héros tout à coup de la poudre s'élève,
Le frappe avec son sceptre. . Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

Ah ! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,[1]
Plaçant sur ton pavois[2] de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront,
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème
La gloire aurait sacré ton front !

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais, pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;

---

1. MAINS LÉGITIMES, the royal family.
2. PAVOIS, a kind of a shield on which the Gauls placed their king when elected to carry him through the camp.

Tes yeux d une autre pourpre [1] aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier.
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure:
Sans haine et sans amour tu vivais pour penser.
Comme l'aigle[2] régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire:
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine,
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie;
Émousser le poignard, décourager l'envie;

1 POURPRE, is used as a synonym to power, and the poet makes a comparison between the color of claret-wine and the hue of imperial garments.

1. AIGLE, the eagle was the emblem adopted by Napoléon I.

Ébranler, raffermir l'univers incertain ;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde,
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde,
Quel rêve ! ! ! et ce fut ton destin ! ! !

Tu tombas cependant de ce sublime faîte :
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

Oh ! qui m'aurait donné[1] d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit !

Tel qu'un pasteur debout sur la rive profonde
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
Et du fleuve orageux suivre en flottant le cours ;
Tel, du sommet désert de la grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ils passaient devant toi comme des flots sublimes
Dont l'œil voit sur les mers étinceler les cimes :

1. QUI M'AURAIT DONNÉ, a very unusual way of expressing a doubt This phrase stands for : *Si quelqu'un m'avait donné.*

Ton oreille écoutait leur bruit harmonieux;
Et, d'un reflet de gloire éclairant ton visage,
Chaque flot t'apportait une brillante image
Que tu suivais longtemps des yeux.

Là, sur un pont [1] tremblant tu défiais la foudre;
Là, du désert [2] sacré tu réveillais la poudre;
Ton coursier frissonnait dans les eaux du Jourdain;
Là, tes pas abaissaient une cime [3] escarpée;
Là, tu changeais en sceptre une invincible épée.
Ici... Mais quel effroi soudain!

Pourquoi détournes-tu ta paupière éperdue?
D'où vient cette pâleur sur ton front répandue?
Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante,
Ou du sang des humains quelque plaine écumante?
Mais la gloire a tout effacé.

La gloire efface tout... tout, excepté le crime[4]!
Mais son doigt me montrait le corps d'une victime,
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé,
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse;
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé.

---

1. PONT, an allusion to the bridge of Arcola in Italy where a fierce battle was fought in 1796 and where Bonaparte acted heroically.
2. DÉSERT, an allusion to his campaign in Egypt.
3. CIME, an allusion to the crossing of the Alps in May 1800.
4. CRIME, the shooting of the duc d'Enghien of the Condé family. The prince was born in 1772 and shot in 1804.

Comme pour effacer une tache livide,
On voyait sur son front passer sa main rapide;
Mais la trace du sang sous son doigt renaissait:
Et, comme un sceau frappé par une main suprême,
La goutte ineffaçable, ainsi qu'un diadème,
Le couronnait de son forfait.

C'est pour cela, tyran, que ta gloire ternie
Fera par ton forfait douter de ton génie;
Qu'une trace de sang suivra partout ton char,
Et que ton nom, jouet d'un éternel orage,
Sera par l'avenir ballotté d'âge en âge
Entre Marius et César.[1]

Tu mourus cependant de la mort du vulgaire:
Ainsi qu'un moissonneur va chercher son salaire,
Et dort sur sa faucille avant d'être payé,
Tu ceignis en mourant ton glaive sur ta cuisse,
Et tu fus [2] demander récompense ou justice
Au Dieu qui t'avait envoyé!

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever:
Le signe rédempteur toucha son front farouche;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

---

1. **Marius et César**, an allusion to the fact that Bonaparte began his political life as a preserver of France in the great struggle against her allied enemies, and later on overthrew her liberty and founded the empire.
2. **Fus**, allas.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne ;
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus !...

L'AUTOMNE.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure ?
Feuillages jaunissants sur les gazons épars !
Salut, derniers beaux jours ! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire ;
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,[1]
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme au bord de mon tombeau!
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel:
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être, dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux:
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle[2] expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

---

1. L'HORIZON DE LA VIE, the life.
2. QU'ELLE EXPIRE, in prose we should say *où elle expire*, but in poetry the rules of French versification would not allow a word ending in a vowel to stand before a word beginning with another vowel.

LE COQUILLAGE AU BORD DE LA MER.

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille,
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus fait, dit-on, polir au [1] flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille ;
Les roses de ta joue ont peine à l'égaler ;
Et quand de sa volute on approche l'oreille,
On entend mille voix qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues
Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas ;
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues ;
Tantôt ce sont des voix qui chuchotent tout bas.

Oh ! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
Que rend le coquillage aux [2] lèvres de carmin,
Un écho merveilleux où l'immense nature
Résume tous ses bruits dans le creux de ta main ?

Emporte-là, mon ange ! Et quand ton esprit joue
Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis,
Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
Et fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits.

---

1. Au, translate "by the".
2. Aux, translate "with the".

Si, dans ces mille accents dont sa conque fourmille,
Il en est un plus doux qui vienne te frapper,
Et qui s'élève à peine aux bords de la coquille,
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper ;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes ;
S'il renaît en mourant presque éternellement ;
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes ;
S'il tient de l'espérance et du gémissement.[1] —

Ne te consume pas à chercher ce mystère !
Ce mélodieux souffle, ô mon ange, c'est moi !
Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre,
Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi ?

LE CIEL NATAL.[2]

Il est doux de s'asseoir au foyer[3] de ses pères,
A ce foyer jadis de vertus couronné,
Et de dire, en montrant le siège abandonné :
Ici chantait ma sœur, là méditaient mes frères,
Là ma mère allaitait son charmant nouveau-né ;
Là le vieux serviteur nous contait l'aventure
Des deux jumeaux perdus dans la forêt obscure ;

1. S'IL TIENT DE L'ESPÉRANCE ET DU GÉMISSEMENT, if it partakes of hope and sorrow.
2. LE CIEL NATAL, *le ciel de Bourgogne. Mâcon*, where Lamartine was born, is situated in *le département de Saône-et-Loire*, in the old province of Burgundy.
3. FOYER, lit. hearth, is often used with the meaning of home.

Là le fils de la veuve emportait notre pain ;
Là sur le seuil couvert de deux figuiers antiques,
A l'heure où les brebis rentraient aux toits rustiques,
Le chien du mendiant venait lécher ma main ?

Notre âme en remontant à ses premières heures,
Ranime tour à tour ces fantômes chéris
Et s'attache aux débris de ces chères demeures
S'il en reste au moins un débris !
Ainsi quand nous cherchons en vain dans nos pensées
D'un air qui nous charmait les traces effacées,
Si quelque souffle harmonieux
Effleurant au hasard la harpe détendue,
En tire seulement une note perdue,
Des larmes roulent dans nos yeux !
D'un seul son retrouvé l'air entier se réveille,
Il rajeunit notre âme et remplit notre oreille
D'un souvenir mélodieux !

LE VALLON.[1]

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort ;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

---

1 LE VALLON, this valley is situated in the mountains of the old province *du Dauphiné*, near a chateau that belonged to Aymon de Vireu, one of the poet's friends. Gounod has written a fine melody on the words of this poem.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée:
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon ;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom.

La source de mes jours comme eux s'est écoulée ;
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour :
Mais leur [1] onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leurs lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux ;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah ! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer [2] mes pas et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie ;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé [3]

1, LEUR. refers to *ruisseaux* in the preceding stroph.
2. FIXER. *arrêter*.
3. LÉTHÉ, one of the five rivers of the lower world whose waters gave complete oblivion of the past.

Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie
L'oubli seul désormais est ma félicité.

Mon cœur est en repos, mon âme est en silence ;
Le bruit lointain du monde expire en arrivant,
Comme un son éloigné qu'affaiblit la distance,
A l'oreille incertaine apporté par le vent.

D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé ;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile.
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Comme lui, de nos pieds secouons la poussière ;
L'homme par ce chemin ne repasse jamais :
Comme lui, respirons au bout de la carrière
Ce calme avant-coureur de l'éternelle paix.

LES OISEAUX.

Orchestre du Très-Haut, bardes de ses louanges,
Ils chantent à l'été des notes de bonheur ;
Ils parcourent les airs avec des ailes d'anges,
Échappés tout joyeux des jardins du Seigneur.

Tant que durent les fleurs, tant que l'épi qu'on coupe
Laisse tomber un grain sur les sillons jaunis ;
Tant que le dur hiver n'a pas gelé la coupe [1]
Où leurs pieds vont poser comme au bord de leurs nids,

Ils remplissent le ciel de musique et de joie ;
La jeune fille embaume et verdit leur prison ; [2]
L'enfant passe la main sur leur duvet de soie ;
Le vieillard les nourrit au seuil de sa maison.

Mais dans les mois d'hiver, quand la neige et le givre
Ont remplacé la feuille et le fruit, où vont-ils ?
Ont-ils cessé d'aimer ? ont-ils cessé de vivre ?
Nul ne sait le secret de leurs lointains exils.

On trouve au pied de l'arbre une plume souillée,
Comme une feuille morte enlevée à la fleur,
Que la brume des nuits a jaunie et mouillée
Et qui n'a plus, hélas ! ni parfum ni couleur !

On voit pendre à la branche un nid rempli d'écailles [3]
Dont le vent pluvieux balance un noir débris ;
Pauvre maison en deuil, et vieux pan de murailles
Que les petits, hier, réjouissaient de cris.

O mes charmants oiseaux ! vous si joyeux d'éclore,
La vie est donc un piège où le bon Dieu vous prend !
Hélas ! c'est comme nous ; et nous chantons encore !
Que Dieu serait cruel s'il n'était pas si grand !

1. La coupe, *le ruisseau*. Eng. brook, Coupe is here used for rhyme's sake.
2. Prison *cage*.
3. Écailles, is here used to mean what remains in the nest after the little ones have left it.

L'IMMORTALITÉ.

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
L'ombre croît; le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

Qu'un [1] autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant,[2] dont les sons éperdus [3]
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !

Je te salue, ô mort ! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur ;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres : ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin :
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière[4]

1. QU'UN, note the subjunctive mood and translate: let another, etc.
2. L'AIRAIN GÉMISSANT, *airain, cloche,* lit. the sobbing bell. In poetry the material of which a thing is made is often used for the thing itself.
3. ÉPERDUS, *tristes.*
4. PAUPIÈRE, see the same use of this word in "*Le Tombeau d'une Mère*" and note the inverted construction.

Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles !
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
Que tardes-tu ? Parais ; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin !

LE TOMBEAU D'UNE MÈRE.

Un jour, les yeux lassés de veilles et de larmes,
Comme un lutteur vaincu prêt à jeter ses armes,
Je disais à l'aurore : En vain tu vas briller ;
La nature trahit nos yeux par ses merveilles,
Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles
Ne sourit que pour nous railler !

Rien n'est vrai, rien n'est faux ; tout est songe et men-
[songe !
Illusion du cœur qu'un vain espoir prolonge !
Nos seules vérités, hommes, sont nos douleurs !
Cet éclair dans nos yeux que nous nommons la vie,
Étincelle dont l'âme est à peine éblouie,
Qu'elle va s'allumer ailleurs !

Plus nous ouvrons les yeux, plus la nuit est profonde,
Dieu n'est qu'un mot rêvé pour expliquer le monde,

---

5. QUE JE M'ÉLANCE ENFIN, that I may start at last, etc.

Un plus obscur abîme où l'esprit s'est lancé,
Et tout flotte et tout tombe ainsi que la poussière
Que fait en tourbillons dans l'aride carrière
Lever le pied d'un insensé ! [1]

Je disais ; et mes yeux voyaient avec envie
Tout ce qui n'a reçu qu'une insensible vie
Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil ;
Au sillon, au rocher, j'attachais ma paupière,[2]
Et ce regard disait : A la brute, à la pierre,
Au moins, que ne suis-je pareil ?[3]

Et ce regard errant comme l'œil du pilote
Qui demande sa route à l'abîme qui flotte,
S'arrêta tout à coup fixé sur un tombeau !
Tombeau, cher entretien [5] d'une douleur amère,
Où le gazon sacré qui recouvre ma mère
Grandit sous les pleurs du hameau !

Là, quand l'ange voilé sous les traits d'une femme
Dans le Dieu sa lumière eut exhalé son âme
Comme on souffle une lampe à l'approche du jour ;
A l'ombre des autels qu'elle aimait à toute heure,
Je lui creusai moi-même une étroite demeure,
Une porte à l'autre séjour !

. . . .

1. INSENSÉ, note the inverted construction of the sentence.
2. PAUPIÈRE, here used instead of *œil*.
3. AU MOINS QUE NE SUIS-JE PAREIL ? Supply *à vous* after *pareil* and translate why am I not similar to you.

4. ENTRETIEN, should be translated here by *maintainer* or *supporter*.

Là dorment soixante ans d'une seule pensée !
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage[1] à l'immortalité !

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffrance,[2]
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs!

Et tout cela pourquoi ? Pour qu'un creux dans le sable
Absorbât pour jamais cet être intarissable !
Pour que de vils sillons en fussent engraissés !
Pour que l'herbe des morts dont sa tombe est couverte
Grandît, là, sous mes pieds, plus épaisse et plus verte !
Un peu de cendre était assez !

Non, non ; pour éclairer trois pas[4] sur la poussière
Dieu n'aurait pas créé cette immense lumière,
Cette âme au long regard, à l'héroïque effort !

1. EN GAGE, as a pledge.
2. SOUFFRANCE, note the use of the abstract noun.
3. INTARISSABLE, whose virtues were inexhaustible.
4. TROIS PAS, lit. three steps, about the length of a grave, therefore *trois pas sur la poussière* means a tomb.

Sur cette froide pierre en vain le regard tombe,
O Vertu ! ton aspect [1] est plus fort que la tombe,
Et plus évident que la mort !

Et mon œil, convaincu de ce grand témoignage,
Se releva de terre et sortit du nuage,
Et mon cœur ténébreux recouvra son flambeau.
Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère !
En vain la vie est dure et la mort est amère,
Qui peut douter sur son tombeau !

LE DÉSESPOIR.

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux, le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

"Va, dit-il, je te livre à ta propre misère ;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi :
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide ;
Qu'à jamais loin de moi le Destin [2] soit ton guide,
Et le Malheur [3] ton roi !"

1. **Aspect, existence.**
2. **Qu'à jamais loin de moi le Destin soit, for ever far from me, let Fatality be, etc**
3. **Malheur, is here personified.**

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement ;
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.[1]

Le mal dès lors régna dans son immense empire ;
Dès lors tout ce qui pense et tout ce qui respire
Commença de souffrir ;
Et la terre, et le ciel, et l'âme, et la matière,
Tout gémit ; et la voix de la nature entière
Ne fut qu'un long soupir.

Levez donc vos regards vers les célestes plaines,[2]
Cherchez Dieu dans son œuvre, invoquez dans vos [peines
Ce grand consolateur :
Malheureux ! sa bonté de son œuvre est absente ;
Vous cherchez votre appui ? l'univers vous présente
Votre persécuteur.

De quel nom te nommer, ô fatale puissance ?
Qu'on t'appelle Destin, Nature, Providence,
Inconcevable loi ;
Qu'on tremble sous ta main, ou bien qu'on la blasphème,
Soumis ou révolté, qu'on te craigne ou qu'on t'aime ;
Toujours, c'est toujours toi !"[3]

---

1 ALIMENT, place *l'éternel aliment* after *jamais.*
2. CÉLESTES PLAINES, compare with *voûtes éternelles, voûtes célestes*, etc., page 45.
3. TOI, refer to *fatale puissance.*

Hélas ! ainsi que vous j'invoquai l'Espérance ;
Mon esprit abusé but avec complaisance
Son philtre empoisonneur :
C'est elle qui poussant nos pas dans les abîmes,
De festons et de fleurs couronne les victimes
Qu'elle livre au Malheur.

Si du moins au hasard il décimait les hommes,
Ou si sa main tombait sur tous tant que nous sommes
Avec d'égales lois !
Mais les siècles ont vu les âmes magnanimes,
La beauté, le génie, ou les vertus sublimes,
Victimes de son choix.

Tel, quand des dieux de sang[1] voulaient en sacrifices
Des troupeaux innocents les sanglantes prémices [2]
Dans leurs temples cruels,
De cent taureaux choisis on formait l'hécatombe,
Et l'agneau sans souillure, ou la blanche colombe,
Engraissaient leurs autels.

Créateur tout-puissant, principe de tout être,
Toi pour qui le possible existe avant de naître,
Roi de l'immensité,
Tu pouvais cependant, au gré de ton envie,
Puiser pour tes enfants le bonheur et la vie
Dans ton éternité !

1. DIEUX DE SANG, the gods of paganism. Translate *de sang* by blood thirsty.
2. PRÉMICES, note the inverted order of this sentence.

Sans t'épuiser jamais, sur toute la nature
Tu pouvais à longs flots répandre sans mesure
Un bonheur absolu :
L'espace, le pouvoir, le temps, rien ne te coûte.
Ah ! ma raison frémit ! tu le pouvais sans doute,
Tu ne l'as pas voulu.

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?

Montez donc vers le ciel, montez, encens qu'il aime,
Soupirs, gémissements, larmes, sanglots, blasphème,
Plaisirs, concerts divins ;
Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez, allez frapper les voûtes insensibles
Du palais des destins !

Terre, élève ta voix ; cieux, répondez ; abîmes,
Noir séjour où la mort entasse ses victimes,
Ne formez qu'un soupir !
Qu'une plainte éternelle accuse la nature,
Et que la douleur donne à toute créature
Une voix pour gémir !

Du jour où[1] la nature, au néant arrachée,
S'échappa de tes mains comme une œuvre ébauchée,
Qu'as-tu vu cependant?
Aux désordres du mal la matière asservie,
Toute chair gémissant, hélas ! et toute vie
Jalouse du néant ![2]

Des éléments rivaux les luttes intestines,
Le Temps, qui flétrit tout, assis sur les ruines
Qu'entassèrent ses mains,
Attendant sur le seuil tes œuvres éphémères ;[3]
Et la mort étouffant, dès le sein de leurs mères,
Les germes des humains !

La vertu succombant sous l'audace impunie,
L'imposture en honneur, la vérité bannie ;
L'errante liberté
Aux dieux vivants [4] du monde offerte en sacrifice ;
Et la force, partout, fondant de l'injustice
Le règne illimité ?

La valeur sans les dieux décidant les batailles !
Un Caton [5] libre encor déchirant ses entrailles
Sur la foi de Platons;[6]

---

1. DU JOUR OÙ, from the day when. Note *où* in French, while *when* is used in English.
2. JALOUSE DU NÉANT, *désirant être anéantie.*
3. ÉPHÉMÈRES, supply after *éphémères* to destroy them.
4. AUX DIEUX VIVANTS, aux rois.
5. CATON, committed suicide in 46 B. C. to avoid falling into Cæsar's hands. He was famous for his bravery and his patriotism.
6. PLATON, a famous Greek philosopher, one of the disciples of Socrates, was born 430 and died in 347 B. C.

Un Brutus[1] qui, mourant pour la vertu qu'il aime,
Doute au dernier moment de cette vertu même,
Et dit : "Tu n'es qu'un nom !...

La fortune toujours du parti des grands crimes ;
Les forfaits couronnés devenus légitimes ;
La gloire au prix du sang;
Les enfants héritant l'iniquité des pères ;
Et le siècle qui meurt racontant ses misères
Au siècle renaissant !

Hé quoi ! tant de tourments, de forfaits, de supplices,
N'ont-ils pas fait fumer d'assez de sacrifices
Tes lugubres autels ?
Ce soleil, vieux témoin des malheurs de la terre,
Ne fera-t-il pas naître un seul jour qui n'éclaire
L'angoisse des mortels ?

Héritiers des douleurs, victimes de la vie,
Non, non, n'espérez pas que sa rage assouvie
Endorme le Malheur,
Jusqu'à ce que la Mort, ouvrant son aile immense,
Engloutisse à jamais dans l'éternel silence
L'éternelle douleur.

---

1. BRUTUS, having assassinated Cæsar in 44 B. C., committed suicide in 42, after being defeated by Octavius.

DELAVIGNE.

DELAVIGNE (CASIMIR) naquit au Hâvre en 1793 et mourut à Lyon le 11 décembre 1843.

Quoiqu'il ait eu son heure de grande célébrité, il est maintenant presque oublié, probablement à cause de son style trop déclamatoire et peu naturel. Il faut cependant dire que quelques-unes de ses productions contiennent de réelles beautés.

De 1818 à 1826 il publia une série de poésies qu'il intitula les "Messéniennes" et dans lesquelles il cherchait à consoler la France des revers qui l'avaient frappée à la fin de l'empire.

Il écrivit aussi beaucoup pour la scène et c'est là qu'il recueillit ses plus beaux lauriers. Il donna successivement: "Les Vêpres Siciliennes", "Le Paria", "Marino Faliero", "Louis XI", "les Enfants d'Édouard", "Les Comédiens", "L'École des Vieillards" et beaucoup d'autres. Nous lui devons également "Charles VI", un opéra dont Halévy composa la musique.

LA MORT DE JEANNE D'ARC.[1]

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?[2]
L'airain sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? Où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits;
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais?
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme!

---

1 JEANNE d'ARC was born at Domrémy (Vosges) and burnt at the stake at Rouen in 1431

2 QU'ON EXCITE, *qu'on allume.*

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves !
La voyant sans défense, ils s'écriaient ces braves :
" Qu'elle meure ! Elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie... "[1]
Lâches ! Que lui reprochez-vous ?
D'un courage inspiré la brillante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes.
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image.
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents.
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille, elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens,[2] la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir !

---

1. MAGIE, construe: *elle a suscité contre nous la magie*, etc.; the same inverted construction is met with several times in this poem.
2. EN SUSPENS, hesitating.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,[1]
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.
Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé ;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais ? son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : "O France ! ô mon roi bien-aimé !"

Qu'un monument s'élève[2] aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets !
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance :
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès.
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance !
Que sur l'airain funèbre [3] on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés ; venez, braves soldats,
Semer sur son tombeau les lauriers et les roses !

---

1. VAUCOULEURS, a small city near Domrémy in the *département de la Meuse*.
2. QU'UN MONUMENT S'ÉLÈVE, note this use of the subjunctive mood. Let a monument be erected.
3. L'AIRAIN FUNÈBRE, a poetical form of *épitaphe*.

Qu'un jour le voyageur, en parcourant les bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
" A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits."

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB.[1]

"En Europe ! En Europe !—Espérez !—Plus d'espoir !
"— Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un
[monde."
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours ; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote, en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis le sourd mugissement
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
L'ardente Croix du Sud[2] épouvante ses yeux.

1. CHRISTOPHE COLOMB was born at Genoa in 1441 and died in 1506.
2. CROIX DU SUD, a constellation invisible in Europe.

Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
"Colomb ! voici le jour ! le jour vient de renaître !
"Le jour ! et que vois-tu ? — Je vois l'immensité."

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? Il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
"Périra-t il ? Aux voix ! [1]— La mort ! — la mort ! — la [mort !
"Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire."
Les ingrats ! Quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau !
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard !

Soudain du haut des mâts descendit une voix.
"Terre ! s'écriait-on, terre, terre..." Il s'éveille :
Il court : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre !... O doux spectacle ! ô transports ! ô mer- [veille !
O généreux sanglot qu'il ne peut retenir !
Que dira Ferdinand,[2] l'Europe, l'avenir ?
Il la donne à son roi, cette terre féconde ;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde.
Un trône, ah ! c'était peu !... Que reçut-il ? des fers !

1. AUX VOIX, lit. to the voices, that is to say let us vote
2. FERDINAND. Ferdinand V ascended the throne of Spain in 1479 and died in 1516.

MADAME TASTU.

TASTU (AMABLE VOÏART MADAME) naquit à Metz le 31 août 1798 et mourut en 1884.

Dans sa jeunesse elle obtint plusieurs prix dans des concours de poésie et fut couronnée par l'Académie française en 1840. Son style est remarquable par sa grâce et sa simplicité et, quoiqu'elle ne soit pas classée parmi les grands poètes, elle mérite cependant une mention spéciale.

LES FEUILLES DE SAULE.

L'air était pur ; un dernier jour d'automne,
En nous quittant arrachait la couronne
Au front des bois,
Et je voyais d'une marche suivie
Fuir le soleil, la saison et ma vie
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
Des jours mauvais.
Sur l'onde froide ou l'herbe encor fleurie
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
Et je rêvais !....

Au saule antique incliné sur ma tête
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau !
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant de l'œil sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir :
" Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir."

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène
Voguer en paix ;
Soudain le flot la rejette au rivage ;
Ce léger choc décida son naufrage.
Je l'attendais !....

Je fie [1] à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
J'osais prévoir ;
Mais vainement j'espérais un miracle,
Un vent rapide emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
Où mon talent sur l'aile du zéphire
S'est envolé,
Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un vœu plus cher?... Non, non, ma main timide
A reculé.

1. JE FIE, *je confie.*

Mon faible cœur en blâmant sa faiblesse,
Ne peut bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi ;
Un cœur malade est crédule aux présages ;
Il s'amassait de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre ;
Je m'éloignai, pensive et solitaire,
Non sans effort ;
Et dans la nuit mes songes fantastiques
Autour du saule aux feuilles prophétiques
Erraient encor !

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils[1] de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,[2]

1. FILS, stands for *jour*.
2 ÉCLATANTS, construe: *suit longtemps les caprices éclatants de la flamme agitée.*

C'en est fait : en vain je l'appelle,
Adieu !... Salut, sa sœur nouvelle.
Salut ; quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ? à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets.
Aujourd'hui tu parais brillante,
D'espoir, de jeunesse, d'attraits
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets.

Ainsi chaque soleil[1] se lève,
Témoin de nos vœux insensés ;
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année en année
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

---

1. SOLEIL, *jour*.

REBOUL.

REBOUL (JEAN), *le poète boulanger*, naquit à Nîmes le 23 janvier 1796, et mourut en 1864. Sa mère étant restée veuve très jeune avec quatre enfants, il entra dans une boulangerie pour subvenir aux besoins de la famille, mais il consacra tous ses moments de loisir à la poésie. Il écrivit en 1828 une élégie intitulée "L'Ange et l'Enfant" que nous reproduisons ici et qui obtint un immense succès. Ce fut sous les auspices de Lamartine et d'Alexandre Dumas que Reboul publia son premier volume de poésies. Cinq éditions de cet ouvrage furent vendues en moins d'un an, et à partir de ce moment le poète se livra tout entier à son art. Reboul qui est naturellement poète eut le tort de gâter souvent ses inspirations par l'affectation du langage académique.

Ses principales œuvres sont : "Le Dernier jour" qu'il donna en 1839, "Les Traditionnelles" (1857), "Les Dernières Poésies" qui ne furent publiées qu'après sa mort, en 1865, et une tragédie, "Le Martyre de Vivia", qui fut représentée sans succès en 1850.

L'HIRONDELLE DU TROUBADOUR.

Zéyhyr,[1] du souffle de son aile,
A triomphé de nos frimas;
La terre de fleurs étincelle:
Tout revient, et mon hirondelle
Ne revient pas.

Par ses compagnes plus constantes
J'entends saluer le matin, [2]

1. ZÉPHYR is also spelled *zéphyre* and *zéphire*.
2. LE MATIN, in construeing, the second verse of this stanza should be placed first.

J'ai vu leurs troupes tournoyantes
Effleurer les eaux transparentes
Du lac voisin.

Oiseau de longue connaissance,[1]
Ah ! dis-moi, quand reviendras-tu
Me ranimer par ta présence ?
Je suis, hélas ! de ton absence
Tout abattu.

Tu sais combien ma joie éclate
Quand tu reparais sous nos cieux,
Quand l'anneau d'étoffe écarlate
Qui ceint ta jambe délicate
Brille à mes yeux.[2]

Nul autre mortel, je t'assure,
Ne t'offrira meilleur destin :
J'étais presque de ta nature,
Nous partagions même toiture
Et même pain.

Quand la naïve damoiselle [3]
Du doigt indiquait notre tour,
"Là-haut demeure, disait-elle,
Et chante avec son hirondelle
Le troubadour."

---

1. CONNAISSANCE, trans. acquaintance.
2. YEUX, the troubadour had caught a swallow and tied around its legs a piece of red cloth.
3 DAMOISELLE, an old form of the word *demoiselle*.

Pour te recevoir, ma fenêtre
Est toujours ouverte à demi :
Qui peut t'empêcher d'y paraître?
Crains-tu de retrouver un maître
Dans ton ami ?

Non, tu ne m'es pas infidèle :
Les serres d'un cruel vautour
T'auront d'une étreinte mortelle
Surprise, ô ma pauvre hirondelle,
A ton retour !

Ou, volant à perdre courage
Pour traverser d'immenses eaux,
Sur quelque perfide équipage
As-tu rencontré l'esclavage
Pour le repos ?

N'a-t-il pas craint pour son navire,
L'impitoyable ravisseur ?
Car j'ai toujours entendu dire,
Oiseau du ciel, que de te nuire
Porte malheur !

Hélas ! dans la campagne immense
La fleur va faire place au fruit,
De jour en jour l'été s'avance,
Et de te revoir l'espérance
S'évanouit.

Ma voix si joyeuse et si vive
N'aura plus que de tristes chants ;
Infidèle, morte ou captive,
Ta perte la[1] rendra plaintive
Pour bien longtemps.

L'ANGE ET L'ENFANT.

ÉLÉGIE.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, ah ! viens avec moi ;
Viens, nous serons heureux ensemble ;
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les airs de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc des vents et des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

---

1. LA, refers to *voix*.

Eh quoi ? les chagrins, les alarmes
Viendraient flétrir ton front si pur,
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur !

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.[1]

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;[2]
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments ;

Que les fronts y soient sans nuage ;
Que rien n'y révèle un tombeau,
Quand on est pur comme à ton âge
Le dernier jour est le plus beau.

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles !...
Pauvre mère, ton fils est mort !

---

1. COULER, *vivre.*
2. QUE PERSONNE DANS TA DEMEURE N'OBSCURCISSE SES VÊTEMENTS, let no one in thy home wear mourning garments.

VIGNY.

VIGNY (ALFRED-VICTOR, COMTE DE), né à Loches le 27 mars 1797, mourut à Paris le 17 septembre 1869. Issu d'une famille royaliste, il reçut son éducation dans sa famille, sous la direction d'un précepteur. Après la chute de Napoléon, il servit dans la garde royale pendant 13 ans, mais après ce temps-là il se retira et se consacra tout entier à la littérature. Il entra à l'Académie en 1845. "Entre tous les mérites qui distinguent ses poèmes, celui qui frappe le plus, c'est la vérité naïve et spontanée des sujets et des manières, l'opposition involontaire et franche, l'allure libre et dégagée des pensées et des mètres qui les traduisent, l'inspiration nomade et aventureuse qui va selon son caprice et sa rêverie, de la Judée à la Grèce, de la Bible à Homère, de Symétha à Charlemagne, de Moïse à Mme de Soubise."

Célèbre comme poète, il l'est plus encore peut-être comme prosateur ; son roman de "Cinq-Mars" (1826) doit être classé parmi les meilleurs du XIXème siècle. Ses ouvrages les plus remarquables sont : "Poèmes antiques et modernes" (1829), "Servitude et Grandeur militaire", "Éloa", "Les Destinées et Stello" (1832). Il écrivit aussi pour le théâtre et donna en 1829 une bonne traduction d' "Othello", en 1830 "La Maréchale d'Ancres", et en 1835 "Chatterton" qui souleva de violentes discussions entre les Classiques et les Romantiques.

LE COR.

I.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagne d'azur, ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,[1]
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot[2] du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ame des chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?

---

1. ROCS DE LA FRAZONA, CIRQUE DU MARBORÉ, two picturesque places in the French Pyrenees.

2. L'HARMONIEUX GRELOT, a small bell that is sometimes attached to the neck of lambs and cows to keep them from getting lost.

Roncevaux ![1] Roncevaux ! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland[2] n'est donc pas consolée !

II.

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier[3] près de lui ;
L'Afrique[4] sur le mont l'entoure et tremble encore.
"Roland, tu vas mourir, rends-toi," criait le More;

"Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des tor-
[rents."
Il rugit comme un tigre, et dit : "Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées."

"Rends-toi donc," répond-il, "ou meurs, car les
[voilà."
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

"Merci," cria Roland ; "tu m'as fait un chemin."
Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

---

1. RONCEVAUX, a valley in Spain where the rear-guard of the army of Charlemagne was massacred in 778.
2. ROLAND, the nephew of Charlemagne, he had command of the rear-guard of his uncle's army.
3. OLIVIER, one of Roland's friends.
4. L'AFRIQUE, the Saracens.

III.

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz[1] et d'Argélès[1] se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;[2]
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts ; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin[3] disait, tenant les saintes amulettes :

" Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
Par monsieur saint Denis,[4] certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

" Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor."
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

1. LUZ, ARGÉLÈS, two small towns in the French Pyrenees, situated at about 500 miles from Paris. Note also the inverted construction of the two last lines.

2. ADOUR, a small river in the Pyrenees.

3. TURPIN, also spelt TILPIN, the archbishop of Reims, and secretary to Charlemagne.

4. SAINT-DENIS, the first apostle of the Gauls and the first bishop of Paris; suffered the martyrdom in 272.

"Entendez-vous?" dit-il. "Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs."
Répondit l'archevêque, "ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron,[1] qui parle avec sa fée."

Et l'empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

"Malheur! c'est mon neveu! malheur! car, si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers, repassons la montagne!
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Es-
[pagne!"

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

"Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?"
"J'y vois deux chevaliers: l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois."

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

---

1. OBÉRON, the king of genii of the air.

DESCHAMPS.

DESCHAMPS (ANTONY) naquit à Paris le 12 Mars 1800 et mourut à Passy le 29 Octobre 1869.

Il fit des études brillantes et fonda vers 1820 "*La Muse littéraire*", recueil alors célèbre dans lequel débutèrent presque tous les romantiques de talent. Sa vie ne fut qu'une longue souffrance et nous retrouvons dans ses poésies la trace de cette mélancolie inguérissable qui avait envahi son âme.

Nous lui devons une traduction en vers de la "Divine Comédie" de Dante (1829), des "Satires politiques" et deux autres volumes intitulés "Dernières Paroles" et "Résignation".

L'ÉGLISE DE VILLAGE.

J'allais frais et léger au village voisin,
Un dimanche, au moment de l'office divin,
Et les cloches sonnaient; l'église était en face;
J'entendais le curé qui chantait la préface;[1]
La porte était ouverte, et de loin au dedans
Je voyais à genoux tous les petits enfants
Et sur les bancs de bois, attentifs, par derrière,
Leurs bons parents, de l'œil surveillant la prière.
Cependant le soleil s'avançait dans le ciel,
L'air était embaumé comme un rayon de miel;[2]
Des bruits charmants passaient au-dessus de ma tête,
Et toute la nature avait un air de fête.

---

1. PRÉFACE, a part of the service in the Roman catholic church that is sung before the consecration of the host.
2. RAYON DE MIEL, honey comb.

LES ENFANTS.

Notre maison hier était pleine d'enfants,
C'était le jour des prix.[1] Joyeux et triomphants,
Dans leur petit jargon ils célébraient la fête
Et faisaient un tapage à nous casser la tête :
Et moi, je me disais, à leurs ébats bruyants,
Quand donc finirez-vous, implacables enfants?
Ils ont fini ; ce soir, par la nouvelle allée,
Comme un essaim d'oiseaux leur troupe est envolée ;
Ils sont partis enfin ; tout est calme, tout dort ;
Plus de jeux, plus de bruit ; mais, hélas ! c'est la mort
Aimons le mouvement ; les enfants, c'est la vie :
Aimons leurs jeux, leurs cris, et portons-leur envie ;
Ils sont meilleurs que nous ; leur âge est innocent,
Et dans leur jeune veine il bouillonne du sang.
Ne les attristons pas par des conseils moroses ;
Ils verront assez tôt le grand revers des choses.
En attendant le jour que garde l'avenir,
Avec eux, sans orgueil, aimons à rajeunir :
Devant eux est le monde, et devant eux la vie,
Qui toujours de devoirs doit être bien remplie ;
Car, aux mains des mortels, c'est un vase d'airain
Où le vide[2] souvent pèse plus que le plein.

---

1. LE JOUR DES PRIX, the day on which books are given to the best students at the end of the school year.
2. VIDE.... PLEIN idleness.... work.

V. HUGO.

V. Hugo, le plus grand des écrivains modernes, naquit à Besançon (Doubs) en 1802. Son père était général de l'empire et sa mère descendait d'une famille royaliste, de là la diversité des opinions politiques qui se fait jour dans ses premières compositions. Il n'avait que quinze ans quand il obtint à l'Académie un prix de poésie pour un poème sur les "Avantages de l'Étude" qu'il composa en 1817.

Deux ans plus tard ses odes, "La Statue de Henri IV" et "Les Vierges de Verdun", furent encore couronnées.

A partir de ce moment sa réputation va sans cesse grandissant et la publication des "Odes et Ballades", en 1826, met le comble à sa renommée. Travailleur infatigable, le poète donne successivement : "Les Orientales (1828), "Les Feuilles d'Automne" (1831), "Les Chants du Crépuscule" (1835), "Les Voix intérieures" (1837), "Les Rayons et les Ombres" (1840).

Ce serait ici le moment de donner par le menu les incidents de la grande querelle des Classiques et des Romantiques, notre cadre trop étroit nous le défend malheureusement, disons seulement que dans cette lutte du progrès contre la routine le poète fut le principal facteur de la victoire du premier.

Non content de cueillir des lauriers dans le champ de la poésie, V. Hugo se fit romancier et dans "Notre-Dame de Paris" (1831), il nous montre que là comme ailleurs il est au premier rang.

Au théâtre, nous lui devons "Cromwell", "Hernani", "Marion Delorme", "Le Roi s'amuse", "Lucrèce Borgia", "Marie Tudor", "Angelo", "Ruy Blas," et "Les Burgraves".

Ses idées qui n'avaient cessé de s'élargir en politique aussi bien qu'en littérature lui valurent l'honneur d'être banni par Napoléon III et 20 années de sa vie se passèrent à Guernesey. C'est là qu'il écrivit "Les Châtiments", ce magnifique recueil de satires dignes de Juvénal ; c'est aussi en exil qu'il composa "Les Misérables" que plusieurs critiques considèrent comme le plus grand livre du XIXème siècle.

Tout en écrivant des romans, il ne néglige pas la poésie, et "Les Contemplations" (1856), "La Légende des Siècles" (1859), "Les Chansons des rues et des bois" (1865) témoignent de l'activité sans égale du poète.

Mentionnons encore "Les Travailleurs de la Mer" (1866), "L'Année terrible" (1872), "La Légende des Siècles", 2me série (1879), 3me série (1883), "Les Quatre Vents de l'Esprit" (1883), etc., etc.

Le grand auteur mourut à Paris le 22 mai 1885, laissant de nombreux manuscrits qui sont publiés par les soins de MM. Auguste Vacquerie et Paul Meurice Il était entré à l'Académie en 1841.

LOUIS XVII.[1]

Capet ! éveille-toi.

I.

En ces temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent ;
Du Saint des saints ému les feux se découvrirent :
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés ;
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges
Sous les portiques étoilés.
C'était un bel enfant qui fuyait de la terre,
Son œil bleu du malheur portait le signe austère ;
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants ;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du martyre unissaient sur sa tête
La couronne des innocents.

1. Louis XVII, the son of Louis XVI. He was born in 1785 and died in prison, June 8th 1795.

II.

On entendit des voix qui disaient dans la nue :
— " Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue ;
" Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir ;
" Et vous, qui du Très-Haut, racontez les louanges,
" Séraphins, prophètes, archanges,
" Courbez-vous, c'est un roi ; chantez, c'est un mar-
[tyr !"

— " Où donc ai-je régné ? demandait la jeune ombre.
" Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
" Hier je m'endormis au fond d'une tour sombre.
" Où donc ai-je régné ? Seigneur, dites-le-moi.
" Hélas ! mon père est mort d'une mort bien amère ;[1]
" Ses bourreaux, ô mon Dieu, m'ont abreuvé de fiel :
" Je suis un orphelin ; je viens chercher ma mère,
" Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel."

Les anges répondaient : — " Ton Sauveur te réclame.
" Ton Dieu d'un monde impie a rappelé ton âme.
" Fuis la terre insensée où l'on brise la croix,
" Où jusque dans la mort descend le régicide.
" Où le meurtre d'horreur avide,
" Fouille dans les tombeaux pour y chercher des rois!"[2]

1. MON PÈRE EST MORT D'UNE MORT BIEN AMÈRE. Louis XVI was beheaded January 21st 1793.
2. ROIS. It is said that the remains of Louis XVI were exhumed and thrown to the winds.

— " Quoi ! de ma longue vie ai-je achevé le reste ? "
Disait-il ; " tous mes maux, les ai-je enfin soufferts ?
" Est-il vrai qu'un geôlier, de ce rêve céleste,
" Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers ?
" Captif, de mes tourments cherchant la fin prochaine,
" J'ai prié, Dieu veut-il enfin me secourir ?
" Oh ! n'est-ce pas un songe ? a-t-il brisé ma chaîne ?
" Ai-je eu le bonheur de mourir ?

" Car vous ne savez point quelle était ma misère !
" Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs :
" Et lorsque je pleurais, je n'avais pas de mère,
" Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
" D'un châtiment sans fin languissante victime,
" De ma tige arraché comme un tendre arbrisseau,
" J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
" J'avais commis dans mon berceau.

" Et pourtant, écoutez : bien loin dans ma mémoire,
" J'ai d'heureux souvenirs avec ces temps d'effroi ;
" J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,
" Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.
" Un jour tout disparut dans un sombre mystère ;
" Je vis fuir l'avenir à mes destins promis :
" Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre,
" Hélas ! et j'eus des ennemis.

" Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires ;
" Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil,
" Mais vous que je retrouve, anges du ciel, mes frères,

" Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.
" Mes jours se sont flétris dans leurs mains meurtrières,
" Seigneur, mais les méchants sont toujours malheu-
[reux.
" Oh ! ne soyez pas sourd comme eux à mes prières,
" Car je viens vous prier pour eux."

Et les anges chantaient : — " L'arche à toi se dévoile,
" Suis-nous : sur ton beau front nous mettrons une
[étoile.
" Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils.
" Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
" Ou, dans leur brûlante demeure,
" D'un souffle lumineux rajeunir les soleils."

III.

Soudain le chœur cessa, les élus écoutèrent :
Il baissa son regard par les larmes terni ;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini.

" O roi, je t'ai gardé loin des grandeurs humaines !
" Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes.
" Va, mon fils, bénis tes revers.
" Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême,
" Ton front du moins n'est pas meurtri du diadème,
" Si tes bras sont meurtris de fers.

" Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie.
" Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
" Avait entouré ton berceau !

"Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,
"Et mon fils, comme toi, roi couronné d'épines,
" Porta le sceptre de roseau !"

Décembre 1822.

LE GÉANT.

Les nuées du ciel elles-mêmes craignent que je ne vienne chercher mes ennemis dans leur sein.

MONTENABRI.

O guerriers ! je suis né dans le pays des Gaules,
Mes aïeux franchissaient le Rhin comme un ruisseau,
Ma mère me baigna dans la neige des pôles
Tout enfant, et mon père, aux robustes épaules,
De trois grandes peaux d'ours décora mon berceau.

Car mon père était fort ! L'âge à présent l'enchaîne.
De son front tout ridé tombent ses cheveux blancs.
Il est faible ; il est vieux. Sa fin est si prochaine,
Qu'à peine il peut encor déraciner un chêne
Pour soutenir ses pas tremblants !

C'est moi qui le remplace! et j'ai sa javeline,
Ses bœufs, son arc de fer, ses haches, ses colliers ;
Moi ! qui peux, succédant au vieillard qui décline,
Les pieds dans le vallon, m'asseoir sur la colline,
Et de mon souffle au loin courber les peupliers !

A peine adolescent, sur les Alpes sauvages,
De rochers en rochers je m'ouvrais des chemins :
Ma tête ainsi qu'un mont arrêtait les nuages ;
Et souvent dans les cieux épiant leurs passages,
J'ai pris des aigles dans mes mains !

Je combattais l'orage, et ma bruyante haleine
Dans leur vol anguleux éteignait les éclairs ;
Ou, joyeux, devant moi chassant quelque baleine,
L'Océan à mes pas ouvrait sa vaste plaine,
Et mieux que l'ouragan mes jeux troublaient les mers.

J'errais, je poursuivais d'une atteinte trop sûre,
Le requin dans les flots, dans les airs l'épervier ;
L'ours, étreint dans mes bras, expirait sans blessure,
Et j'ai souvent, l'hiver, brisé dans leur morsure[1]
Les dents blanches du loup-cervier !

Ces plaisirs enfantins pour moi n'ont plus de charmes.
J'aime aujourd'hui la guerre et son mâle appareil,
Les malédictions des familles en larmes,
Les camps, et le soldat, bondissant dans ses armes,
Qui vient du cri d'alarme égayer mon réveil !

Dans la poudre et le sang, quand l'ardente mêlée
Broie et roule une armée en bruyants tourbillons,
Je me lève, je suis sa course échevelée,
Et, comme un cormoran fond sur l'onde troublée,
Je plonge dans les bataillons !

---

1. BRISÉ DANS LEUR MORSURE, i e. they broke their teeth in biting me.

Ainsi qu'un moissonneur parmi les gerbes mûres,
Dans les rangs écrasés, seul debout, j'apparais.
Leurs clameurs dans ma voix se perdent en murmures;
Et mon poing désarmé martelle les armures
Mieux qu'un chêne noueux choisi dans les forêts.

Je marche toujours nu. Ma valeur souveraine
Rit des soldats de fer[1] dont vos camps sont peuplés.
Je n'emporte au combat que ma pique de frêne
Et ce casque léger que traîneraient sans peine
Dix taureaux au joug accouplés.

Sans assiéger les forts d'échelles inutiles,
Des chaînes de leurs ponts je brise les anneaux,
Mieux qu'un bélier d'airain je bats leurs murs fragiles.
Je lutte corps à corps avec les tours des villes.
Pour combler les fossés j'arrache les créneaux.

Oh ! quand mon tour viendra de suivre mes victimes,
Guerriers ! ne laissez pas ma dépouille au corbeau ;
Ensevelissez-moi parmi les monts sublimes,
Afin que l'étranger cherche en voyant leurs cimes
Quelle montagne est mon tombeau !

Mars 1825.

---

1 SOLDATS DE FER, armored soldiers, lit. soldiers of iron.

LES DJINNS.[1]

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit,
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot. —
D'un nain qui saute
C'est le galop :
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

---

1. DJINN, a name given to bad spirits by the Arabs.

La rumeur approche ;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ; —
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écoule
Et tantôt grandit.

Dieux ! la voix sépulcrale
Des Djinns ! — Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe,
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe.
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant,
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.

Quel bruit dehors ! hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble à déraciner ses gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,[1]
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle, penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète![2] si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.

1. AQUILON. a poetical name of the north wind.
2. PROPHÈTE, refers here to Mohamed.

L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et, dans les forêts prochaines,
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor ; —
Ainsi des Arabes
Quand sonne le cor,[1]
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or !

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;

1. Cor, construe : *quand sonne le cor des Arabes.*

Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute : —
Tout fuit,
Tout passe,
L'espace
Efface
Le bruit.[1]

Août 1828.

---

1. BRUIT, it is to be noticed that the length of the verses increases with the approach and diminishes with the going away of the Djinns, thus making the poem itself an onomatopoeia.

Sinite parvulos venire ad me.

JESUS.

LAISSEZ VENIR A MOI LES PETITS ENFANTS.

Laissez.—Tous ces enfants sont bien là.—Qui vous dit
Que la bulle d'azur[1] que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule ?
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs [cris,
Effarouchent la muse et chassent les péris ?[2]
Venez, enfants, venez en foule !

Venez autour de moi; riez, chantez, courez !
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule en ce monde, où rien ne nous sourit,
Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures !

Fâcheux ! qui les vouliez écarter ! —Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes ?
Croyez-vous que j'ai peur quand je vois, au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu,
Passer toutes ces têtes blondes ?

---

1. BULLE D'AZUR, soap bubble.
2. PÉRI, a name given to fairies in Persian tales.

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux,
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette ?
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant
Au ciel sombre, au cœur du poète !

Venez, enfants !—A vous jardins, cours, escaliers !
Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers !
Que[1] le jour s'achève ou[2] renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs !
Ma joie et mon bonheur et mon âme et mes chants
Iront ou vous irez, jeunesse !

Mai, 1820.

Ora pro nobis.

LA PRIÈRE POUR TOUS.

I.

Ma fille ! va prier.—Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or[3] là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre. . Écoute
Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

1. QUE...... 2 OU, whether......or.
3. UNE PLANÈTE D'OR, *la lune.*

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions : voici la nuit ! la nuit grave et sereine !
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout[1] souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour !

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au Père universel !

Et puis ils dormiront.—Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui nait aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin !

O sommeil du berceau ! prière de l'enfance !
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense !
Douce religion qui s'égaye et qui rit !
Prélude du concert de la nuit solennelle !
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit !

---

1. TOUT, refers to the two preceding lines.

II.

Ma fille, va prier ! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel ?

Elle ignore — à jamais ignore-les comme elle ! —[1]
Ces misères du monde où notre âme se mêle ;
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs !

Moi je sais mieux la vie ; et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant ; que l'urne aléatoire [2]
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard !

Va donc prier pour moi ! — Dis pour toute prière :
— Seigneur, Seigneur mon Dieu ! vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand ! —
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie ;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend !

---

1. A JAMAIS IGNORE-LES COMME ELLE ! May you ignore them ever as she did.
2. L'URNE ALÉATOIRE, *la chance, le hasard, la fortune.*

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente ;
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile[1] vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel !

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin ;
Je me sens plus léger : car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main !

Juin 1830.

POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant, de ses feux vous inonde,
Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or[2] sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,

1. AILE, *flèche*, Eng. arrow.
2. TIMBRE D'OR, a clock of gold.

Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ;

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège ?
Et qu'il se dit tout bas : " Pour un seul que de biens .
" A son large festin que d'amis se récrient !
" Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient !
" Rien que dans leurs jouets que de pain pour les [miens !"

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines :
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi qui d'en bas semble injuste et mauvaise
Dit aux uns : JOUISSEZ ! aux autres : ENVIEZ !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,

Que ce ne soit pas lui[1] qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache !—
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre !
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : "Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang !"

Que ce soit elle, oh ! oui, riches, que ce soit elle
Qui,[2] bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière,
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;

1 LUI, refers to *misérable*.

2. QUI, is the subject to *arrache* and all the intermediate sentences from *bijoux* to *femmes* are objects both direct and indirect of the same verb.

Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse,
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez, afin qu'on dise : " Il a pitié de nous ! "
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

Janvier 1830.

NAPOLÉON II.[1]

I.

Mil huit cent onze ! — O temps, où des peuples sans [nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

1. NAPOLÉON II, the son of Napoléon I, was born in 1811 and died in 1832.

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : —Quelqu'un de grand va [naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ?—

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde.
L'homme prédestiné,[1]
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers[2] sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et Lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant,[3] soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

1. L'HOMME PRÉDESTINÉ, Napoléon.
2. LES DRAPEAUX PRISONNIERS, the flags captured by the French armies are all in the church of the Invalides.
3. L'ENFANT, subject of *rayonnait*.

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
—L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II.

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit,[1] non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

1. SI PUISSANT QU'ON SOIT, however powerful one may be.

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,[1]
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain c'est Sainte Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,

---

1. DEMAIN, C'EST LE SAPIN DU TRÔNE, to morrow may be the bare-board of the throne, i. e. the down fall.

2. MOSCOU QUI S'ALLUME, refers to the fact that the Russians set fire to Moscow before retreating.

Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place ;
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
Mais tu[1] ne prendras pas demain à l'Éternel !

III.

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

1. Tu, note the difference of person used in this last line.

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance....
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré !

IV.

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie ;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon[1] !

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
—Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie !—
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents !

1. **L'ANGLETERRE PRIT L'AIGLE ET L'AUTRICHE L'AIGLON, England sent Napoléon to St. Helena and Austria kept his son a prisoner in Vienna.**

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !....
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front ; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée ;
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;[2]
Ni l'apparition des vieilles Pyramides ;
Ni le pacha du Caire, et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons ;

2. ARCOLE, AUSTERLITZ, MONTMIRAIL, three places where Napoléon won brilliant victories, the first in Italy in 1796, the second in Moravia in 1805 and the third in France in 1814.

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin[1] et le Phare,[2]
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait d'amour éperdu !....—
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

V.

Tous deux sont morts.—Seigneur, votre droite[3] est [terrible.
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant ;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire,
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

1. **Le Kremlin**, the palace of the czar.
2. **Le Phare**, an island in Egypt.
3. **Votre droite**, *votre main droite.*

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom !

Août, 1832.

ÉCRIT SUR LE TOMBEAU D'UN PETIT ENFANT.

Au bord de la mer.

Vieux lierre, frais gazon, herbe, roseaux, corolles ;
Église où l'esprit voit le Dieu qu'il rêve ailleurs ;
Mouches qui murmurez d'ineffables paroles
A l'oreille du pâtre assoupi dans les fleurs ;

Vents, flots, hymne orageux, chœur sans fin, voix sans [nombre;
Bois qui faites songer le passant sérieux ;
Fruits qui tombez de l'arbre impénétrable et sombre ;
Étoiles qui tombez du ciel mystérieux ;

Oiseaux aux cris joyeux, vague aux plaintes profondes;
Froid lézard des vieux murs dans les pierres tapi ;
Plaines qui répandez vos souffles sur les ondes ;
Mer où la perle éclôt, terre où germe l'épi ;

Nature d'où tout sort, nature où tout retombe,
Feuilles, nids, doux rameaux que l'air n'ose effleurer,
Ne faites pas de bruit[1] autour de cette tombe ;
Laissez l'enfant dormir et la mère pleurer !
1840.

REGARD JETÉ DANS UNE MANSARDE.

L'église est vaste et haute. A ses clochers superbes
L'ogive en fleur suspend ses trèfles et ses gerbes ;
Son portail resplendit, de sa rose pourvu ;[2]
Le soir fait fourmiller sous la voussure énorme
Anges, vierges, le ciel, l'enfer sombre et difforme,
Tout un monde effrayant comme un rêve entrevu.

Mais ce n'est pas l'église et ses voûtes sublimes,
Ses portes, ses vitraux, ses lueurs, ses abîmes,
Sa façade et ses tours, qui fascine mes yeux ;
Non ; c'est tout près, dans l'ombre où l'âme aime à [descendre,
Cette chambre d'où sort un chant sonore et tendre,
Posée au bord d'un toit comme un oiseau joyeux.

Oui, l'édifice est beau, mais cette chambre est douce.
J'aime le chêne altier moins que le nid de mousse,
J'aime le vent des prés plus que l'âpre ouragan ;

---

1. NE FAITES PAS DE BRUIT, refers to all the preceding verses.
2. DE SA ROSE POURVU, provided with a rose-window.

Mon cœur, quand il se perd sur les vagues béantes,
Préfère l'algue obscure aux falaises géantes,
Et l'heureuse hirondelle au splendide Océan.

II.

Frais réduit ! à travers une claire feuillée
Sa fenêtre petite et comme émerveillée
S'épanouit auprès du gothique portail.
Sa verte jalousie[1] à trois clous accrochée,
Par un bout s'échappant, par l'autre rattachée,
S'ouvre coquettement comme un grand éventail.

Au dehors un beau lis,[2] qu'un prestige environne,
Emplit de sa racine et de sa fleur couronne,
—Tout près de la gouttière où dort un chat sournois,—
Un vase[3] à forme étrange en porcelaine bleue
Où brille, avec des paons ouvrant leur large queue,
Ce beau pays d'azur que rêvent les Chinois.

Et dans l'intérieur par moment luit et passe
Une ombre, une figure, une fée, une grâce,
Jeune fille du peuple au chant plein de bonheur,
Orpheline, dit-on, et seule en cet asile,
Mais qui parfois a l'air, tant son front est tranquille,
De voir distinctement la face du Seigneur.

On sent, rien qu'à la voir, sa dignité profonde.

1. JALOUSIE, window-blind.
2. LIS, subject of *emplit*.
3. UN VASE, direct object of *couronne*.

De ce cœur sans limon nul vent n'a troublé l'onde.
Ce tendre oiseau qui jase ignore l'oiseleur.
L'aile du papillon a toute sa poussière.
L'âme de l'humble vierge a toute sa lumière.
La perle de l'aurore est encor dans la fleur.

A l'obscure mansarde il semble que l'œil voie
Aboutir doucement tout un monde de joie,
La place, les passants, les enfants, leurs ébats,
Les femmes sous l'église à pas lents disparues,
Les fronts épanouis par la chanson des rues,
Mille rayons d'en haut, mille reflets d'en bas.

Fille heureuse! autour d'elle ainsi qu'autour d'un [temple
Tout est modeste et doux, tout donne un bon exemple.
L'abeille fait son miel, la fleur rit au ciel bleu,
La tour répand de l'ombre, et, devant la fenêtre,
Sans faute, chaque soir, pour obéir au maître,
L'astre allume humblement sa couronne de feu.

Sur son beau col, empreint de virginité pure,
Point d'altière dentelle ou de riche guipure;
Mais un simple mouchoir noué pudiquement.
Pas de perle à son front, mais aussi pas de ride,
Mais un œil chaste et vif, mais un regard limpide.
Où brille le regard, que sert le diamant?

Juin 1839.

---

5. BAS, the last four verses of this strophe are in apposition with this phrase of *tout un monde de joie*.

L'EXPIATION.

I.

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre :
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts : au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons[1] à leur poste gelés
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre,
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! la froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre ;
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,

1. **CLAIRON, means here the soldier who plays the clarion.**

Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul ;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
— Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
Deux ennemis ! le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus.
Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal ![1] Lendemains d'Attila ![2]
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civiè-
[res,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney,[3] que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.

---

1. ANNIBAL, Eng. Hannibal, a Carthaginian general, born in 247, died 183 B. C.
2. ATTILA, the king of the Huns, was born in 434 and died 453 A. D
3. NEY, one of the bravest generals of the first empire, was born in 1769 and shot in 1815 on account of his having remained faithful to Napoleon I.

Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla : Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées :
— Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées ? —
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : non.

II.

Waterloo ![1] Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,

---

1. WATERLOO, the memorable battle in which Napoléon was finally defeated, was fought June 18th 1815.

Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington[1] acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ![2] — C'était Blücher ![3]
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme.
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;

1. WELLINGTON, who was in command of the English army at Waterloo, was born in 1770 and died in 1852.

2. GROUCHY, one of Napoléon's generals, was born in 1766 and died in 1847.

3. BLUCHER, a German general who contributed to the defeat of Napoléon at Waterloo by his unexpected arrival with a large body of troops.

Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! l'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il, —
Et Lanciers, Grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, Canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland[1] et ceux de Rivoli,[2]
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.

---

1. 2. FRIEDLAND, RIVOLI, two places where Napoléon won battles.

Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps,
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !
Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient ! — En un [clin d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve;
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux; — et dans [l'épreuve
Sentant confusément revenir son remords,
Levant les mains au ciel, il dit: — mes soldats morts.
Moi vaincu! mon empire est brisé comme verre.
Est-ce le châtiment, cette fois, Dieu sévère? —
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait: Non!

30 novembre 1852.

LE MANTEAU IMPÉRIAL.

Oh! vous dont le travail est joie,
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les parfums, souffles du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre,
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
Pour donner aux hommes le miel,

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lis du coteau,
O sœur des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,[1]
Envolez-vous de ce manteau!

1 ABEILLES, all the verses before this refer to *abeilles*. The state-mantle of Napoléon III was of purple with bees embroidered on it.

Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
O généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme !
Dites-lui : — " pour qui nous prends-tu ?

" Maudit ! nous sommes les abeilles !
" Des chalets ombragés de treilles
" Notre ruche orne le fronton ;
" Nous volons, dans l'azur, écloses,
" Sur la bouche ouverte des roses
" Et sur les lèvres de Platon.

" Ce qui sort de la fange y rentre.
" Va trouver Tibère[1] en son antre,
" Et Charles Neuf[2] sur son balcon.
" Va, ! sur ta pourpre il faut qu'on mette,
" Non les abeilles de l'Hymète,[3]
" Mais l'essaim noir de Montfaucon !"[4]

Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,

1 **Tibère**, Eng Tiberius, a Roman emperor, noted for his cruelty.

2. **Charles Neuf** (1560-74). It is said that the king shot the Protestants from a balcony in the Louvre during the massacre of St.-Bartholemew (Aug 24th 1572)

3. **Hymète**, Hymettus, a mountain in Greece celebrated for the honey that was gathered on its slopes.

4. **Montfaucon**, a place near Paris (now in Paris) where criminals were executed and where as late as 1841 the dirt of the streets was carried.

Acharnez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches
Puisque les hommes en ont peur !

Jersey, juin 1853.

J'AI CUEILLI CETTE FLEUR.

J'ai cueilli cette fleur pour toi sur la colline.
Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline,
Que l'aigle connaît seul et peut seul approcher,
Paisible, elle croissait aux fentes du rocher.
L'ombre baignait les flancs du morne promontoire;
Je voyais, comme on dresse au lieu d'une victoire
Un grand arc de triomphe éclatant et vermeil,
A l'endroit où s'était englouti le soleil,
La sombre nuit[1] bâtir un porche de nuées.
Des voiles s'enfuyaient, au loin diminuées ;
Quelques toits s'éclairant, au fond d'un entonnoir,
Semblaient craindre de luire et de se laisser voir.
J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée.
Elle est pâle et n'a point de corolle embaumée,
Sa racine n'a pris sur la crête des monts
Que l'amère senteur des glauques goémons ;[2]
Moi, j'ai dit, " Pauvre fleur, du haut de cette cime,
Tu devais t'en aller dans cet immense abîme

1. LA SOMBRE NUIT, is direct object of *je voyais.*
2. GOÉMON, a kind of sea-weed.

Où l'algue et le nuage et les voiles s'en vont.
Va mourir sur un cœur, abîme plus profond.
Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.
Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,
Te fit pour l'Océan, je te donne à l'amour. "
Le vent mêlait les flots ; il ne restait du jour
Qu'une vague lueur, lentement effacée.
Oh ! comme j'étais triste au fond de ma pensée,
Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
M'entrait dans l'âme avec tous les frissons du soir !

(*Contemplations.*)

BOOZ[1] ENDORMI.

Booz s'était couché, de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire,
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe[3] n'était point avare ni haineuse ;

---

1. Booz, Eng. Boaz, a well-known character in the Bible; see the book of Ruth, chap. III

3. Gerbe, Eng. sheaf, is here personified.

Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
"Laissez tomber exprès des épis," disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,[1]
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est [grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes som- [bres.
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre,[2] où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était encor mouillée et molle du déluge.

---

1. RUISSELANT, refers to *sacs de grains*.
2. LA TERRE, subject of *était*

Comme dormait Jacob,[1] comme dormait Judith,[2]
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu.
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
"Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

..... Vieux, on tremble ainsi qu'à[3] l'hiver le bouleau ;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau."

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés,
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une Moabite,[4]
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,

1. JACOB, an allusion to Jacob's vision; see Genesis, chap. XXVIII, ver. 10 and following.
2. JUDITH, a well known character in the Roman Catholic Bible.
3. AINSI QU'A, *ainsi que pendant.*
4. MOABITE, an Arabian tribe that lived in South-East Palestine.

Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.[1]

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Des collines ayant des lis sur leur sommet.

Ruth songeait, et Booz dormait : l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur[2] et dans Jérimadeth ;[3]
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

---

1 GALGALA, an old town in Palestine. It is said that the Arch was there for a long time.
2 UR, a city in Chaldea where Abraham was born.
3. JÉRIMADETH, a city in Palestine.

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or[1] dans le champ des étoiles.

(*La Légende des Siècles.*)

SAISON DES SEMAILLES, LE SOIR.

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.[2]
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

---

1 CETTE FAUCILLE D'OR, that golden sickle, a very graphic expression to designate a crescent moon

2. LABOURS, *sillons*, Eng. furrows.

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,[1]
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

(*Chansons des Rues et des Bois.*)

CHANSON DE GRAND-PÈRE.

Dansez, les petites filles,
Toutes en rond.
En vous voyant si gentilles,
Les bois riront.

Dansez, les petites reines,
Toutes en rond.
Les amoureux sous les frênes
S'embrasseront.

Dansez, les petites folles,
Toutes en rond.
Les bouquins dans les écoles
Bourgeonneront

Dansez, les petites belles,
Toutes en rond.
Les oiseaux avec leurs ailes
Applaudiront.

---

1. RUMEUR, *bruit confus.*

Dansez, les petites fées,
Toutes en rond.
Dansez, de bluets coiffées.
L'aurore au front.

Dansez, les petites femmes,
Toutes en rond.
Les messieurs diront aux dames
Ce qu'ils voudront.

(*L'Art d'être Grand-Père.*)

PROMENADE.

Le soleil déclinait ; le soir prompt à le suivre
Brunissait l'horizon. Sur la pierre d'un champ
Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à vivre,
S'était assis pensif, tourné vers le couchant.[1]

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,[2]
Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
D'une grande famille aïeul laborieux,[3]
Tandis que ses troupeaux revenaient de la plaine,
Détaché de la terre, il contemplait les cieux.

1. COUCHANT, Occident.
2. QUI LE GAGNE, that reaches it.
3. LABORIEUX, in this verse place *aïeul laborieux*, before *d'une grande famille*, and in the preceding line insert *pleine* between *âme* and *du*.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.
Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau.
L'océan devant lui se prolongeait, immense,
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

O moment solennel ! les monts, la mer farouche,
Les vents, faisaient silence et cessaient leur clameur.
Le vieillard regardait le soleil qui se couche ;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

(*Les Quatre Vents de l'Esprit.*)

SAINTE-BEUVE.

SAINTE-BEUVE (CHARLES-AUGUSTIN) naquit à Boulogne-sur-Mer en 1804 et mourut à Paris en 1869. Il étudia d'abord la médecine, mais entraîné par ses goûts littéraires, il abandonna bientôt Esculape pour la Muse. Il est plutôt connu comme critique que comme poète et ses œuvres en prose l'emportent de beaucoup sur ses poésies. On ne peut cependant l'ignorer comme poète et il était tout naturel qu'il eût sa place dans ce recueil de poésies du XIXème siècle. Il a publié en prose : "Portraits littéraires", "Portraits contemporains", "Causeries du Lundi", "Nouveaux Lundis", "Port-Royal", "Chateaubriand et son groupe littéraire". Ses poésies ont été réunies en deux volumes intitulés : "Les Consolations" (1830) et "Les Pensées d'Août" (1837).

A MON AMI V. H. (VICTOR HUGO).

Entends-tu ce long bruit doux comme une harmonie,
Ce cri qu'à l'univers arrache le génie
Trop longtemps combattu,

Cri tout d'un coup sorti de la foule muette,
Et qui porte à la gloire un nom de grand poète,
        Noble ami, l'entends-tu ?

. . . .

Comme, un matin d'automne, on voit les hirondelles
Accourir en volant au rendez-vous fidèles,
        Et sonner le départ ;
Aux champs, sur un vieux mur, près de quelque cha-[pelle,
On s'assemble, et la voix des premières appelle
        Celles qui viennent tard.

Mais si, non loin de là, quelque jeune imprudente,
Qui va rasant le sol de son aile pendante,
        S'est prise dans la glu,
Captive, elle entend tout : en[1] bruyante assemblée
On parle du voyage, et la marche est réglée
        Et le départ conclu ;

On s'envole ; ô douleur ! adieu, plage fleurie,
Adieu, printemps naissant de cette autre patrie
        Si belle en notre hiver !
Il faut rester, subir la saison de détresse,
Et l'enfant sans pitié qui frappe et qui caresse,
        Et la cage de fer.

C'est mon emblème, ami ;... mais si, comme un bon [frère,
Du sein de ta splendeur à mon destin contraire[2]
        Tu veux bien compatir ;

1. EN, *dans la.*
2. A MON DESTIN CONTRAIRE, *différente de mon destin.*

Si tu lis en mon cœur ce que je n'y puis lire,
Et si ton amitié devine sur ma lyre,
Ce qui n'en peut sortir ;

C'est assez, c'est assez : jusqu'à l'heure où mon âme,
Secouant son limon et rallumant sa flamme
A la nuit des tombeaux,
Je viendrai, le dernier et l'un des plus indignes,
Te rejoindre, au milieu des aigles et des cygnes,
O toi, l'un des plus beaux !

SONNET.

Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries,
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs ;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs,
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries,

Et des fermiers causant jachères et prairies,
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh ! combien je préfère à ce caquet si vain,
Tout le soir, du silence, — un silence sans fin ;
Être assis sans penser, sans désir, sans mémoire ;

Et seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
Écouter le vent battre, et gémir les cloisons,
Et le fagot flamber, et chanter ma bouilloire !

SOUVENIR.

Dans l'île Saint-Louis,[1] le long d'un quai désert,
L'autre soir je passais ; le ciel était couvert,[2]
Et l'horizon brumeux eût paru noir d'orages,
Sans la fraîcheur du vent qui chassait les nuages ;
Le soleil se couchait sous de sombres rideaux ;[3]
La rivière coulait verte entre les radeaux ;
Aux balcons çà et là quelque figure blanche
Respirait l'air du soir ; et c'était un dimanche.
Le dimanche est pour nous le jour du souvenir ;
Après les soins comptés de l'exacte semaine
Et les devoirs remplis, le soleil qui ramène
Le loisir et la fête, et les habits parés,
Et l'église aux doux chants, et les jeux dans les prés ;
Et plus tard, quand la vie, en proie à la tempête,
Ou stagnante d'ennui n'a plus loisir ni fête,
Si pourtant nous sentons, [4]aux choses d'alentour,
A la[4] gaîté d'autrui, qu'est revenu ce jour,
Par degrés attendris jusqu'au fond de notre âme,
De nos beaux ans brisés nous renouons la trame,
Et nous nous rappelons nos dimanches d'alors,
Et notre blonde enfance, et ses riants trésors.

---

1. L'ILE SAINT-LOUIS, a small island in the center of Paris, formed by two branches of the river Seine.
2 LE CIEL ÉTAIT COUVERT, the sky was cloudy.
3. SOMBRES RIDEAUX, refers to the clouds.
4. AUX, A LA, through the.

BARBIER.

BARBIER (AUGUSTE) naquit à Paris le 29 Avril 1805 et y mourut en 1882.

Ses poèmes qui ont été recueillis et publiés en un volume intitulé "Iambes" sont marqués au coin d'une énergie que beaucoup de critiques ont trouvée exagérée. Il faut cependant dire que, comme satires politiques, ils ont rarement été surpassés. Barbier a écrit beaucoup d'articles de journaux, mais il est et restera par excellence le poète des "Iambes", de ce mètre si fort que les Grecs eux aussi appliquaient au genre satirique.

Il fut élu membre de l'Académie en 1869.

I.

Encor Napoléon ! encor sa grande image !
Ah ! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang et de pleurs et d'outrage
Pour quelques rameaux de laurier !
Ce fut un triste jour[1] pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal
Comme un voleur honteux son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal.
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sur un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un hourra monotone,
Ébranler le bronze puissant ;

---

1 TRISTE JOUR After the downfall of Napoléon, his statue was removed from the Vendôme column, this and the II following verses refer to that removal.

Et quand sous mille efforts, la tête la première,
Le bloc superbe et souverain
Précipita sa chute et, sur la froide pierre,
Roula son cadavre d'airain.
Le Hun,[1] Le Hun stupide à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
Traîna le front de l'empereur.
Ah ! pour qui porte un cœur sous sa gauche mamelle,
Ce jour pèse comme un remords ;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion, à l'ombre de nos marbres
Entasser ses lourds chariots ;
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux ;
J'ai vu l'homme du Nord,[2] à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair ;
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air.
Eh bien ! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom,
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine...
Sois maudit, ô Napoléon !

---

1. LE HUN, the German
2 L'HOMME DU NORD, The Russians and the Germans.

II.

O Corse[1] à cheveux plats, que la France était belle
Au grand soleil de messidor !
C'était une cavale[2] indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied libre heurtant le sol antique
Libre pour la première fois ;
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager ;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger ;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre et les tambours battants,
Pour champs de course, alors, tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps ;

1. CORSE, Napoleon ; he was born in Ajaccio, Corsica.
2. CAVALE France is here likened to a war steed.

Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes,
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail;
Quinze ans, son dur sabot dans sa course rapide
Broya des générations ;
Quinze ans, elle passa fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations.
Enfin, lasse d'aller, sans finir sa carrière,
D'aller, sans user[1] son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière,
De soulever le genre humain :
Les jarrets épuisés, haletante et sans force,
Prête à fléchir à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas !
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur, tu brisas ses dents,
Elle se releva ; mais un jour de bataille,[2]
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille,
Et du coup te cassa les reins.

---

1. SANS USER, lit. without wearing out, i. e. without reaching the end.
2. UN JOUR DE BATAILLE, Waterloo on June 18th 1815 when Napoléon was defeated by the combined armies of Europe.

BRIZEUX.

BRIZEUX (JULIEN-AUGUSTE-PÉLAGE) naquit à Lorient le 12 Septembre 1806 et mourut à Montpellier en Mai 1858. Sa famille était originaire d'Irlande.

Il commença ses études sous la direction de son oncle, curé d'Arzanno, et les termina au collège d'Arras.

Pendant toute sa vie, Brizeux demeura sincèrement attaché à sa terre natale et, ni ses voyages en Italie, ni la rencontre qu'il fit à Paris des célébrités littéraires de l'époque ne parvinrent à changer ses idées. Né Breton, il vécut et mourut Breton, et c'est quand il a chanté son pays qu'il s'est élevé le plus haut. Ses principaux ouvrages sont : "Marie", un poème charmant dans lequel il nous raconte ses premières amours, "La Fleur d'Or", "Primel et Nola" et enfin "Les Bretons".

LE BARDE RI-WALL.

Des temps qui ne sont plus écoutez une histoire.
Les méchants ont parfois leur châtiment notoire :
Tel le barde Rî-Wall. Depuis quinze cents ans,
Sa mort fait chaque hiver rire nos paysans,
Lorsque le vent du soir au dehors se déchaîne
Et qu'au fond du foyer brille un grand feu de chêne.

Quand Rî-Wall le rimeur disparut tout à coup
Dans la fosse où déjà s'était pris un vieux loup,
Devant ces blanches dents, devant ces yeux de braise,
Le barde au pied boiteux n'était guère à son aise.

Tous deux se regardaient : " Hélas ! " pensait Rî-Wall,
" Avec ce compagnon il doit m'arriver mal !
Et le mal, juste ciel, vient sur moi par votre ordre !
Oui, je serai mordu, moi toujours prêt à mordre :

" Que j'échappe,[1] et je prends la douceur des ramiers !
Sur les brillants balcons, sur les nobles cimiers,
Je roucoule! et mes chants, lais, virelais,[2] ballades,
Plus que tes vers mielleux, ô Roz-Venn, seront fades."[3]

Même ici son humeur maligne le poussait.
Mais le loup lentement, lentement avançait ;
Rî-Wall sentait déjà son haleine de flamme :
Et point d'arme, grands dieux ! un bâton, une lame !—

Une arme qu'un nœud d'or suspendait à son cou,
Le barde l'entendit résonner tout à coup :
La harpe dont la voix peut adoucir les bêtes,
Éteindre l'incendie et calmer les tempêtes !

Et du son le plus clair légèrement tiré,
La harpe obéissante a doucement vibré,
Et toujours murmuraient les notes argentines
Comme au matin la brise entre les églantines ;

Et la bête, soumise au charme caressant,
Recule, puis se couche et clôt ses yeux de sang ;
Mais qu'un instant la harpe elle-même sommeille,
La bête menaçante en sursaut se réveille.

1. QUE J'ÉCHAPPE, should I escape.
2. LAIS, VIRELAIS, ancient French poems of two rhymes.
3. FADES, construe : *seront plus fades que*, etc.

Ainsi durant trois jours, ainsi durant trois nuits.
Des pâtres attirés par ces étranges bruits,
Et les serfs, les seigneurs, des clercs,[1] plus d'une dame
Que le malin rimeur avait blessés dans l'âme,

Sur la fosse penchés, disaient : " Salut, Rî-Wall !
Lequel sera mangé, le barde ou l'animal ? "
Et la troupe partait en riant, et leur rire
Du sombre patient aigrissait le martyre.

Seul, Roz-Venn le chanteur vit d'un œil de pitié
Celui dont il sentit souvent l'inimitié :
" Prenez," lui cria-t-il, " le bout de mon écharpe ! "
Mais le barde expirait tout sanglant sur sa harpe.

Assis dans son foyer, les pieds sur le tison,
Voilà ce que contait un vieux chef de maison.
Il reprit : " Fuyez donc, mes enfants, la satire :
Mais aimez la gaieté sans fiel, aimez le rire,
Tel qu'il brille, à cette heure, Héléna, dans vos yeux :
La gaieté d'un bon cœur rend tous les cœurs joyeux ! "

---

1. CLERCS, applies here to persons having devoted themselves either to ecclesiastical or legal studies.

LEGOUVÉ.

Legouvé (Ernest), un de nos plus féconds auteurs dramatiques, naquit en 1807.

Il n'a jamais publié de volumes qui ne continssent que des poésies, mais ses pièces en vers et ses poèmes ont été publiés en un volume intitulé : "Théâtre complet en vers suivi de poésies".

L'éloge de M. Legouvé n'est plus à faire, mais où il a surtout surpassé ses contemporains c'est dans l'art de bien lire. Dans "L'Art de la Lecture" il a donné les règles à suivre pour porter à la perfection ce talent élégant.

Ses œuvres dramatiques les plus remarquables sont : "Bataille de Dames", "Par Droit de Conquête", "Adrienne Lecouvreur", etc.

LES DEUX HIRONDELLES.

Hier, à mon logis par le froid ramené,
J'inaugurais l'hiver dans l'âtre abandonné,
Lorsque par le foyer,[1] au milieu d'un bruit d'ailes,
La bise m'apporta ces deux voix d'hirondelles :
"Ma fille, il faut partir : précurseurs de l'hiver,
Des bandes de vanneaux, ce matin, fendaient l'air ;
Et du haut de ce frêne, à la cime effeuillée,
A retenti trois fois notre cri d'assemblée.
Cependant sur ton nid tu demeures encor ;
Appelle tes petits, ma fille, et prends l'essor.
— Je dois rester.
— Non, viens. La première colonne,
Par avance déjà se groupe et s'échelonne ;

1. Foyer, *cheminée.*

Le moment du départ est fixé pour ce soir,
Car tu sais que la nuit, sous son grand manteau noir,
Peut seule à tous les yeux dérober notre fuite.
Et des oiseaux de proie égarer la poursuite.
— O ma mère ! ta fille, hélas ! ne partira
Ni ce soir, ni demain, ni le jour qui suivra.
— Pourquoi donc ?
— Dans le nid où tu m'as élevée,
J'élevais en espoir ma première couvée ;
Un cruel m'en chassa ; je fuis : cette maison
N'abrita mes amours qu'à l'arrière-saison,[1]
Et de mes chers petits, l'aile encore incertaine
Ne les porterait pas jusqu'à cette fontaine.
— Viens ; l'enfance est peureuse ; et toi, ma fille, aussi
L'an dernier tu tremblais de t'éloigner d'ici ;
Ton père te soutint, et tu suivis ton père :
Soutiens les ; ils suivront.
— Regarde-les, ma mère,
Un rare et fin duvet couvre à peine leurs corps.
— Mais que deviendras tu, pauvre enfant ? Sur ces bords
L'hiver est si terrible ! Ah ! je me le rappelle !
Un automne, le plomb[2] avait brisé mon aile ;
Je restai. Que de maux ! La neige couvrait tout.
Pas un seul moucheron ! pas un abri ! Partout
Je voyais des oiseaux s'abattre sur la terre
Et tomber morts de froid !

2. L'ARRIÈRE-SAISON, the latter part of the season, i. e. fall, autumn.
3. LE PLOMB, shot.

— Morts de froid, ô ma mère ?
— Fendre l'air en criant, et tomber morts de faim !
— Morts de faim ?
— Et moi, moi, je ne vécus, enfin,
Qu'en m'attachant aux murs, et de givre imprégnée,
Cherchant dans les débris de toiles d'araignée,
Des cadavres d'insecte... Appelle tes petits !...
— A peine autour du toit sont-ils encor sortis.
— Il n'importe : voltige, en offrant à leur vue
Quelque ver, quelque mouche à ton bec suspendue :
La convoitise sert de courage à l'enfant ;
Il s'avance d'un pas, ou s'éloigne d'autant :
L'objet qui fuit l'attire, il le suit, il s'élance,
Et, radieux, dans l'air voilà qu'il se balance !
Ainsi t'ai je donné ta première leçon.
— Mais ils n'étaient pas nés au temps de la moisson.
— Viens donc seule ! et fuyons loin de ces lieux funes-
— Moi les laisser mourir ! [tes.
— Vivront-ils si tu restes ?
—Ils ne mourront pas seuls, au moins ! Et dût le froid[1]
Me glacer avec eux sur notre nid étroit,
Dût en ce foyer mort la flamme rallumée
M'étouffer dès demain sous des flots de fumée,
Je ne les quitte pas. Au dedans, au dehors,
Le jour, la nuit, partout mon corps couvre leur corps,
L'amour agrandira mes ailes ! La nature
Ne veut pas que mon sang leur serve de pâture ;

1. ET DUT LE FROID, and should the cold weather.

Mais il peut réchauffer s'il ne peut pas nourrir,
Et m'étendant sur eux, sur eux je veux mourir,
Pour les défendre encor à cet instant suprême,
Et leur faire un abri de ma dépouille même.
— Ma fille, tu fais bien. J'eusse été dans ces lieux
Vaillante comme toi, pour toi faible comme eux ;
Reste donc ! Mes petits m'attendent sous le frêne ;
Le devoir qui t'arrête est celui qui m'entraîne ;
Il faut nous séparer, il le faut. Que ce lieu[1]
Te soit hospitalier !... Adieu, ma fille.
— Adieu. "
Je n'entendis plus rien. Puis un battement d'aile
M'annonça le départ de la mère hirondelle ;
Puis un faible soupir. Et moi je dis tout bas :
" Ne crains rien, doux oiseau, tu ne périras pas ;
Chaque jour, par mes soins, une ample nourriture
Ira chercher la mère et sa progéniture ;
Élevée entre nous, une épaisse cloison,
Des vapeurs du foyer détournant le poison,
Ne laissera monter jusqu'à ton nid paisible
Que la douce chaleur d'une flamme invisible ;
Et, je le sens, mon cœur d'émotion battra
Quand, au printemps, ta mère en ces lieux accourra
Te trouvera vivante, et que, sans l'oser croire,
De tes jours préservés tu lui diras l'histoire. "

ERNEST LEGOUVÉ

1. QUE CE LIEU, may this place.

GAUTHIER.

Gauthier (Théophile) naquit à Tarbes en 1810 et mourut à Paris en 1862.

Il fit ses études au Lycée Charlemagne.

Après deux années passées dans l'étude de la peinture il aborda la carrière littéraire et publia son premier volume de vers en 1830. Il collabora aussi à plusieurs journaux et se montra un défenseur ardent de l'école romantique.

Le style de Gauthier est très travaillé, ses descriptions de véritables œuvres de ciselure littéraire et, en prose comme en vers, il est considéré comme un des meilleurs écrivains du siècle.

Ses différents recueils de poésies sont : "Les Grotesques" (1830), "Albertus", "La Comédie de la Mort", "Émaux et Camées". Ses principaux romans sont : "Les Jeunes-France", "Mademoiselle de Maupin", "Le Capitaine Fracasse", "Fortunio", etc. Dans "Tras os Montès", "Zigzags", "Italia", "Constantinople", "Loin de Paris", "Voyage en Russie", il nous a décrit ses voyages et il l'a fait d'une manière qui charme toujours et ne fatigue jamais.

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES.

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis ;
Soir et matin, la brise est fraîche,
Hélas ! les beaux jours sont finis !

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor :
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules:
Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit: "Oh! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart!

"Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes[1] du Parthénon.[2]
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon."

L'autre: "J'ai ma petite chambre
A Smyrne,[3] au plafond d'un café.
Les Hadjis[4] comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

"J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chibouchs,
Et parmi des flots de fumée,
Je rase turbans et tarbouchs."

Celle-ci: "J'habite un triglyphe[5]
Au fronton d'un temple à Balbeck.

1. MÉTOPE, a space between two carved stones.
2. PARTHÉNON, the temple of Minerva at Athens.
3. SMYRNE, a city of Asiatic Turkey.
4. HADJI, a name given to pilgrims en route to Mecca.
5. TRIGLYPHE, an ornament in the Doric architecture.

Je m'y suspens avec ma griffe
Sur mes petits au large bec."

Celle-là : " Voici mon adresse :
Rhodes,[1] palais des chevaliers ;
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers."

La cinquième : " Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu,
Aux blanches terrasses de Malte,[2]
Entre l'eau bleue et le ciel bleu."

La sixième : " Qu'on est à l'aise
Au Caire, en haut des minarets !
J'empâte un ornement de glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts."

" A la seconde cataracte,"
Fait la dernière, "j'ai mon nid ;
J'en ai noté la place exacte,
Dans le pschent[3] d'un roi de granit."

Toutes : " Demain combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues,
Bordant d'écume leur bassin ! "

---

1. RHODES, an island in the Mediterranean sea.
2. MALTE, an island near Sicily.
3. PSCHENT, a kind of a mitre which was placed on the head of Egyptian Gods

Avec cris et battements d'ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau ;
Mais, captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert.[1]
Pour voler, là-bas avec elles
Au soleil d'or, au printemps vert !

PREMIER SOURIRE DU PRINTEMPS.

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars, qui rit malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse[2] des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

1. RUCKERT, a German poet who was born at Schweinfürt May 16th 1789 and died January 31rst 1866.
2. IL REPASSE, lit. he irons, i. e. he makes.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va furtif perruquier,[1]
Avec une houppe de cygne[2]
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;
Lui, descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,[3]
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : " Printemps, tu peux venir ! "

1. PERRUQUIER, the spring is here likened to a hair dresser.
2. HOUPPE DE CYGNE, lit a powder-puff.
3. SOLFÈGE, *chansons*.

NOËL.

Le ciel est noir, la terre est blanche ;
— Cloches, carillonnez gaîment ! —
Jésus est né ; — la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines[1] festonnées
Pour préserver l'enfant du froid ;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : "*Noël! Noël!*"

LE COIN DU FEU.

Que[2] la pluie à déluge au long des toits ruisselle !
Que l'orme du chemin penche, craque et chancelle
Au gré du tourbillon dont il reçoit le choc !

1. COURTINES, an old expression sometimes used instead of *rideau*, comp. with Eng. : curtain and Span. : cortina.

2. QUE, let.

Que du haut des glaciers l'avalanche s'écroule !
Que le torrent aboie[1] au fond du gouffre, et roule
Avec ses flots fangeux de lourds quartiers de roc !

Qu'il gèle ! et qu'à grand bruit, sans relâche, la grêle
De grains rebondissants fouette la vitre frêle !
Que la bise d'hiver se fatigue à gémir !
Qu'importe ? n'ai-je pas un feu clair dans mon âtre,
Sur mes genoux un chat qui se joue et folâtre,
Un livre pour veiller, un fauteuil pour dormir !

1830.

LA CHANSON DU PÊCHEUR.

LAMENTO.

Ma belle amie est morte
Je pleurerai toujours ;
Sous la tombe elle emporte
Mon âme et mes amours.
Dans le ciel, sans m'attendre,
Elle s'en retourna ;
L'ange qui l'emmena
Ne voulut pas me prendre.
Que mon sort est amer !
Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

---

1. Aboie, lit. : bark, i. e. roar.

La blanche créature
Est couchée au cercueil.
Comme dans la nature
Tout me paraît en deuil !
La colombe oubliée
Pleure et songe à l'absent ;
Mon âme pleure et sent
Qu'elle est dépareillée.
Que mon sort est amer !
Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

Sur moi la nuit immense
S'étend comme un linceul ;
Je chante ma romance
Que le ciel entend seul.
Ah ! comme elle était belle
Et comme je l'aimais !
Je n'aimerai jamais
Une femme autant qu'elle ;
Que mon sort est amer !
Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

HÉGÉSIPPE MOREAU.

HÉGÉSIPPE MOREAU naquit à Paris le 8 avril 1810 et il y mourut le 10 décembre 1838.

Toute sa vie il eut à lutter contre la mauvaise fortune. Ses études terminées, il entra comme correcteur d'imprimerie chez MM. Didot. Après la révolution de Juillet (1830) à laquelle il participa activement, il devint maître d'études dans un lycée, mais sa santé déjà ébranlée lui manqua tout-à-fait et il fut admis à l'hôpital de la Charité où il ne tarda pas à succomber.

Ses principales œuvres sont : "Le Myosotis" "Diogène", "Contes à ma Sœur" (en prose).

LA VOULZIE.[1]

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron[2] jouant au bord des flots,
Sauterait par dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traité ces vagues sons ;

1. LA VOULZIE, a small stream that has its source near Plessis-la-Tour (Seine-et-Marne) and empties into the Seine.
2. OBÉRON, the King of the Genii of the air.

Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : "Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain." — Dieu me le doit toujours.
C'était mon Égérie,[1] et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : "Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos..." — [Chimère!
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins[2] :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant, je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,

1. ÉGÉRIE, a Nymph who lived in a wood near Rome; is sometimes used as synonym of good counsellor.
2. PROVINS, a French city in the *département de Seine-et-Marne*. It is situated about 60 miles from Paris and has a population of about 9,500.

Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

A MON AME.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

A dix-huit ans, je n'enviais pas, certes !
Le froid bandeau qui presse les yeux morts.
Dans les grands bois, dans les campagnes vertes,
Je me plongeais avec délice alors ;
Alors les vents, le soleil et la pluie
Faisaient rêver mes yeux toujours ouverts ;
Pleurs et sueurs depuis les ont couverts ;
Je connais trop ce monde... et je m'ennuie :

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Las et poudreux d'une route orageuse,
Je chancelais sur un sable flottant ;[1]
Repose-toi, pauvre âme voyageuse ;
Une oasis, là-haut s'ouvre et t'attend.
Le ciel qui roule, étoilé, sans nuage,

1. SUR UN SABLE FLOTTANT, *sur un sable mouvant;* Eng.: on a quick-sand; this expression is used with a figurative meaning.

Parmi des lis semble des flots d'azur ;
Pour te baigner dans un lac frais et pur,
Jette en plongeant tes haillons au rivage !

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis, sans pitié pour la chair fraternelle[1] :
Chez les méchants lorsque je m'égarais,
Hier encor, tu secouais ton aile
Dans ta prison vivante... et tu pleurais ;
Oiseau captif, tu pleurais ton bocage ;
Mais aujourd'hui, par la fièvre abattu,
Je vais mourir et tu gémis !... Crains-tu
Le coup de vent qui brisera ta cage ?

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis sans trembler : veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'ai senti le besoin,
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé !) ;
Mais toi, mon âme, à Dieu, ton fiancé,
Tu peux demain te dire vierge encore.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

---

1. SANS PITIÉ POUR LA CHAIR FRATERNELLE, without pity for the body.

Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde,
De l'autre monde où Dieu nous tend les bras,
Quand des enfants à tête fraîche et blonde
Auprès des morts joueront, tu souriras:
Tu souriras lorsque sur ma poussière
Ils cueilleront les saints pavots tremblants;
Tu souriras lorsqu'avec mes os blancs
Ils abattront les noix du cimetière...

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

LA FERMIÈRE.

Amour à la fermière! elle est
  Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
  Loin du bruit dans la mousse;
Vieux vagabond qui tend la main,
  Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
  La ferme et la fermière!

De l'escabeau vide au foyer
  Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut[1] de noyer
  Pour lui n'est point avare;

1. BAHUT, a kind of old fashioned side-board.

C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
  Les pieds blancs de poussière;
Un jour... puis en marche ! et bonsoir
  La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
  Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
  Est du bonheur encore :
En fermant les yeux je revois
  L'enclos[1] plein de lumière,
La haie en fleurs, le petit bois,
  La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
  Au prône[2] le répète,
Paie un bienfait (même égaré)
  Ah ! qu'il songe à ma dette !
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
  La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
  La ferme et la fermière !

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
  A son fuseau sourie.
Comme les anges aux fils blancs
  De la Vierge Marie ![3]

1. L'ENCLOS, le jardin.
2. PRÔNE, a prayer that is said before the sermon in the Roman Catholic church.
3. FILS BLANCS DE LA VIERGE MARIE, air-thread, gossamer.

Que tous, par la main, pas à pas,
  Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
  La ferme et la fermière !

ENVOI

Ma chansonnette, prends ton vol !
  Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
  Chante et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour
  L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps se taise pour
  La ferme et la fermière !

SUR LA MORT D'UNE COUSINE DE SEPT ANS.

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que, sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
          Hélas ! si j'avais su !...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris[1] auraient sonné chacun de tes instants ;

1. Ris, a poetical form of *rire*.

Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière[1]
Dans les bois pleins de chants, de parfum et d'amour ;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille ;
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées,
D'un long manteau de neige et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant accourt ;[2]
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore ;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre ;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas ! si j'avais su !

---

1. NOUS AURIONS FAIT TOUS DEUX L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE, we both should have played truant, lit. : we both should have gone to school in the bushes.
2. LE VIEUX JANVIER, is subject of accourt; in France presents are given on New-Year's and not on Christmas day.

ALFRED DE MUSSET.

DE MUSSET (ALFRED) naquit à Paris en 1810.

Il appartenait à une famille de littérateurs et n'eut qu'à suivre la voie qui lui avait été tracée par son père. Son frère Paul et lui s'essayèrent très jeunes à écrire, mais, quoique son aîné ne fût pas dénué de talent, c'est à Alfred qu'appartient la gloire d'avoir immortalisé le nom de la famille.

C'est peu après sa sortie du collège, où il n'avait, du reste, fait que des études médiocres, qu'il débuta dans l'arène littéraire, et ses "Contes d'Espagne et d'Italie" qui parurent en 1830 attirèrent immédiatement sur lui l'attention du public.

C'est en tête de ce premier recueil que se trouvent les lignes suivantes qui sont tout en même temps une apologie pour les mauvais vers qui s'y peuvent trouver et une explication des circonstances qui l'ont produit :

"Ce livre est toute ma jeunesse :
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.
. . . .
Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme."

A partir de ce moment les œuvres du poète se succédèrent assez rapidement et il nous donna différents poèmes comme : "Octave", "Rafael" en 1833, "Rolla" en 1835, "Les Nuits", "La Lettre à Lamartine", "L'Espoir en Dieu", "Les Stances à la Malibran" et beaucoup d'autres qui furent réunis en un volume intitulé : "Poésies Nouvelles". En prose il a écrit "La Confession d'un Enfant du Siècle" (1836) qui n'est autre chose qu'une autobiographie. Il faut également citer "Frédéric et Bernerette" et "Le Merle blanc", deux contes réellement charmants. Au théâtre il a donné un assez grand nombre de petites comédies qui sont de véritables bijoux littéraires,

citons: "Un Caprice", "Le Chandelier", "Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée", etc., etc.

Comme poète, A. de Musset a sa place toute marquée parmi les grands écrivains. Il est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, l'un des trois angles d'un grand triangle poétique formé par V. Hugo, Lamartine et lui. Son style est brillant et pur, mordant quelquefois, inimitable toujours.

Il était membre de l'Académie française et mourut en 1857.

LA NUIT DE MAI.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth et me donne[1] un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser,
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE.

Comme il fait noir dans la vallée !
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie :
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

---

1. ME DONNE, note this construction which has often been used by Molière, we usually say *donne-moi*.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphyr dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute ! tout se tait ; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée[1]
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure.

LE POÈTE.

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui m'agite
Dont je me sens épouvanté ?
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
Qui vient ? qui m'appelle ? — Personne.
Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
O solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE.

Poète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein[2] est inquiet ; la volupté l'oppresse,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.

1. A LA SOMBRE RAMÉE, is indirect object of *laisse*. Comp. *ramée* to *rameau* from the Lat. ramus, and the fem. form rama.
2. MON SEIN, *mon cœur*.

O paresseux enfant ! regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?
Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance !
Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse, est-ce toi ?
O ma fleur ! ô mon immortelle !
Seul être pudique et fidèle
Où vive[1] encor l'amour de moi !
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui,[2] comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur ;

1. Où VIVE, note the subjunctive mood to indicate a doubt.
2. QUI, refers to *moi* and is subject of *descends* which is therefore in the first person.

Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes pen-
[sées.
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées ;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me
[taire.
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine ;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas ! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois[1] comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque[2] sur un tombeau,

1. SOIS, note the subjunctive mood after *croire* in a doubtful meaning.
2. JUSQUE, even.

Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

LE POÈTE.

O Muse ! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau ;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

Mai, 1835.

LA NUIT D'AOUT.

LA MUSE.

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
Hélas ! depuis longtemps sa demeure est déserte ;
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte,
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant.

LE POÈTE.

Salut à ma fidèle amie !
Salut, ma gloire et mon amour !
La meilleure et la plus chérie
Est celle qu'on trouve au retour.
L'opinion et l'avarice
Viennent un temps[1] de m'emporter.
Salut, ma mère et ma nourrice !
Salut, salut, consolatrice !
Ouvre tes bras, je viens chanter.

LA MUSE.

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard ?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard ?
Et que rapportes-tu, sinon quelque souffrance ?

---

1. Un temps, *quelque temps*, Eng., for some time.

Et tu laisses mourir cette pauvre verveine
Dont les derniers rameaux, en des temps plus heureux,
Devaient être[1] arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole ;
Ami, de ton oubli[2] nous mourrons toutes deux,
Et son parfum léger, comme l'oiseau qui vole,
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

LE POÈTE.

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau ;
J'y vis poindre une fleur nouvelle ;
La plus jeune était la plus belle :
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir[3] dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore ;
O ma Muse ! ne pleurez pas :
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

---

1 DEVAIENT ÊTRE, were to be.
2 DE TON OUBLI, because of your forgetfulness.
3 VENAIENT DE MOURIR, had just died.

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid ;
Puisque la fleur des champs entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit ;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours et toujours oublier ;

Puisque, jusqu'aux rochers,[1] tout se change en pous-[sière,
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain ;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre ;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain ;[2]

O Muse ! que m'importe ou la mort ou la vie ?
J'aime, et je veux pâlir ; j'aime, et je veux souffrir ;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie ;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

Août 1836.

---

1. JUSQU'AUX ROCHERS, even the rocks.
2. LE BRIN D'HERBE SACRÉ QUI NOUS DONNE DU PAIN, lit.: the sacred blade of grass that gives us bread, i. e. wheat.

LA NUIT DE DÉCEMBRE.

LE POÈTE.

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller[1]
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau ;
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur ma main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin ;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline.

1. VEILLER, to sit up.

A l'âge où l'on croit à l'amour,
J'étais seul dans ma chambre un jour,
Pleurant ma première misère.
Au coin de mon feu[1] vint s'asseoir
Un étranger vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il était morne et soucieux ;
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

A l'âge où l'on est libertin,
Pour boire un toast en un festin,
Un jour je soulevai mon verre.
En face de moi vint s'asseoir
Un convive vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Il secouait sous son manteau
Un haillon de pourpre en lambeau.
Sur sa tête un myrte stérile,
Son bras maigre cherchait le mien,
Et mon verre, en touchant le sien,
Se brisa dans ma main débile.

---

1. AU COIN DE MON FEU, by my fire place, lit.: near the corner of my fire.

Un an après, il était nuit,
J'étais à genoux[1] près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs ;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine ;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision ;
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,[2]
J'ai voulu m'exiler de France ;
Lorsqu'impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance ;

1. J'ÉTAIS A GENOUX, I was kneeling down
2. POUR EN FINIR, to die.

A Pise, au pied de l'Apennin ;
A Cologne, en face du Rhin ;
A Nice,[1] au penchant des vallées ;
A Florence, au fond des palais ;
A Brigues,[2] dans les vieux chalets ;
Au sein des Alpes désolées ;

A Gênes, sous les citronniers ;
A Vevay,[3] sous les verts pommiers ;
Au Havre, devant l'Atlantique ;
A Venise, à l'affreux Lido,[4]
Où vient sur l'herbe d'un tombeau
Mourir la pâle Adriatique ;

Partout où, sous ces vastes cieux,
J'ai lassé mon cœur et mes yeux,
Saignant d'une éternelle plaie ;
Partout où le boiteux Ennui,
Traînant ma fatigue après lui,
M'a promené sur une claie ;

Partout où, sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré,
J'ai suivi l'ombre de mes songes ;
Partout où, sans avoir vécu,

---

1. NICE, a city of southern France, about 550 miles from Paris is well known as a Winter resort ; its population is about 60,000.
2. BRIGUES, a small village in Switzerland.
3. VEVAY, a beautiful hamlet near Geneva.
4. LIDO, two small islands, a part of Venice where people go to dance and drink Conegliano wine.

J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges;

Partout où, le long des chemins,
J'ai posé mon front dans mes mains
Et sangloté comme une femme ;
Partout où j'ai, comme un mouton
Qui laisse sa laine au buisson,
Senti se dénuer mon âme ;

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Qui donc es-tu, spectre de ma jeunesse,
Pèlerin que rien n'a lassé ?
Dis-moi pourquoi je te trouve sans cesse
Assis dans l'ombre où j'ai passé.
Qui donc es-tu, visiteur solitaire,
Hôte assidu de mes douleurs ?
Qu'as-tu donc fait pour me suivre sur terre ?
Qui donc es-tu, qui donc es-tu, mon frère,
Qui n'apparais qu'au jour des pleurs ?

LA VISION.

— Ami, notre père est le tien.
Je ne suis ni l'ange gardien,

Ni le mauvais destin des hommes.
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.[1]

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère ;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis toucher ta main ;
Ami, je suis la Solitude.

Novembre 1835.

LA MUSE AU POÈTE.

A PROPOS D'UN CHAGRIN D'AMOUR.

Poète, c'est assez. Auprès d'une infidèle,
Quand[2] ton illusion n'aurait duré qu'un jour,
N'outrage[3] pas ce jour lorsque tu parles d'elle ;
Si tu veux être aimé, respecte ton amour.

---

1. SUR CE PEU DE FANGE OU NOUS SOMMES, lit.: on this mud where we are, i. e. the earth.
2. QUAND, even if.
3. OUTRAGE, *insulte*.

Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Épargne-toi du moins le tourment de la haine;
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre :
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière;
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence?
Et crois-tu donc distrait le Dieu qui t'a frappé?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant; car c'est par là que ton cœur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant[1] qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu,
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,

1. TANT, as long as.

Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu ?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis moi, d'aussi bon cœur lèverais tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaîté ?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque[1] et le chant des oiseaux,
Michel-Ange[2] et les arts, Shakespeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos ?

SCEPTICISME ET REGRET.

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière[3]
Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.

---

1. PÉTRARQUE, Eng.: Petrarch, a famous Italian poet. He was born in 1304 and died in 1374.

2. MICHEL-ANGE, Eng.: MICHAEL ANGELO painter, sculptor, architect and poet; the greatest artist of the epoch of the Renaissance was born in 1474 and died in 1563.

3. PRIÈRE is subject of *amène*.

Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte :
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte :
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés ;[1]
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé !

Eh bien ! qu'il soit permis[2] d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi !
Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie ;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?

---

1. RÉVEILLÉS, construe: *les mondes réveillés de leurs illusions*
2. PERMIS, in translating make *moins crédule enfant* [illegible] *permis*

IMMORTALITÉ.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force[1] de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme :
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l'avenir.
Ne te plains pas d'hier ; laisse venir l'aurore :[2]
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée ;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée :
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

TRISTESSE.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté ;
J'ai perdu jusqu'à[3] la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

1. A FORCE DE, by dint of.
2. L'AURORE, la mort.
3. JUSQU'A, even.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés[1] d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

INVOCATION.

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir.

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi ?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
A tenter notre bonne foi ?

Dès que[2] l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux ;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

---

1. QUI SE SONT PASSÉS D'ELLE, who have done without her.
2. DÈS QUE, as soon as.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve ; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition[1]
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

De quelque façon qu'on t'appelle,
Brahma, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

Le monde entier te glorifie :
L'oiseau te chante sur son nid ;
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire
Rien de toi n'est perdu pour nous ;
Tout prie, et tu ne peux sourire,
Que nous ne tombions à genoux.

---

1. AMBITION, construe: *la plus sublime ambition de la plus noble intelligence. Ambition* is subject of *est.*

Pourquoi donc, ô Maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvantent en le voyant?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,[1]

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux?

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord?
A quoi bon le crime et la peste?
O Dieu juste! pourquoi la mort?

Ta pitié dut être profonde
Lorsqu'avec ses biens et ses maux,[2]
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos!

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont[3] il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

---

2. **L'AMOUR, LA FORCE ET LA BONTÉ are direct objects of *attester*.**
3. **MAUX, evils.**
1. **DONT, with which.**

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu?
Le doute a désolé la terre ;
Nous en voyons trop ou trop peu.

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

Il te resterait ta puissance,
Et nous en sentirions les coups ;
Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu[1] nos maux plus doux.

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire ;
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir ;
Si, dans les plaines éternelles,[2]
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

1. AURAIENT RENDU, would have made.
2. DANS LES PLAINES ÉTERNELLES, *l'espace.*

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruisselaient de ses yeux,
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux.

Tu n'entendras que[1] tes louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour;

Et dans cet hosanna suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

Février 1838.

STANCES.

Que j'aime à voir, dans la vallée
Désolée,
Se lever comme un mausolée[2]
Les quatre ailes d'un noir moutier!

1. TU N'ENTENDRAS QUE, you will hear nothing but.
2. MAUSOLÉE, Eng : mausoleum. Artemisia, wife of Mausolus, king of Caria, erected to the memory of her husband a beautiful monument which was called a mausoleum

Que j'aime à voir, près de l'austère
Monastère,
Au seuil du baron feudataire,
La croix blanche et le bénitier.

Vous, des antiques Pyrénées
Les aînées,
Vieilles églises décharnées,
Maigres et tristes monuments,
Vous que le temps n'a pu dissoudre,
Ni la foudre,[1]
De quelques grands monts mis en poudre
N'êtes-vous pas les ossements?

J'aime vos tours à tête grise,
Où se brise
L'éclair qui passe avec la brise,
J'aime vos profonds escaliers
Qui, tournoyant dans les entrailles
Des murailles,
A l'hymne éclatant des ouailles[2]
Font répondre tous les piliers !

Oh ! lorsque l'ouragan qui gagne
La campagne,
Prend par les cheveux la montagne,
Que le temps d'automne jaunit,

1. **LA FOUDRE, is as well as *le temps* subject of *n'a pu*.**
2. **OUAILLES, flock, the parishioners.**

Que j'aime,[1] dans le bois qui crie
Et se plie,
Les vieux clochers de l'abbaye,
Comme deux arbres de granit !

Que j'aime à voir dans les vesprées[2]
Empourprées
Jaillir en veines diaprées
Les rosaces d'or des couvents !
Oh ! que j'aime aux voûtes gothiques
Des portiques,
Les vieux saints de pierre athlétiques
Priant tout bas pour les vivants !

1828.

XAVIER MARMIER.

XAVIER MARMIER est né à Pontarlier en 1810.

Quoique n'ayant pas écrit beaucoup de vers, il a sa place marquée parmi les bons poètes du XIXème siècle. Il a publié deux volumes de poésies intitulés : "Esquisses poétiques" (1831) et "Poésies d'un Voyageur" (1834-1878). Nous reproduisons ici "Mélancolie", une petite pièce de vers qui est à juste titre considérée comme un chef-d'œuvre de notre littérature.

MÉLANCOLIE.

Je connais une vierge, une vierge du Nord :
Son front est pâle, hélas ! mais douce est son image ;
Elle aime à visiter, le soir, les champs de mort,
A rêver dans les bois et le long de la plage.

1. QUE J'AIME, how I like.
2. VESPRÉES, evenings.

Même quand le printemps sourit à notre espoir,
Elle marche pensive et la tête baissée ;
Mais elle a tant de grâce, elle est si belle à voir,
Qu'on la suit pas à pas comme une fiancée.

Et moi je l'ai suivie avec entraînement,
Tantôt dans les forêts, tantôt au bord de l'onde.
Dès ce jour, elle vient me prendre à tout moment,
Dans le calme des champs, dans les rumeurs du monde

Oh ! fuis-la, si tu veux garder la paix du cœur ;
Cette vierge du Nord, c'est la Mélancolie.
Et quand on a connu son doux regard rêveur,
Et son muet baiser, jamais on ne l'oublie.

VICTOR DE LAPRADE.

Victor de Laprade naquit à Montbrison (Loire) en 1812 et mourut à Paris en 1883.

Il se destina d'abord au barreau, mais bientôt se sentant irrésistiblement entraîné vers la littérature, il la choisit comme profession. Il entra à l'Académie française en 1858, et François Coppée qui lui succéda a dit de lui "qu'il serait au premier rang des poètes s'il n'était pas né dans un siècle qui a donné à la France, Alfred de Musset, Lamartine et V. Hugo."

Ses principales œuvres poétiques sont "Psyché" (1840), "Odes et Poèmes" (1844), "Poèmes évangéliques" (1852), "Symphonies" (1855), "Idylles héroïques" (1858), "Pernette" (1868), "Poèmes civiques" (1873) et le "Livre d'un Père", son dernier et peut-être son plus bel ouvrage.

PSYCHÉ.

Le matin rougissant, dans sa fraîcheur première,
Change les pleurs de l'aube[1] en gouttes de lumière,
Et la forêt joyeuse, au bruit des flots chanteurs,
Exhale, à son réveil, ses humides senteurs.
La terre est vierge encor, mais déjà dévoilée,
Et sourit au soleil sous la brume envolée.

Entre les fleurs, Psyché,[2] dormant au bord de l'eau,
S'anime, ouvre les yeux à ce monde nouveau ;
Et, baigné[3] des vapeurs d'un sommeil qui s'achève,
Son regard luit pourtant comme après un doux rêve,
La terre avec amour porte la blonde enfant ;
Des rameaux, par la brise agités doucement,
Le murmure et l'odeur s'épanchent sur sa couche ;
Le jour pose, en naissant, un rayon sur sa bouche.
D'une main supportant son corps demi-penché,
Rejetant de son front ses longs cheveux, Psyché
Écarte l'herbe haute et les fleurs autour d'elle,
Respire, et sent la vie, et voit la terre belle ;
Et, blanche, se dressant dans sa robe aux longs plis,
Hors du gazon touffu monte comme un grand lis.
Les aromes, les bruits et les clartés naissantes,
Les émanations de partout jaillissantes,
Ont envahi son âme, ébranlée un moment ;
Et devant la nature, elle hésite en l'aimant.

---

1. LES PLEURS DE L'AUBE, *la rosée;* Eng · dew.
2. PSYCHÉ, a young girl who married Cupid and who was admittted among the Goddesses.
3. BAIGNÉ, refers to *regard* in the next verse.

J. AUTRAN.

AUTRAN (JOSEPH) naquit à Marseille en 1813 et mourut en 1877.

Il était membre de l'Académie française et est considéré comme un de nos bons poètes. Son style est vivant, il est toujours pur et arrive quelquefois à une certaine grandeur. En 1835 il donna un volume intitulé "La Mer", et en 1855 "Les Poèmes de la Mer". Dans l'intervalle il produisit "Milianah" (1842), "Laboureurs et Soldats" (1854), "La Vie rurale" (1856), "Épîtres rustiques" (1861), "Le Poème des Beaux Jours" (1862).

Il a donné au théâtre "La Fille d'Eschyle et "Le Cyclope."

MADAME DE SÉVIGNÉ.[1]

Marquise aux blonds cheveux, j'adore ton volume :
Ton siècle, à chaque page, y revit tout entier.
Dans ce livre sans art, ou plutôt sans métier,
L'étincelle de vie à tout propos s'allume.

Ouvrier de l'airain, forge sur ton enclume !
Phidias,[2] prends le marbre et taille ce quartier !
Rien ne vaut pour la gloire un morceau de papier
Sur lequel a couru quelque légère plume.

De ces enchantements vous eûtes le secret,
Marquise aux blonds cheveux, marquise au fin sourire !
Vous preniez tout au vol et fixiez tout d'un trait.

1 MADAME DE SÉVIGNÉ (1626 1696) is known by her letters to her daughter

2. PHIDIAS, a famous Athenian sculptor whose master-piece is Jupiter-Olympian He was born in 498 and died in 430 B. C.

Pour évoquer un monde, il suffit de vous lire :
Tel nom resté fameux, sans vous qui le saurait ?
Pour le rendre immortel, vous n'eûtes qu'à l'écrire.

POUR ET CONTRE.

Oui, le livre ! le livre ! il éclaire le monde,
Il est l'autre soleil du pâle genre humain.
Écrit sur papyrus, écrit sur parchemin,
Il affranchit l'esprit de l'ignorance immonde.

C'est le mal qu'il renverse et c'est le bien qu'il fonde ;
Il apprend par hier ce que sera demain.
Dans sa carrière obscure et cependant féconde,
L'humanité s'avance, un volume à la main.

Oui, le livre, le livre, il assure l'empire
De tous les droits sacrés niés par les Tarquins.[1]
Il soustrait l'indigent au joug des publicains.[2]

C'est bien là mon avis. — S'il faut pourtant tout dire,
Je sais bien des savants qui sont de purs coquins,
Et de fort braves gens qui ne savent pas lire !

---

1. **TARQUINS**, Kings of Rome. Tarquin the Proud, the last of the name was dethroned by Brutus, 510 B. C.
2. **PUBLICAIN**, extortioner.

AU LEVER DU JOUR.

Sur la montagne, errant, je vois le jour éclore,
Il plonge ses rayons dans l'azur éclairci,
Les sommets sont en feu, la forêt se colore,
Je pense à Dieu, le front incliné, je l'adore ;
Jour de l'âme, dans moi vas-tu renaître aussi ?

Les fleurs à la rosée ouvrent leur fine gaze,
Purs calices bercés par un vent adouci ;
Chacune a son rubis, sa perle ou sa topaze,
Je me sens le cœur plein d'amour, de foi, d'extase ;
Fleurs de l'âme, allez-vous en moi renaître aussi ?

L'alouette s'envole en chantant vers la nue,[1]
La caille, le bouvreuil, sont cachés près d'ici,
Dans l'humide buisson j'entends leur voix connue ;
La joie est dans mon cœur de bien loin revenue :[2]
Voix de l'âme, allez-vous en moi chanter aussi ?

L. ACKERMANN.

MADAME L. ACKERMANN naquit en 1813. Dès sa jeunesse elle fit connaissance avec les grandes œuvres littéraires de toutes les nations. Étant allée passer quelque temps à Berlin, elle s'y maria et prit une part active aux études philosophiques de son mari. Après la mort de ce dernier, elle se retira dans une villa des environs de Nice où elle continua à penser et à écrire. Elle a publié trois volumes de poésies qui sont intitulés ;

1. NUE, feminine, a poetical form of *nuage*.
2. REVENUE, construe : *revenue de bien loin.*

"Contes et Poésies", "Poésies philosophiques" et "Pensées d'un solitaire".

La poésie de Madame Ackermann est forte, énergique, vigoureuse. Quand on la lit on sent que l'auteur qui l'écrit est *quelqu'un*, que ce n'est pas un simple imitateur ou un arrangeur de mots.

Madame Ackermann a souvent réussi à revêtir les vérités scientifiques d'une forme poétique qui les rend attrayantes à l'esprit.

GUERRE.

Non, ce n'est point à nous, penseur et chantre austère,
De nier les grandeurs de la mort volontaire.
D'un élan généreux il est beau d'y courir.
Philosophes, savants, explorateurs, apôtres,
Soldats de l'Idéal, ces héros sont les nôtres,
Guerre, ils sauront sans toi trouver pour qui mourir.

Mais à ce fer[1] brutal qui frappe et qui mutile,
Aux exploits destructeurs, au trépas inutile,
Ferme dans mon horreur, toujours je dirai : Non !
O vous que l'Art enivre ou quelque noble envie,[2]
Qui, débordant d'amour, fleurissez pour la vie,
On ose vous jeter en pâture au canon !

Liberté, Droit, Justice, affaire de mitraille !
Pour un lambeau d'État, pour un pan de muraille,
Sans pitié, sans remords, un peuple est massacré.

1 FER, *épée*.
2. QUELQUE NOBLE ENVIE is, as well as *art*, subject of *enivre*.

— Mais il est innocent !—Qu'importe ? On l'extermine.
Pourtant la vie humaine est de source divine ;
N'y touchez pas ; arrière ! un homme, c'est sacré !

Sous des vapeurs de poudre et de sang quand les astres
Pâlissent indignés, parmi tant de désastres,
Moi-même à la fureur me laissant emporter,
Je ne distingue plus les bourreaux des victimes ;
Mon âme se soulève, et devant de tels crimes
Je voudrais être foudre et pouvoir éclater.[1]

Du moins, te poursuivant jusqu'en pleine victoire,
A travers tes lauriers, dans les bras de l'Histoire
Qui, séduite, pourrait t'absoudre et te sacrer,
O Guerre, Guerre impie, assassin qu'on encense,
Je resterai, navrée et dans mon impuissance,
Bouche[2] pour te maudire et cœur pour t'exécrer.

L'AMOUR ET LA MORT.

Regardez-les passer, ces couples éphémères !
Dans les bras l'un de l'autre enlacés un moment,
Tous, avant de mêler à jamais leurs poussières,
Font le même serment :

1. Je voudrais être foudre et pouvoir éclater, I wish I were lightning and able to strike
2. Bouche and the rest of this sentence are objects of *je resterai*.

Toujours ! Un mot hardi que les cieux qui vieillissent
Avec étonnement entendent prononcer,
Et qu'osent répéter des lèvres qui pâlissent
Et qui vont se glacer.

Vous qui vivez si peu, pourquoi cette promesse
Qu'un élan d'espérance arrache à votre cœur,
Vain défi qu'au néant vous jetez, dans l'ivresse
D'un instant de bonheur ?

Amants, autour de vous une voix inflexible
Crie à tout ce qui naît : "Aime, et meurs ici-bas !"
La mort est implacable et le ciel insensible ;
Vous n'échapperez pas.

Eh bien ! puisqu'il le faut, sans trouble et sans murmure,
Forts de ce même amour dont vous vous enivrez
Et perdus dans le sein de l'immense Nature,
Aimez donc, et mourez !

ANAÏS SÉGALAS.

MADAME ANAÏS SÉGALAS, née Anaïs Ménard, naquit en 1814. Elle a un talent facile, élégant et pur, et dans toutes ses compositions sa morale se trouve à l'abri de tout reproche.

Elle a publié : "Les Algériennes" en 1831, "Les Oiseaux de Passage" en 1836, "Enfantines" en 1844, "La Femme" en 1847, "Nos Bons Parisiens" et "Poésies pour tous".

LA JEUNE FILLE MOURANTE.

"Comment me délivrer de cette fièvre ardente ?
" Mon sang court plus rapide et ma main est brûlante.
" Je souffre..... Dites-moi, je suis mal,[1] n'est-ce pas ?
" Souvent, le front penché, l'œil baissé vers la terre,
" Vous rêvez tristement, puis, d'un air de mystère,
" J'entends parler bien bas.

" Et si je fais un bruit léger, si je respire,
" Des larmes dans les yeux, on essaye un sourire,
" On se rend bien joyeux ; mais j'entends soupirer :
" Sur les fronts tout brillants passe une idée amère,
" Et ma petite sœur, qui voit pleurer ma mère,
" Près du lit vient pleurer.

" Ces larmes me l'ont dit, votre secret terrible :
" Je vais mourir !... Déjà mourir !... Oh ! c'est horrible !
" Mon Dieu ! pour fuir la mort, n'est-il aucun moyen ?
" Quoi ! dans un jour peut-être, immobile et glacée !...
" Aujourd'hui l'avenir, le monde, la pensée,
" Et puis demain... plus rien !

1. JE SUIS MAL, I am very ill.

" La robe que j'avais dans la dernière fête
" Est fraîche encor ; les nœuds rattachés sur ma tête
" Ont gardé ces couleurs et ces reflets changeants
" Dont j'admirais l'éclat dans une folle extase :
" Et moi, je vivrai moins que ces tissus de gaze,
" Et ces légers rubans !

" Comme une frêle plante, un souffle m'a brisée !
" Vous, mes sœurs, vous avez cette teinte rosée
" De jeunesse et de vie ; oh ! votre sort est beau !
" Moi, j'ai les yeux ternis ; je suis pâle, abattue.
" On dirait, à me voir, une blanche statue
" Pour orner un tombeau.

" On m'admirait pourtant ; moi, fantôme, ombre vaine,
" La foule m'entourait comme une jeune reine.
" Mon pouvoir tout nouveau semblait encor bien long.
" Quelques bijoux formaient ma parure suprême,
" Et puis mes dix-huit ans, comme un beau diadème,
" Rayonnaient sur mon front.

" A vous encor, mes sœurs, cet avenir qui brille ;
" A vous tous ces plaisirs bruyants de jeune fille,
" Puis cet anneau d'hymen, ce mot dit en tremblant,
" Et ces grains d'oranger,[1] couronne virginale.
" Moi, pour voile de noce et robe nuptiale,
" J'aurai mon linceul blanc,

1. GRAINS D'ORANGER, orange blossoms.

" Lugubre vêtement jeté sous une pierre,
" Qui tient enseveli, dans une étroite bière,
" Bien des illusions, bien[1] du bonheur rêvé ;
" Qui tombe par lambeaux sous la terre jalouse,
" Et que les battements d'un cœur de jeune épouse
" N'ont jamais soulevé !

" Moi, dans un long cercueil étendue, insensible,
" Morte ? Quoi ! je mourrai ! Oh ! non, c'est impossible.
" Quand on a devant soi tout un large avenir,
" Quand les jours sont joyeux, quand la vie est légère,
" Quand on a dix-huit ans, n'est-ce pas, bonne mère,
" On ne peut pas mourir ?

" Je veux jouir encor de toute la nature,
" De la fleur dans les prés, du ruisseau qui murmure,
" Du ciel bleu, de l'oiseau chantant sur l'arbre vert.
" Je veux aimer la vie, et de toute mon âme,
" La voir dans le soleil briller en jets de flamme,
" La respirer dans l'air... "

Le lendemain, la cloche appelait aux prières.
Des cierges éclairaient de leurs pâles lumières
La nef et l'autel saint. Quelques prêtres en deuil
Disaient le chant des morts, et sous les voûtes sombres
Des vierges à genoux, blanches comme des ombres,
Pleuraient près d'un cercueil.

1. BIEN.... BIEN, many.... much.

ARSÈNE HOUSSAYE.

ARSÈNE HOUSSAYE naquit en 1815. Il est plus connu comme critique et comme romancier que comme poète. Il n'est pourtant pas permis de l'ignorer. Quand il a écrit, il a été lui-même, ses vers ne se rattachant à aucune école, il n'imite personne. Il a publié : "Les Sentiers Perdus" (1841), "Poésie dans les Bois" (1845) et "Symphonie de vingt ans".

BÉRANGER A L'ACADÉMIE.

Non, mes amis, non, je ne veux rien être :
C'est là ma gloire ! Adressez-vous ailleurs.
Pour l'Institut [1]l'on ne m'a pas fait naître,
Vous avez tant de poètes meilleurs !
Je ne sais rien qu'aimer, chanter et vivre,
Et je veux vivre encore une saison !
Je n'y vois plus ; Lisette[2] est mon seul livre :
Mon institut à moi, c'est ma maison.

Qu'irais-je faire en votre compagnie ?
Il me faudrait écrire un long discours !
A mes chansons j'ai borné mon génie,
Et si mes vers sont bons, c'est qu'ils sont courts.
Ici, Messieurs, la Muse est familière,
Pourvu qu'on ait la rime et la raison.
Ici Courier[3] a commenté Molière...[4]
L'Académie était dans ma maison.

---

1. L'INSTITUT consists of five Academies : the *Académie française*, founded by Richelieu en 1635 : the *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, the *Académie des Sciences*, both founded by Colbert ; the *Académie des Beaux-Arts* and the *Académie des Sciences morales et politiques*.

2. LISETTE, Beranger's sweet-heart.

3. COURIER (Paul-Louis), a journalist and pamphleteer (1772-1825).

4. MOLIÈRE, the greatest French comic author (1622-1673).

Vous le voyez, c'est la maison du sage,
Et l'hirondelle y revient au printemps ;
Je suis comme elle un oiseau de passage ;
Depuis Noé j'ai parcouru les temps.
Je fus un Grec au siècle d'Aspasie,[1]
J'ai consolé Socrate en sa prison ;
Homère est là : chantez, ma poésie !
J'ai réveillé les dieux de ma maison.

Hier, j'étais sur le pas de ma porte,
Quand l'Orient soudain s'illumina...
Qu'entends-je au loin ? Le vent du soir m'apporte
Les airs connus d'Arcole et d'Iéna.
Ils sont partis, les jeunes gens stoïques ;
Quatre-vingt-neuf, ils gardent ton blason !
Dieu soit en aide aux soldats héroïques !
Je les bénis du seuil de ma maison.

Vos verts rameaux[2] ceignent des fronts moroses :
Il ne faut pas les toucher de trop près,
Je veux mourir en respirant des roses,
Et vos lauriers ressemblent aux cyprès.
Roseau chantant, déjà ma tête plie,
Laissez-moi l'air, laissez-moi l'horizon !
Immortel, moi ! Mais chut ! la Mort m'oublie...
Si vous alliez lui montrer ma maison !

---

1. ASPASIE, Eng.: Aspasia, a beautiful Greek woman who was the wife of Pericles.
2. LES VERTS RAMEAUX, refers to the fact that the coats of the Academicians are embroidered with green palms.

J. SOULARY.

SOULARY (JOSÉPHIN) qui, comme son nom l'indique, est d'origine italienne, naquit à Lyon en 1815.

Où ce poète a excellé c'est dans le sonnet. S'il faut considérer comme vrai ce vers de Boileau :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Soulary mérite d'être placé au rang de nos meilleurs poètes, car personne n'a mieux que lui réussi à tourner élégamment ces quatorze vers.

Ses œuvres poétiques se composent de trois recueils intitulés : "Sonnets humoristiques", "Poèmes et Poésies" et "Les Jeux divins".

RÊVES AMBITIEUX.

Si j'avais un arpent de sol, mont, val[1] ou plaine,
Avec un filet d'eau,[2] torrent, source ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen,[3] duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau,
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant, la plus belle à mes yeux :
" Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève ;

1. VAL, a poetical form of *vallée*, note also the masc. form *vallon*.
2. FILET D'EAU, small stream.
3. GRAMEN, Eng. : a gramineous plant (bot.).

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon :
Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un
[rêve. "

LA DIVINE ANTITHÈSE.

Le glas funèbre tinte au beffroi de l'église ;
— Mais les airs enivrés ont des frissons joyeux.
Le porche est tout tendu de noir[1] jusqu'à la frise ;
— Mais le pourpre et l'air vif resplendissent aux cieux.

Le cortège s'avance à pas silencieux ;
— L'hirondelle en riant se berce dans la brise.
Des larmes de douleur tombent de tous les yeux ;
— Il n'est pas d'herbe aux prés qu'une perle[2] n'irise.

Voici le champ de deuil :[3] on y jette le corps ;
Le prêtre à demi-voix dit l'oraison des morts :
" Poussière d'un seul jour, retourne à la poussière ! "

— Voici le champ de fleurs : tout y germe à la fois ;
Sur l'immense nature éclate cette voix :
" Immortelle beauté, renais à la lumière ! "

---

1. **Tout tendu de noir**, all covered with black cloth.
2. **Perle**, a drop of dew.
3. **Champ de deuil**, burial-ground.

L'ANCOLIE.

Mon cœur est enterré sous ce grand noisetier.
— C'était un soir d'hiver ; il gelait sur la plaine.
Ma chérie, au retour d'une course lointaine,
Se frayait dans la neige un douloureux sentier.

Le sommeil la prit là. Succombant à la peine,[1]
Elle croisa ses mains sur son cœur, pour prier.
On la trouva couchée au pied du coudrier ;
Mais la mort avait bu, d'un trait, sa douce haleine.[2]

Le printemps est venu. L'arbre a son habit vert ;
Une fauvette a fait son nid sous le couvert,[3]
Et, juste où fut le corps, s'élève une ancolie.

Je voudrais la cueillir ; mais je n'ose, j'ai peur
Que l'âme de l'enfant, palpitante en la fleur,
De nouveau ne s'exhale avec mélancolie.

FLEURETTE.

J'aperçois le moineau venir
Jusqu'à mon seuil piquer la graine ;
La bise noire[4] se déchaîne ;
La neige aux branches va tenir.

1. Peine, *fatigue.*
2. Haleine, *vie.*
3. Couvert, a shelter formed by the branches.

Un jour d'été, — quel souvenir! —
Nous traversions tous deux la plaine,
Arrachant des fleurs à main pleine;
Tu boudais; et, pour te punir

Je semai sur ta tête aimée
Toute une gerbe parfumée.
Il faisait si chaud, — souviens-toi! —

Que, dans cette pluie étoilée[1]
Une fleurette d'*Aimez-moi*[2]
Sur ton front demeura collée.[3]

LECONTE DE LISLE.

LECONTE DE LISLE (CHARLES-MARIE) naquit à l'île Bourbon en 1816. Il y commença ses études, mais fut envoyé en France pour les y terminer. Le grand maître du poète fut la nature et nous trouvons dans ses vers une richesse d'expression qui a dû lui être inspirée par la beauté des paysages au milieu desquels il a passé ses premières années.

M. Leconte de Lisle est certainement un des plus grands poètes de notre époque, et il joint à son talent poétique une érudition immense qui se fait jour dans toutes ses productions. "Le Jugement de Komor" que nous reproduisons ici est marqué au coin du génie le plus pur, la facture en est large, le rythme majestueux, l'expression choisie et élégante. Il a publié: "Poèmes antiques", "Poèmes barbares", "Poèmes

1. PLUIE ÉTOILÉE, lit.; starry rain, a graphic expression to describe a shower of flowers.

2. AIMEZ-MOI, Eng.: marsh scorpion-grass

3. COLLÉE, fixed

tragiques", et nous lui devons une traduction excellente de tous les classiques grecs.

Sa tragédie, "Les Erynnies", a été reprise dernièrement (mars 1889) avec grand succès au théâtre de l'Odéon, à Paris.

M. Leconte de Lisle est membre de l'Académie française.

LE JUGEMENT DE KOMOR.

La lune sous la nue errait en mornes flammes,
Et la tour de Komor,[1] du Jarle[2] de Kemper,[3]
Droite et ferme, montait dans l'écume des lames.

Sous le front redoublé des rafales d'hiver
La tour du vieux Komor dressait sa masse haute,
Telle qu'un comoran qui regarde la mer.

Un grondement immense enveloppait la côte ;
Sur les flots palpitaient, blêmes, de toutes parts,
Les âmes des noyés qui moururent en faute.

Et la grêle tintait contre les noirs remparts,
Et le vent secouait la herse aux lourdes chaînes
Et tordait les grands houx sur les talus épars.

[nes,
Dans les fourrés craquaient les rameaux morts des chê-
Tandis que par instants un maigre carnassier
Hurlait lugubrement sur les dunes prochaines.

1. KOMOR, the names both of an old castle in Brittany and of the knight living in it
2. JARLE, *Seigneur.*
3. KEMPER, now Quimper, a city of Brittany about 350 miles from Paris.

Or, au feu d'une torche en un flambeau grossier,
Le Jarle, dans sa tour vieille que la mer ronge,
Marchait les bras croisés sur sa cotte d'acier.

Muet, sourd au fracas qui roule et se prolonge,
Comprimant de ses poings la rage de son cœur,
Le Jarle s'agitait comme en un mauvais songe.

C'était un haut vieillard, sombre et plein de vigueur.
Sur sa joue aux poils gris, lourde, une larme vive
De l'angoisse soufferte accusait la rigueur.

Au fond, contre le mur, tel qu'une ombre pensive,
Un grand Christ. Une cloche auprès. Sur un bloc bas
Une épée au pommeau de fer, nue et massive.

— Ce moine, dit Komor, n'en finira-t-il pas ? —
Il ploya, ce disant, les genoux sur la dalle,
Devant le crucifix de chêne, et pria bas.

On entendit sonner le bruit d'une sandale :
Un homme à robe brune écarta lentement
L'épais rideau de cuir qui fermait cette salle.

— Jarle ! j'ai fait selon votre commandement,
Après celui de Dieu, dit le moine. A cette heure,
Ne souillez pas vos mains, Jarle ! soyez clément. —

— Sire moine, il suffit. Sors. Il faut qu'elle meure,[1]
Celle qui, méprisant le saint nœud qui nous joint,
Fit entrer lâchement la honte en ma demeure.

1. **Meure**, note the subjunctive mood after *il faut*.

Mais la main d'un vil serf ne la touchera point. —
Et le moine sortit ; et Komor, sur la cloche,
Comme d'un lourd marteau, frappa deux fois du poing.

Le tintement sinistre alla, de proche en proche,[1]
Se perdre aux bas arceaux, où les ancêtres morts
Dormaient, les bras en croix, sans peur et sans repro-
[che.[2]
Puis tout se tut. Le vent faisait rage au dehors ;
Et la mer, soulevant ses lames furibondes,
Ébranlait l'escalier crevassé de ses bords.

Une femme, à pas lents, très belle, aux tresses blondes,
De blanc vêtue, aux yeux calmes, tristes et doux,
Entra, se détachant des ténèbres profondes.

Elle vit, sans trembler, ni fléchir les genoux,
Le crucifix, le bloc, l'épée hors de la gaîne,
Et, muette, se tint devant le vieil époux.

Lui, plus pâle, frémit, plein d'amour et de haine,
L'enveloppa longtemps d'un regard sans merci,
Puis dit d'une voix sourde:—Il faut mourir, Tiphaine.—

— Sire Jarle, que Dieu vous garde ![3] Me voici.
J'ai supplié Jésus, Notre-Dame et sainte Anne,[4]
Désormais je suis prête. Or, n'ayez nul souci.

1. DE PROCHE EN PROCHE, gradually.
2. SANS PEUR ET SANS REPROCHE, fearless and blameless. *Le chevalier Bayard* (1476 1524) was called "*Le chevalier sans peur et sans reproche*"
3. QUE DIEU VOUS GARDE, may God have you in His keeping.
4. SAINTE ANNE, the patron saint of Brittany.

— Tiphaine, indigne enfant des braves chefs de Vanne,[1]
Opprobre de ta race et honte de Komor,
Conjure le Sauveur, afin qu'il ne te damne ;

J'ai souffert très longtemps : je puis attendre encor. —
Le Jarle recula dans l'angle du mur sombre,
Et Tiphaine pria sous ses longs cheveux d'or.

Et sur le bloc l'épée étincelait dans l'ombre,
Et la torche épandait sa sanglante clarté,
Et la nuit déroulait toujours ses bruits sans nombre.

Tiphaine s'oublia dans un rêve enchanté...
Elle ceignit son front de roses en guirlande,
Comme aux jours de sa joie et de sa pureté.

Elle erra respirant ton frais arome, ô lande ![2]
Elle revint suspendre, ô Vierge, à ton autel
Le voile aux fleurs d'argent[3] et son âme en offrande.

Et voici qu'elle aima d'un amour immortel !
Saintes heures de foi, d'espérance céleste,
Elle vit dans son cœur se rouvrir votre ciel !

Puis un brusque nuage, une union funeste :
Le grave et vieil époux au lieu du jeune amant...
De l'aurore divine, hélas ! rien qui lui reste !

---

1. VANNE, a city of Brittany about 360 miles from Paris.
2. LANDE, Eng.: prairie, comp with land, pampas stepp.
3. FLEURS D'ARGENT, orange blossom.

Le retour de celui qu'elle aimait ardemment,
Les combats, les remords, la passion plus forte,
La chute irréparable et son enivrement...

Jésus ! tout est fini maintenant ; mais qu'importe !
Le sang du fier jeune homme a coulé sous le fer,
Et Komor peut frapper : Tiphaine est déjà morte.

— Femme, te repens-tu ? C'est le ciel ou l'enfer.
De ton sang résigné laveras-tu ton crime ?
Je ne veux pas tuer ton âme avec ta chair. —

— Frappe, je l'aime encor : ta haine est légitime.
Certes, je l'aimerai dans mon éternité !
Dieu m'ait en sa merci ![1] Pour toi, prends ta victime. —

— Meurs donc dans ta traîtrise et ton impureté !
Dit Komor avançant d'un pas grave vers elle ;
Car Dieu va te juger selon son équité. —

Tiphaine souleva de son épaule frêle
Ses beaux cheveux dorés et posa pour mourir
Sur le funèbre bloc sa tête pâle et belle.

On eût put voir alors flamboyer et courir
Avec un sifflement l'épée à large lame
Et du col convulsif le sang tiède jaillir.

Tiphaine tomba froide, ayant rendu son âme.
Cela fait, le vieux Jarle, entre ses bras sanglants,
Prit le corps et la tête aux yeux hagards, sans flamme.

1. DIEU M'AIT EN SA MERCI, may God have pity on me.

Il monta sur la tour, et dans les flots hurlants
Précipita d'en haut la dépouille livide
De celle qui voulut trahir ses cheveux blancs.

Morne, il la regarda tournoyer dans le vide...
Puis la tête et le corps entrèrent à la fois
Dans la nuit furieuse et dans le gouffre avide.

Alors le Jarle fit un long signe de croix ;
Et, comme un insensé, poussant un cri sauvage
Que le vent emporta par delà les grands bois,

Debout sur les créneaux balayés par l'orage,
Les bras tendus au ciel, il sauta dans la mer
Qui ne rejeta point ses os sur le rivage.

Tels finirent Tiphaine et Komor de Kemper.

(*Poèmes barbares.*)

LES ÉLÉPHANTS.

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre[1] où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'antre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là bas, sous les dattiers, des panthères connus.

1. L'HORIZON AUX VAPEURS DE CUIVRE, the copper-colored horizon.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.[1]

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche
Il guide au but certain ses compagnons poudreux ;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume ;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.[2]

1. DUNE. sandy hills to be found on the sea shore or in the deserts.
2. MILLE INSECTES ARDENTS, is the subject of *bourdonnent*.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé ?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité ;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

(*Poèmes barbares.*)

LE PARFUM IMPÉRISSABLE.

Quand la fleur du soleil, la rose de Lahor,[1]
De son âme odorante a rempli goutte à goutte
La fiole d'argile, ou de cristal ou d'or,
Sur le sable qui brûle on peut l'épandre toute.

Les fleuves et la mer inonderaient en vain
Ce sanctuaire étroit qui la tint enfermée :
Il garde en se brisant son arome divin,
Et sa poussière heureuse en reste parfumée.

1. LAHOR, a city of India, formerly the residence of the great Mogul.

Puisque par la blessure ouverte de mon cœur
Tu t'écoules de même, ô céleste liqueur,
Inexprimable amour, qui m'enflammais pour elle !

Qu'il lui soit pardonné,[1] que mon mal soit béni !
Par delà l'heure humaine et le temps infini
Mon cœur est embaumé d'une odeur immortelle !

(*Poèmes tragiques.*)

EPIPHANIE.[2]

Elle passe, tranquille, en un rêve divin.
Sur les bords les plus frais de tes lacs, ô Norvège !
Le sang rose et subtil qui dore son col[3] fin
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige.

Au murmure indécis du frêne et du bouleau,
Dans l'étincellement et le charme de l'heure,
Elle va, reflétée au pâle azur de l'eau
Qu'un vol silencieux de papillons effleure.

Quand un souffle[4] furtif glisse en ses cheveux blonds,
Une cendre[5] ineffable inonde son épaule ;
Et de leur transparence argentant leurs cils longs,
Ses yeux ont la couleur d'une belle nuit du Pôle.

---

1. QU'IL LUI SOIT PARDONNÉ, let her be forgiven.
2. ÉPIPHANIE, is used here as a girl's name.
3. COL, a poetical form of *cou*
4. SOUFFLE, *zéphyr*, *brise*.
5. CENDRE, is used in poetry to mean a flaxen hair

Plus d'ombre et de désir, n'ayant rien espéré
Du monde périssable où rien d'ailé ne reste,
Jamais ils n'ont souri, jamais ils n'ont pleuré,
Ces yeux calmes ouverts sur l'horizon céleste.

Et le gardien pensif du mystique oranger
Des balcons de l'Aurore éternelle se penche,
Et regarde passer ce fantôme léger
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

MIDI.

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;[1]
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

---

1. **Sans haleine**, without a breeze.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis ! La nature est vide et le soleil consume :[1]
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire
Goûter une suprême ou morne volupté,

Viens ! Le soleil te parle en paroles sublimes;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

(*Poèmes antiques.*)

---

1. Consume, destroys, burns out.
2. Désabusé, tired of, disgusted with.

LE SOMMEIL DU CONDOR.

Par delà l'escalier des roides Cordillères,[1]
Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,
Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs[2]
Où tout le flux sanglant des laves familières,
L'envergure pendante et rouge par endroits,
Le triste oiseau, tout plein d'une morne indolence,
Regarde l'Amérique et l'espace en silence,
Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.
La nuit roule de l'Est où les pampas sauvages
Sous les monts étagés s'élargissent sans fin ;
Elle[3] endort le Chili, les villes, les rivages,
Et la mer Pacifique et l'horizon divin ;
Du continent muet elle s'est emparée :
Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
De cime en cime[4] elle enfle en tourbillons croissants,
Le lourd débordement de sa haute marée.
Lui, comme un spectre, seul au fond du pic altier
Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
Elle arrive, déferle, et le couvre en entier ;
Dans l'abîme sans fond la Croix australe[5] allume
Sur les côtes du ciel son phare constellé.

---

1. **Cordillères**, the Cordilleras of the Andes, a chain of mountains in South America.
2. **Sommets creusés en entonnoirs**, funnel-shaped summits.
3. **Elle** refers to *la nuit.*
4. **Elle** (*la nuit*) is here compared to a rising tide.
5. **Croix australe**, the Southern Cross, one of the brightest constellations of the southern heavens.

Il râle de plaisir, il agite sa plume,
Il érige son cou musculeux et pelé,
Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,
Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
Et loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

BUSQUET.

BUSQUET (ALFRED) né en 1819, mourut en 1883.

Ce n'est qu'en 1854 qu'il publia son premier recueil intitulé: " Le Poème des Heures." Contrairement à la majorité de ses confrères, il détestait la publicité, il était timide, rêveur et fuyait le bruit et la renommée. Ses autres œuvres sont : " La Nuit de Noël " (1861), "Représailles" (1872), et deux autres volumes, "Le Triomphe de l'Amour" et "La Comédie du Renard," qui ne furent publiés qu'après sa mort.

LISBONNE.

La mer ! L'immensité des flots bleus, puis le Tage,[1]
Le fort Juliano, fatal aux prisonniers,
Et Bélem d'où Vasco[2] le grand quitta la plage
Pour frayer des chemins nouveaux aux nautonniers,

1. **LE TAGE, the Tagus, a river that flows through Portugal, its length is about 490 miles.**
2. **VASCO. VASCO DE GAMA (1450-1525) was the first to go around the cape of Good Hope.**

L'ajuda,[1] qui des ans subit déjà l'outrage,
Des moulins tout pareils à de vieux pigeonniers,
Des palais, des maisons qui, d'étage en étage,
Se hissent dans les airs par de grands escaliers,

Des ruines et des fleurs, des tombes et des roses,
Et des vaisseaux ancrés au pied des arsenaux,
Frisonnants, inquiets, pareils à des oiseaux,

Un peuple qui jadis aimait les grandes choses,
Et qui n'a conservé de sa prospérité
Que des haillons de pourpre et que sa vanité.

OMBRE ET LUMIÈRE.

La vie est ce ruisseau que l'on voit à sa source,
Mince filet d'argent, babiller dans la mousse,
Puis grossir, puis enfler son cours trop vite accru,
Puis devenir torrent avec rage accouru,
Puis fleuve immense et fort, traînant parmi les herbes,
Sa tunique éclatante et ses ondes superbes,
Puis décroître, et bientôt, retrécissant son lit,
A son vêtement bleu retirer plus d'un pli,
Faire taire son flot qui chantait dans les saules,
Laisser plus d'un poisson à sec sur ses épaules,[2]
S'enfoncer dans le sable et disparaître aux yeux,
Comme une étoile d'or filant au front des cieux.

1. L'AJUDA, a fort near Lisbone.
2. ÉPAULES, lit. shoulders, here banks.

C'est encor ce rayon que nous darde[1] l'Aurore.
Linéament douteux qui bientôt se colore,
Devient flèche du jour,[2] et qui, dans le ciel bleu,
Sous nos regards scintille en atome de feu ;

Mais soudain ce rayon, ce prisme, cet atome,
Décoloré, blanchit et meurt, pâle fantôme,
Ne laissant rien de lui qu'un triste souvenir
Et l'espoir hasardeux de le voir revenir.

Hélas ! telle est la vie.... un décroissement sombre,
Le passage fatal de la lumière à l'ombre.

A. VACQUERIE.

VACQUERIE (AUGUSTE) naquit en 1819.

C'est en 1840 que parut son premier recueil de poésies intitulé " L'Enfer de l'Esprit "

Depuis 1848 il a sans cesse été sur la brèche politique et tout le monde connaît son talent de journaliste. Accablé de persécutions sous l'Empire, il n'a jamais faibli et il eut l'honneur de partager l'exil de V. Hugo. Son fils épousa la fille du grand poète et les jeunes époux furent noyés cinq mois plus tard, le bateau dans lequel ils se promenaient ayant chaviré. C'est à la cérémonie nuptiale que nous venons de mentionner que fait allusion " Leur Mariage " que nous reproduisons ici.

En prose A. Vacquerie a publié " Profils et Grimaces ", " Miettes de l'Histoire ", " Aujourd'hui et Demain ".

---

1. DARDE, *envoie.*
2. FLÈCHE DU JOUR, *sun ray.*

Au théâtre il a donné "Tragaldabas", "Souvent homme varie", "Les Funérailles de l'Honneur", "Le Fils", "Formosa" et "Jean Baudry". Cette dernière pièce, qui eut un succès éclatant, est considérée comme une des meilleures du théâtre contemporain.

LE BRIN D'HERBE.

Demi-nu sur le gazon
Un enfant joue. Un garçon
        Fort, superbe ;
Quatre ans ; il en vivra cent.
Ce bel enfant florissant
        Cueille une herbe.

Il la met entre ses dents.
Juin rit dans les cieux ardents
        L'enfant joue
Et chante en mordant sa fleur.
—Qu'as-tu donc ? Quelle pâleur
        A ta joue !

Tout à coup on voit l'enfant,
Livide et comme étouffant,
        Bouche amère,
Sueur au front, se rouler
Et, frissonnant, appeler....
        Pauvre mère !

Dépêche-toi d'accourir
Pour voir ton enfant mourir !
        Le cher être,
Qui, lui n'était pas méchant,
Ne soupçonnait pas qu'un champ
        Est un traître.

Cette herbe était un poison.
Quel vide dans la maison !
        Ah ! nature !
Ah ! tes produits, les voilà !
Création qui hais la
        Créature.

LEUR MARIAGE.

Ainsi, c'était pour lui que tu[1] venais au monde !
C'était pour lui ta grâce et ta beauté profonde
        Et les dons par monceau
Dont, en leur qualité de fée et de génie,
Ton père glorieux et ta mère bénie
        Ont doté ton berceau !

C'est pour Charles,[2]—tu vois aussi comme il t'adore !—
C'est pour lui que l'amour avait, dès leur aurore,
        Dans la première fleur

1. Tu, refers to the daugter of V. Hugo.
2. Charles, the son of A. Vacquerie.

De leur Avril, à l'âge où l'âme ouvre son aile,
Marié pour toujours au plus grand la plus belle,
La meilleure au meilleur !

C'est à mon Villequier[1] qu'il t'avait destinée !
Oh ! comme le printemps sera beau cette année !
Comme, sous ton regard,
Tout va fleurir autour de la douce demeure !
Et comme l'hirondelle accourra de bonne heure
Et nous quittera tard !

Oh ! le jardin, le parc, la colline, la plaine,
Les sentiers, les oiseaux dont la feuillée est pleine,
Comme ils t'attendent tous !
Avec quelque fierté d'être à jamais ton hôte
Le bois va dire au fleuve et la rive à la côte :
"Sais-tu qu'elle est à nous ?"

Comme ils seront tous fiers de leur jeune maîtresse !
Comme le fleuve va vous inviter sans cesse
Aux courses en bateau,
Et, quand il le tiendra, de quelle lèvre tendre
Il baisera la main que tu laisseras pendre
Dans la fraîcheur de l'eau !

Arrive, et tu vas voir quelle reconnaissance ?
Car tu vivais ici[2] dans la magnificence
Des fêtes de l'esprit ;

1. VILLEQUIER, a country place, the property of A. Vacquerie, and near which the newly married people were both drowned five months later.

1. ICI, refers to Paris.

Paris est plus Paris pour toi que pour une autre ;
La maison qu'aujourd'hui tu quittes pour la nôtre
Est celle dont s'éprit

L'art souverain,[1] par qui tout s'éternise ; celle
Où ce grand conducteur[2] de l'âme universelle
Allume son flambeau ;
C'est la maison élue où, criant d'allégresse,
Il rapporte, pareil aux demi-dieux de Grèce,
La toison d'or[3] du beau !

Cette maison, et tout avec elle, bals, fêtes,
Bruit, serrement des mains illustres des poètes,
Théâtres éclatants,
L'orgueil d'entendre dire en passant ! " C'est sa fille ! "
Et, partout où tu vas, de voir ton nom qui brille
Aux yeux des assistants,

Paris pour te garder t'offrait toutes ces choses,
Et, dans le flamboiement de ces apothéoses,
Dans l'éternel plein jour,
Entre ce fier Paris, parrain de ton baptême,
Qui t'acclame et t'admire, et Villequier qui t'aime,
Tu préfères l'amour !

---

1. L'ART SOUVERAIN, is subject of *s'éprit* in the preceding verse.
2. CE GRAND CONDUCTEUR, refers to V. Hugo.
3. TOISON D'OR, Eng.: Golden Fleece, was taken by the Argonauts, the dragon that kept it having been put to sleep by Medea.

Va, ne regrette rien, — que ton père et ta mère.
Va, la splendeur du nom est la grande chimère,
Mais la réalité
C'est l'amour ! Et d'ailleurs, jeune astre qui te voiles,
Les plus divins rayons du ciel, ceux des étoiles,
Sont faits d'obscurité.

E. AUGIER.

AUGIER (ÉMILE), l'auteur si connu des "Effrontés", de "Philiberte", de "L'Aventurière", du "Gendre de Monsieur Poirier" et de beaucoup d'autres comédies impérissables, naquit à Valence en 1820.

Il appartient au monde des poètes par un petit volume intitulé "Les Pariétaires" dont nous extrayons une charmante pièce intitulée "Octobre".

OCTOBRE

Puisque Cybèle[1] a clos ses amours de l'année,
Puisqu'elle a, jusqu'à mai, veuve du beau soleil,
Feuille à feuille, quitté sa robe d'hyménée,
Et que, froide déjà, triste et découronnée,
Elle va réparer ses flancs dans le sommeil;

1. CYBÈLE, Eng.: Cybela, was the daughter of heaven and the mother of JUPITER, Juno, Neptune, etc.; she is here identified with the earth.

Puisque les vignerons ont fini la vendange
Que le vin a coulé sous l'effort des pressoirs,
Que, pour les soirs d'hiver, le village s'arrange,
Que l'attirail des champs[1] s'abrite sous la grange,
Et que les froids matins se rapprochent des soirs ;

Quittant les champs mouillés et les vignes désertes,
Regagnons à Paris nos gîtes enfumés :
Ce n'est plus la saison des vestes entr'ouvertes,
Des chaleurs qui faisaient aimer les ombres vertes,
Des levers matinaux et des toits mal fermés.

Ce qu'il faut maintenant, c'est une chambre close,
Un foyer où pétille un fagot de genêts,
De la bière, une pipe, et, dessus toute chose,
Deux compagnons qu'on aime, avec lesquels on cause
Bien avant dans la nuit,[3] les pieds sur les chenets.

---

1. L'ATTIRAIL DES CHAMPS, the farming implements.
2. DESSUS TOUTE CHOSE, above all.
3. BIEN AVANT DANS LA NUIT, very late in the night.

C. BAUDELAIRE.

BAUDELAIRE (CHARLES) naquit à Paris en 1821 et mourut en 1867. Il n'a publié qu'un volume de vers intitulé "Les Fleurs du Mal".

Doué d'une imagination vive, mais morbide, il s'est complu à la peinture de l'horrible. Il y a à peine quelques-unes de ses poésies qui puissent être mises entre les mains de tout le monde, et cependant on ne peut lui refuser un immense talent et une connaissance absolue de la langue et des lois de la versification. En prose nous lui devons une traduction excellente des œuvres d'Edgar A. Poë.

L'ALBATROS.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,[1]
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

1. BRULE-GUEULE, a very short pipe.

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol, au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

ÉLÉVATION.

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élancer vers les champs lumineux et sereins !

Celui dont les pensers,[1] comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
— Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

LE TONNEAU DE LA HAINE.

La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes ;[2]
La Vengeance éperdue aux bras rouges et forts
A beau précipiter dans ses ténèbres vides
De grands seaux pleins du sang et des larmes des [morts.
Le Démon fait des trous secrets à ces abîmes,
Par où fuiraient mille ans de sueurs et d'efforts,
Quand même elle saurait ranimer ses victimes,
Et pour les ressaigner ressusciter leurs corps.

La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne,
Qui sent toujours la soif naître de la liqueur
Et se multiplier comme l'hydre de Lerne.[3]

— Mais les buveurs heureux connaissent leur vain-[queur,
Et la Haine est vouée à ce sort lamentable
De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table.

---

1. PENSERS, a poetical form of *pensée*, used in verse to avoid the word being scanned in three syllables.
2. DANAIDES, the fifty daughters of Danaus. Having slaughtered their husbands, they were condemned to fill with water a bottomless barrel.
3 L'HYDRE DE LERNE, a fabulous serpent with seven heads that grew again as soon as cut off It lived in a marsh near Learna, in Argolis, and was killed by Hercules.

LA CLOCHE FÊLÉE.

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux,
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée,[1] et lorsque en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

---

1. FÊLÉE, *malheureuse.*

DUPONT.

Dupont (Pierre), que tout le monde en France connaît pour en avoir chanté les gais refrains, naquit à Lyon en 1821 et mourut en 1870.

Ses vers sont admirablement simples et ingénus, mais ils sont en même temps pleins d'images charmantes et vraies qui rappellent quelquefois La Fontaine.

LES FRAISES DES BOIS.

Quand de juin s'éveille le mois,[1]
Allez voir les fraises des bois
Qui rougissent dans la verdure,
Plus rouges que le vif corail,
Balançant comme un éventail
Leur feuille à triple découpure.

Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
Des fraises du bois joli !

Rouge au dehors, blanche au dedans,
Comme les lèvres sur les dents,
La fraise épand sa douce haleine,[2]
Qui tient[3] de l'ambre et du rosier ;
Quand elle monte du fraisier,
On sait que la fraise est prochaine.

---

1. Le mois, construe: *quand le mois de juin s'éveille.*
2. Haleine, *parfum, odeur*
3. Qui tient de, that partakes of.

Qui veut des fraises du bois joli?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
Des fraises du bois joli!

Hélas! n'entends-je pas venir
Un essaim qui vient nous cueillir?
Petits garçons, petites filles;
Ils pillent fraises, fleurs et nids,
Sans craindre les serpents tapis,
Ni les guêpes, ni les chenilles.

Qui veut des fraises du bois joli?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
Des fraises du bois joli!

Dans l'écorce du coudrier[1]
Serrez les filles du fraisier:[2]
Qu'elles ne voient plus la lumière;
A la halle pour quelques sous,
Avec les panais et les choux
On va les vendre à la fruitière.

Qui veut des fraises du bois joli?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
Des fraises du bois joli!

1. DANS L'ÉCORCE DU COUDRIER, lit. in the bark of the hazel-nut-bush, i. e. in the basket made of it.

2. LES FILLES DU FRAISIER, *les fraises*

La fontaine des Innocents[1]
Voit, la nuit, parmi les passants,
Dormir plus d'une paysanne
A qui son bras sert d'oreiller ;
La lune garde son panier,
La lune blonde et diaphane.

Qui veut des fraises du bois joli?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
Des fraises du bois joli !

La belle aurait pu, sans souci,
Manger ses fraises loin d'ici,
Au bord d'une verte fontaine,
Avec un joyeux moissonneur
Qui l'aurait prise sur son cœur ;
Elle aurait eu bien moins de peine.

Qui veut des fraises du bois joli?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
Des fraises du bois joli !

---

1. La fontaine des Innocents, a monumental fountain near the Center market, called in French *les Halles centrales*.

H. MURGER.

MURGER (HENRI), qui n'a publié qu'un volume de poésies ayant pour titre "Les Nuits d'Hiver", naquit à Paris en 1822 et mourut en 1861.

En prose il a donné "Le Pays Latin", "Scènes de la Vie de jeunesse", "Scènes de la Vie de Bohème" et beaucoup d'autres.

Au théâtre il a donné "Le Bonhomme Jadis", "Le Serment d'Horace", deux actes charmants qu'on entend toujours avec plaisir, et "La Vie de Bohème", une comédie en 5 actes qu'il a extraite de son livre du même nom.

LE REQUIEM[1] D'AMOUR.

FRAGMENT.

Nous étions bien heureux dans la petite chambre,
Quand ruisselait la pluie et que soufflait le vent ;
Assis dans le fauteuil, près de l'âtre, en décembre,
Aux lueurs de tes yeux j'ai rêvé bien souvent.

La houille pétillait, en chauffant sur les cendres,
La bouilloire chantait son refrain régulier
Et faisait un orchestre au bal des salamandres[2]
Qui voltigeaient dans le foyer.

Feuilletant un roman, paresseuse et frileuse,
Tandis que tu fermais tes yeux ensommeillés,
Moi je rajeunissais ma jeunesse amoureuse,
Mes lèvres sur tes mains et mon cœur à tes pieds.

1. REQUIEM (Lat. word meaning *repos*), a prayer of the Roman Catholic Church for the dead.

2. SALAMANDRE, a four legged reptile which, it was thought could live in the fire.

Aussi, quand on entrait, la porte ouverte à peine,
On sentait le parfum d'amour et de gaîté
Dont notre chambre était du matin au soir pleine,
Car le bonheur aimait notre hospitalité.

Puis l'hiver s'en alla ; par la fenêtre ouverte
Le printemps, un matin, vient nous donner l'éveil,
Et ce jour-là tous deux, dans la campagne verte,
Nous allâmes courir au devant du soleil.

C'était le vendredi de la sainte semaine,
Et, contre l'ordinaire,[1] il faisait un beau temps ;
Du val à la colline et du bois à la plaine,
D'un pied leste et joyeux, nous courûmes longtemps.

Fatigués cependant par ce pèlerinage,
Dans un lieu qui formait un divan naturel,
Et d'où l'on pouvait voir au loin le paysage,
Nous nous sommes assis en regardant le ciel.

Les mains pressant les mains, épaule contre épaule,
Et, sans savoir pourquoi, l'un et l'autre oppressés,
Notre bouche s'ouvrit sans dire une parole,
Et nous nous sommes embrassés.

Près de nous l'hyacinthe avec la violette
Mariaient leur parfum qui montait dans l'air pur ;
Et nous vîmes tous deux, en relevant la tête,
Dieu qui nous souriait à son balcon d'azur.

---

1. CONTRE L'ORDINAIRE, a good many people in France think that the weather is always bad on Good Friday.

"Aimez-vous, disait-il ; c'est pour rendre plus douce
"La route où vous marchez que j'ai fait sous vos pas
"Dérouler en tapis le velours de la mousse.
"Embrassez-vous encor, — je ne regarde pas.

"Aimez-vous, aimez-vous : dans le vent qui murmure,
"Dans les limpides eaux, dans les bois reverdis,
"Dans l'astre, dans la fleur, dans la chanson des nids,
"C'est pour vous que j'ai fait renaître ma nature.

"Aimez-vous, aimez-vous ; et de mon soleil d'or,
"De mon printemps nouveau qui réjouit la terre,
"Si vous êtes contents, au lieu d'une prière
"Pour me remercier, — embrassez-vous encor."

LEMOYNE.

LEMOYNE (ANDRÉ), né dans le département de la Charente-Inférieure en 1822, s'est consacré en poésie à la peinture de la mer et du ciel, et il l'a fait avec un réel talent. Il a publié deux volumes de vers intitulés : "Les Charmeuses" et "Légendes des Bois et Chansons marines".

En prose nous lui devons : "Une Idylle Normande" et "Le Moulin des Prés".

Il est maintenant archiviste à l'École nationale des Arts décoratifs.

UN FLEUVE A LA MER.

Quand un grand fleuve a fait trois ou quatre cents lieues
Et longtemps promené ses eaux vertes ou bleues
Sous le ciel refroidi de l'ancien continent,
C'est un voyageur las, qui va d'un flot traînant.

Il n'a pas vu la mer, mais il l'a pressentie.

Par de lointains reflux sa marche est ralentie ;

Le désert, le silence accompagne ses bords.
Adieu les arbres verts. — Les tristes fleurs des landes,
Bouquets de romarins et touffes de lavandes,
Lui versent les parfums qu'on répand sur les morts.

Le seul oiseau qui plane au fond du paysage,
C'est le goéland gris, c'est l'éternel présage
Apparaissant le soir qu'un fleuve doit mourir,[1]
Quand le grand inconnu[2] devant lui va s'ouvrir.

---

1. MOURIR, an allusion to the fact that sea-gulls go up the rivers for many miles.
2. LE GRAND INCONNU. lit.: the great unknown, e. i. the Ocean.

VIEUX DÉCORS.[1]

Sous le ciel de Paris, brumeux, froid et grisâtre,
Une longue voiture à hauts compartiments,
Funèbre de lenteur comme aux enterrements,
Traîne en plein boulevard nos toiles de théâtre.

Ce sont d'anciens décors de drame ou d'opéra
Dont les foules, jadis, furent émerveillées !
Chypre, Jérusalem, un faubourg de Péra,[2]
Des villes d'Orient toutes ensoleillées.

C'est l'auberge sinistre, aux lisières d'un bois,
Sous de vieux ormes noirs, dans une grande combe,[3]
Où deux chemins, déserts qui se coupent en croix,
Disent au voyageur : " Choisis, car la nuit tombe. "

Ou bien un château clair et de blancs escaliers,
Dans le paisible et beau pays de la Touraine :[4]
On y voit d'élégants et courtois chevaliers
Sourire au petit page ému qui suit la reine.

Ces antiques décors, lamentables débris
Dont les feux de Bengale[5] ont noirci la peinture,
Alcazars démodés ou de vieille structure,
Palais vénitiens craquelés ou flétris,

---

1. DÉCORS, stage scenery.
2. PÉRA, a suburb o Constantinople inhabited chiefly by Europeans.
3. COMBE, word nearly obsolete for *vallée*.
4. TOURAINE, which is often called *le Jardin de la France*, is situated in central France, it is formed by two *départements*, *la Vienne et l'Indre-et-Loire*.
5. FEUX DE BENGALE, colored lights or Bengal light

S'en vont tous en exil au fond de nos provinces,
Où, jaloux d'éblouir ses notables bourgeois,
Le petit régisseur[1] dont les budgets sont minces,
Étale à bon marché nos splendeurs d'autrefois ;

Et des villes enfin, les toiles dédaignées
Passent dans les vieux bourgs, par un reste d'égard,
Puis tombent dans l'oubli ténébreux d'un hangar
Que la chauve-souris dispute aux araignées.

CHANSON MARINE.

Nous revenions d'un long voyage,
Las de la mer et las du ciel.
Le banc d'azur du cap Fréhel
Fut salué par l'équipage.

Bientôt nous vîmes s'élargir
Les blanches courbes de nos grèves ;
Puis, au pays cher de nos rêves,
L'aiguille des clochers surgir.

Le son d'or des cloches normandes
Jusqu'à nous s'égrenait dans l'air ;
Nous arrivions par un temps clair,
Marchant à voiles toutes grandes.

1. **Régisseur**, stage manager.
2 **Cap Fréhel**, a cape on the coast of Brittany

De loin nous fûmes reconnus
Par un vol de mouettes blanches,
Oiseaux de Granville et d'Avranches,[1]
Pour nous revoir exprès venus.

Ils nous disaient : " L'Orne et la Vire[2]
Savent déjà votre retour,
Et c'est avant la fin du jour
Que doit mouiller votre navire.

Vous n'avez pas compté les pleurs
Des vieux pères qui vous attendent.
Les hirondelles vous demandent,
Et tous vos pommiers sont en fleurs.

Nous connaissons de belles filles,
Aux coiffes en moulin à vent,[3]
Qui de vous ont parlé souvent,
Au feu du soir dans vos familles.

Et nous en avons pris congé
Pour vous rejoindre à tire-d'ailes.[4]
Vous avez trop vécu loin d'elles,
Mais pas un seul cœur n'a changé."

---

1 GRANVILLE ET AVRANCHES, two very picturesque towns situated on the Atlantic Ocean about 200 miles from Paris.

2. L'ORNE ET LA VIRE, two small rivers that empty in the Atlantic Ocean and form safe harbours for small ships.

3. AUX COIFFES EN MOULIN A VENT, an allusion to the shape of Norman *bonnet*, it literally means : with wind-mill-like bonnets.

4. A TIRE D'AILES, at full speed.

L. BOUILHET.

BOUILHET (LOUIS-HYACINTHE) naquit en 1822 et mourut en 1869. Son œuvre poétique se compose de deux volumes : "Festons et Astragales" et "Dernières Chansons".

Il fit aussi représenter avec succès plusieurs pièces de théâtre parmi lesquelles il faut citer : "Madame de Montarcy", "Hélène Peyron", etc.

PRINTEMPS.

Lève-toi ! lève-toi ! le printemps vient de naître.
Là-bas, sur les vallons, flotte un réseau vermeil.[1]
Tout frissonne au jardin, tout chante et ta fenêtre,
Comme un regard joyeux, est pleine de soleil.

Les larges espaliers, couverts de boutons roses,
De leur haleine douce embaument le ciel pur.
Seule, la vigne est nue, et, près des fleurs écloses,
Comme un serpent transi rampe au long du vieux mur.

Du côté des lilas aux touffes violettes,
Mouches et papillons bruissent à la fois ;
Et le muguet sauvage,[2] ébranlant ses clochettes,
A réveillé l'amour endormi dans les bois.

Puisque avril a semé ses marguerites blanches,
Laisse ta mante lourde et ton manchon frileux ;
Déjà l'oiseau t'appelle, et tes sœurs les pervenches
Te souriront dans l'herbe en voyant tes yeux bleus.

---

1. UN RÉSEAU VERMEIL, lit. : a purple net (made of flowers)
2 MUGUET SAUVAGE, lily of the valley

Viens, partons ! Au matin, la source est plus limpide;
N'attendons pas du jour les brûlantes chaleurs ;
Je veux mouiller mes pieds dans la rosée humide,
Et te parler d'amour sous les poiriers en fleurs !

(*Festons et Astragales.*)

DE BANVILLE.

DE BANVILLE (THÉODORE) naquit en 1823.

Comme l'a dit Théophile Gauthier, " Banville a le sentiment de la beauté des mots ; il les aime riches, brillants et rares ", et le poète lui-même a écrit :

"Je ne m'entends qu'à la métrique :
Fils du Dieu qui lance des traits,
Je suis un poète lyrique."

On pourrait peut-être lui reprocher d'avoir quelquefois sacrifié l'idée à la beauté de la forme.

Il a publié : " Les Cariatides " (1841), " Les Stalactites " (1846), " Odelettes ", " Odes funambulesques " (1857), " Les Exilés " (1866), " Les Princesses " (1874). Il a aussi donné au théâtre un certain nombre de comédies dont quelques-unes sont charmantes et parmi lesquelles il faut citer : " Le Beau Léandre " (1856), " Gringoire " (1866), " Socrate et sa Femme " (1886), etc., etc.

LES JARDINS.

Parfois, lorsque mon âme échappe aux soins jaloux,
Je revois dans un songe épouvantable et doux,
Plein d'ombre et de silence et d'épaisses ramées,
Les jardins où jadis passaient mes bien-aimées.
Mais voici qu'à présent les rosiers chevelus
Sont devenus broussailles et ne fleurissent plus ;

Le temps a fracassé le marbre blanc des urnes ;
Le rossignol a fui les chênes taciturnes,
Les nymphes de Coustou,[1] les Sylvains[2] et les Pans[3]
S'affaissent éperdus sous les lierres rampants ;
La flouve, le vulpin, les herbes désolées
Ont envahi partout le sable des allées,
Les larges tapis d'herbe[4] aux haleines de thym,
Où la lune éclairait les habits de satin
Et les pierres de flamme[5] aux robes assorties,
Foisonnent maintenant de ronces et d'orties ;
Dans les bassins, les flots aux sourires blafards
Sont cachés par la mousse et par les nénuphars
L'étang, où tout un monde effroyable pullule,
Ne voit plus sur ses joncs frémir de libellule ;
Le chaume est tout couvert d'iris ; les églantiers
Pendent, et de leurs bras couvrent des murs entiers ;
L'ombre triste, le houx luisant, les eaux dormantes
Ont pris les oasis où dormaient mes amantes ;
La noire frondaison[6] me dérobe les cieux
Qu'elles aimaient, et dans ces lieux délicieux,
Naguère tout remplis d'enchantements par elles,
Meurt le gémissement affreux des tourterelles.

(*Les Exilés.*)

---

1. COUSTOU (Nicolas), 1658-1733, and his brother Guillaume, 1678-1746, were two celebrated French sculptors whose statues adorn Lyons, Paris and Versailles.
2. SYLVAIN, Eng. : Sylvanus, the God of the forests.
3. PAN, a son of Jupiter, the God of the fields, shepherds and flocks.
4. LES LARGES TAPIS D'HERBE, the large lawns.
5. PIERRES DE FLAMME, precious stones.
1. FRONDAISON, foliation.

A UN SCULPTEUR.

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut, pour en faire un beau vase ;
Cherche longtemps sa forme, et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats.
Pas d'Alcide[1] vainqueur du monstre de Némée,
Ni de Cypris naissant sur la terre embaumée ;
Pas de Titans[2] vaincus dans leurs rébellions,
Ni de riant Bacchos attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;
Pas de Léda[3] jouant dans la troupe des cygnes
Sous l'ombre des lauriers en fleurs, ni d'Artémis[4]
Surprise au sein des eaux dans sa blancheur de lis.
Qu'autour du vase pur, trop beau pour la bacchante,
La verveine mêlée à des feuilles d'acanthe
Fleurisse, et que plus bas des vierges lentement
S'avancent deux à deux, d'un pas sûr et charmant,
Les bras pendants le long de leurs tuniques droites
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

---

1. ALCIDE, Hercules.
2. TITANS, the children of Uranus and Titeus. Having warred against their father they were dashed down from Heaven to Tartarus by Jupiter
3. LÉDA, the mother of Castor and Pollux.
4. ARTHÉMIS, usually spelled Artémise, the queen of Halicarnassus (440 B. C.)

LE MATIN.

Viens Sur tes cheveux noirs jette un chapeau de paille.
Avant l'heure du bruit, l'heure où chacun travaille,
Allons voir le matin se lever sur les monts
Et cueillir par les prés les fleurs que nous aimons.
Sur les bords de la source aux moires assouplies[1]
Les nénuphars dorés penchent des fleurs pâlies ;
Il reste dans les champs et dans les grands vergers
Comme un écho lointain des chansons des bergers,
Et, secouant pour nous leurs ailes odorantes,
Les brises du matin, comme des sœurs errantes,
Jettent déjà vers toi, tandis que tu souris,
L'odeur du pêcher rose et des pommiers fleuris.

FRAGMENT.

Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés.
Les Amours[2] des bassins, les Naïades[3] en groupe
Voient reluire au soleil en cristaux découpés
Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.
Les lauriers sont coupés, et le cerf aux abois
Tressaille aux sons du cor ; nous n'irons plus au bois.
Où des enfants joueurs riait la folle troupe
Parmi les lis d'argent aux pleurs du ciel trempés[4]
Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

1. AUX MOIRES ASSOUPLIES, a graphic expression to mean the rippling of the water.
2. AMOURS, Eng.: Cupids.
3 NAÏADES the Nymps of the fountains and rivers.
4. AUX PLEURS DU CIEL TREMPÉS, i. e. *trempés par les pleurs du ciel*, wet with dew·

E. MANUEL.

MANUEL (EUGÈNE), un de nos plus éminents professeurs de collège qui est à ses heures un excellent poète, naquit en 1823. Ses principales œuvres sont : "Les Poèmes populaires", et quatre drames intitulés : "Les Ouvriers", "L'Absent", "Pendant la guerre" et "En Voyage".

DISCRÉTION.

Ne le dis pas à ton ami
Le doux nom de ta bien-aimée :
S'il allait sourire à demi,
Ta pudeur serait alarmée.

Ne le dis pas à ton papier,
Quand tout bas la Muse t'invite :
L'œil curieux peut épier
La confidence à peine écrite.

Ne le trace pas, au soleil,
Sur le sable, le long des grèves ;
Ne le dis pas à ton sommeil,
Qui pourrait le dire à tes rêves ;

Ne le dis pas à cette fleur,
Qui de ses cheveux glisse et tombe,
Et, s'il faut mourir de douleur,
Ne le dis pas même à la tombe :

Car ni l'ami n'est assez pur,
Ni la fleur n'est assez discrète,
Ni le papier n'est assez sûr
Pour ne pas trahir le poète ;

Ni le flot qui monte assez prompt
Pour couvrir la trace imprimée,
Ni le sommeil assez profond,
Ni la tombe assez bien fermée !

(*Page intime.*)

LE COUPÉ.

CROQUIS PARISIEN.

Un blanc profil de femme, au fond d'un coupé noir,
Malgré moi, sur ma route, a troublé ma pensée.
Pourtant mes yeux n'ont eu qu'un éclair pour la voir
Mais la voir pâle, et belle, et dans l'ombre affaissée.

Le dédain, plus navrant que n'est le désespoir,
Se trahissait aux coins de sa lèvre plissée ;
Elle se dérobait comme une âme blessée
Qui cherche le désert, le silence et le soir.

Elle avait disparu ; mon rêve l'a suivie.
Un instant cette vie a compté dans ma vie ;
Et je te plains, ô froid raisonneur, qui souris,

Qu'on puisse ainsi garder une flèche dans l'âme,
Pour avoir entrevu, dans un coin de Paris,
Au fond d'un coupé noir, un blanc profil de femme !

DE BORNIER.

DE BORNIER (HENRI) est né à Lunel en 1825 d'une ancienne famille du Languedoc.

Il est plus connu comme poète dramatique que comme poète lyrique, et le brillant succès remporté par "La Fille de Roland" en 1875, "Les Noces d'Attila" et "L'Apôtre" est encore présent à la mémoire de tous.

Ses "Poésies complètes" ont paru en 1881 et il a aussi publié trois romans qui sont : "La Lizardière", "Le Jeu des Vertus" et "Comment on devient belle".

RÉSIGNONS-NOUS.

C'est la saison des avalanches ;
Le bois est noir, le ciel est gris,
Les corbeaux dans les plaines blanches,
Par milliers, volent à grands cris ;
— Mais, bientôt, de tièdes haleines[1]
Descendront du ciel moins jaloux,
Avril consolera les plaines......
Résignons-nous.

C'est l'orage ! Les eaux flamboient
En se heurtant comme des blocs,
Les dogues de l'abîme aboient[2]
Et hurlent en mordant les rocs ;
— Mais demain tous ces flots rebelles
Se changeront, unis et doux,
En miroirs pour les hirondelles......
Résignons-nous.

---

1. TIÈDES HALEINES, soft breezes.

2. LES DOGUES DE L'ABIME ABOIENT, a descriptive figure depicting the noise made by the rushing water on the rocks.

C'est l'âge où l'homme nie et doute :
Soleils couchés et rêves morts !
A chaque tournant de la route,
Ou des regrets ou des remords :
— Mais, bientôt, viendra la vieillesse
Élevant sur nos fronts à tous
La lampe d'or de la sagesse......
Résignons-nous.

Ceux qu'on aima sont dans les tombes,
Les yeux adorés sont éteints,
Dieu rappelle à lui nos colombes[1]
Pour réjouir des cieux lointains......
— Mais bientôt, d'une âme ravie,
Seigneur ! pour les rejoindre en vous,
Nous nous enfuirons de la vie......
Résignons-nous.

PAYSAGE.

Le soir tombe. Là-haut, sur les collines sombres,
Des saules et des pins jettent leurs grandes ombres ;
Sous la lune qui monte on distingue à demi
Les toits et le clocher d'un village endormi :
Un passeur,[2] détachant la barque de sa chaîne,
Lentement la conduit vers la rive prochaine......
Et mon rêve devine et je cherche des yeux
L'invisible passeur des âmes dans les cieux.

1. COLOMBES, young women.
2. PASSEUR, a ferry-man.

BRETON.

BRETON (JULES) que tout le monde, en Amérique aussi bien qu'en France, connaît comme un peintre de génie naquit en 1827.

Il nous a montré dans ces dernières années que chez lui l'artiste est doublé d'un poète. Il nous a donné jusqu'à présent deux recueils de vers intitulés : "Les Champs et la Mer" et "Jeanne", qui n'est autre chose qu'un charmant roman dans lequel il nous prouve que la connaissance du cœur humain lui est aussi familière que celle de la nature.

LES CIGALES.

Lorsque dans l'herbe mûre aucun épi ne bouge,
Qu'à l'ardeur des rayons crépite le froment,
Que le coquelicot tombe languissamment
Sous le faible fardeau de sa corolle rouge,

Tous les oiseaux de l'air ont fait taire[1] leurs chants ;
Les ramiers[2] paresseux, au plus noir des ramures,
Somnolents, dans les bois, ont cessé leurs murmures,
Loin du soleil muet incendiant les champs.

Dans les blés, cependant, d'intrépides cigales
Jetant leurs mille bruits, fanfare de l'été,
Ont frénétiquement et sans trêve agité
Leurs ailes sur l'airain de leurs folles cymbales.[3]

---

1. ONT FAIT TAIRE, have hushed.
2. RAMIERS, a kind of wild pigeons that nest in the forests; comp. with *ramure* (*branches*), *ramage*, *ramée*. *rame*, etc., etc.
3. CYMBALES, the noise made by grass hoppers is produced by the tinkling of their wings on their corselet.

Frémissantes, debout sur les longs épis d'or,
Virtuoses qui vont s'éteindre avant l'automne,
Elles poussaient au ciel leur hymne monotone,
Qui dans l'ombre des nuits retentissait encor.

Et rien n'arrêtera leurs cris intarissables;
Quand on les chassera de l'avoine et des blés,
Elles émigreront sur les buissons brûlés
Qui se meurent de soif dans les déserts de sables.

Sur l'arbuste effeuillé,[1] sur les chardons flétris
Qui laissent s'envoler leur blanche chevelure,
On reverra l'insecte à la forte encolure,
Plein d'ivresse, toujours s'exalter dans ses cris ;

Jusqu'à ce qu'ouvrant l'aile en lambeaux arrachée,
Exaspéré, brûlant d'un feu toujours plus pur,
Son œil de bronze fixe et tendu vers l'azur,
Il expire en chantant sur la tige séchée.

COURRIÈRES.[2]

Lorsqu'à travers ta brume,[3] ô plaine de Courrière
L'ombre monte au clocher dans l'or bruni du soir,
Que s'inclinent tes blés comme pour la prière,
Et que ton marais fume, immobile encensoir ;

---

1. EFFEUILLÉ, leafless.
2. COURRIÈRES, a small town in the *département du Pas-de-Calais* where the poet was born.
3. BRUME, twilight.

Quand reviennent des bords fleuris de ta rivière,
Portant le linge frais qu'a blanchi le lavoir,
Tes filles[1] le front ceint d'un nimbe de lumière,
Je n'imagine rien de plus charmant à voir.

D'autres courent bien loin pour trouver des merveilles ;
Laissons-les s'agiter : dans leurs fiévreuses veilles,
Ils ne sentiraient pas ta tranquille beauté.

Tu suffis à mon cœur, toi qui vis mes grands-pères,
Lorsqu'ils passaient joyeux, en leurs heures prospères,
Sur ces mêmes chemins, aux mêmes soirs d'été.

---

1. TES FILLES, is subject of *reviennent*.

A. THEURIET.

Theuriet (André), le charmant romancier de "La Fortune d'Angèle", de "La Maison des deux Barbeaux", du Fils Maugars", etc., etc., naquit à Marly en 1833.

Son volume, "Chemin des Bois", a été couronné par l'Académie française en 1868, et en 1874 il nous a donné "Le Bleu et le Noir". Son dernier recueil est intitulé : "Le Livre de la Payse". Il a fait représenter à l'Odéon en 1871 un acte en vers (Jean-Marie) qui est resté au répertoire.

BRUNETTE.

Voici qu'avril est de retour,
Mais le soleil n'est plus le même,
Ni le printemps, depuis le jour
Où j'ai perdu celle que j'aime.

Je m'en suis allé par les bois.
La forêt verte était si pleine,
Si pleine des fleurs d'autrefois,
Que j'ai senti grandir ma peine.

J'ai dit aux beaux muguets tremblants :
"N'avez-vous pas vu ma mignonne ?"
J'ai dit aux ramiers roucoulants :
"N'avez-vous rencontré personne ?"

Mais les ramiers sont restés sourds,
Et sourde aussi la fleur nouvelle,
Et depuis je cherche toujours
Le chemin qu'a pris l'infidèle.

L'amour, l'amour qu'on aime tant,
Est comme une montagne haute :
On la monte tout en chantant,
On pleure en descendant la côte.

LA CHANSON DU VANNIER.

Brins d'osier, brins d'osier
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez le lit frêle[1] où la mère
Berce un petit enfant aux sons d'un vieux couplet ;
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le panier de fraises vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans le taillis.
Elles rentrent le soir, rieuses, au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale des corbeilles.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez vous assouplis sous les doigts du vannier.

1. LE LIT FRÊLE, cradle.

Vous serez le grand vase[1] où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,[2]
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Lorsque s'empourpreront les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux,
Brins d'osier, vous lierez les cercles des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves et bouillonne.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide au milieu des roseaux
Où la truite qui monte et file entre deux eaux
S'enfonce, et tout à coup se débat frémissante.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
Tout prêt pour le cercueil. Son convoi se répand,
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous assouplis sous les doigts du vannier.

---

1. LE GRAND VASE, the fan on which the farmer winnows the wheat.
2. FLÉAUX, flails.

LE ROITELET.

Rapide comme un rêve,
Vif comme un feu follet,
Tu voltiges sans trêve
Du chêne au serpolet,
Aile alerte et mignonne,
Petit porte-couronne,[1]
Roitelet.

Sous la branche qui pousse
Comme vert mantelet,
Ton nid, berceau de mousse,
Fuit l'œil du tiercelet.
C'est là qu'est ton royaume;
L'odeur des pins l'embaume,
Roitelet.

C'est là qu'est ta nichée:
Dix œufs blancs comme lait;
Ta pondeuse cachée
Les couve, et ton filet
De voix[2] joyeux et frêle
Dit partout la nouvelle,
Roitelet.

1. PETIT PORTE-COURONNE, lit.: little crown-bearer meaning the golden-crested wren.
2. FILET DE VOIX, low, weak voice.

Même en hiver encore,
L'arbre entend ton sifflet,
Ta huppe à crête aurore[1]
Y laisse un chaud reflet,
Et les bois blancs de givre
Par toi seul semblent vivre.
Roitelet.

Le vieux fendeur fredonne
A ta vue un couplet,
Ta gaîté l'aiguillonne ;
Tu mets, brave oiselet,
Tout en joie à la ronde...
Ami du pauvre monde,
Roitelet.

---

1. AURORE, *couleur aurore.*

DELTHIL.

DELTHIL (CAMILLE) naquit en 1834. Il a donné jusqu'à présent trois volumes pleins de fraîcheur et d'originalité qui sont: "Poèmes Parisiens" (1873), "Les Rustiques" (1875) et "Les Lambrusques" (1884).

MATINÉE D'OCTOBRE.

Au loin blanchit déjà la lueur matinale.
Les cieux vers le couchant sont encore étoilés
Les coteaux endormis et de brume voilés
Frissonnent doucement sous leur robe automnale.

Les coqs chantent, pareils à de joyeux clairons ;
Un âne brait, un bœuf mugit, la terre grise
S'éveille lentement au souffle de la brise.
Par les chemins montants viennent les vignerons.

Dans le creux d'un vallon un basset implacable
Jette aux échos troublés quelques brusques abois.
Un air plus frais descend de la cime des bois
Et court tout imprégné des senteurs de l'étable.

La nuit a cependant replié son décor,
L'horizon s'illumine en accusant sa forme,
Et le soleil paraît avec son disque énorme,
Traînant comme un manteau de pourpre à franges d'or.

LE MOULIN A VENT.

Coiffé de son bonnet pointu,[1]
Déployant sa longue envergure,
Le vieux moulin comme un augure
Demande au ciel : " Quel temps fais-tu ? "

Et le meunier blanc de farine,
Tantôt sifflant, tantôt rêvant,
Semble toujours flairer le vent,
Du bout de sa large narine.

Le vent souffle, il s'est levé tard ;
Tourne, moulin, de tes bruits d'ailes
Effarouchant les hirondelles
Qui s'assemblent pour le départ....

Tourne, tourne, voici la brise....
Et, de loin, le regard surpris
Voit l'énorme chauve-souris
Tournoyer dans la brume grise.

---

1. COIFFÉ DE SON BONNET POINTU, an allusion to the pointed roof of windmills.

FRAGMENT.

Sur les flancs d'un coteau riant et pittoresque,
Au fond du vieux Quercy[1] se dresse gigantesque
Un antique manoir par le temps respecté.
Les tours ont conservé leur sombre majesté,
Et jamais du maçon la truelle brutale[2]
Ne racla de ses murs la mousse féodale.
Au loin, l'on aperçoit le miroir transparent
D'un fleuve au sinueux et rapide courant.
De sombres peupliers, bataillons immobiles,
Gardent depuis cent ans ses bords frais et tranquilles,
Exhalant en avril l'odeur des fenaisons.
Dans un coin du tableau, quelques blanches moissons
Semblent escalader la côte ; un presbytère,[3]
Sous les treillis en fleur, se cache avec mystère.
Parfois le cri d'appel des robustes meuniers,
Les grelots des mulets, le chant des mariniers
Font retentir gaîment l'écho de ces rivages,
Et mugir les grands bœufs au fond des pâturages.

---

1. QUERCY, a small place in southern France where the author was born.
2. LA TRUELLE BRUTALE, is the subject of *racla*.
3. PRESBYTÈRE, the parsonage.

G. LAFENESTRE.

LAFENESTRE (GEORGES) est né à Orléans en 1837 et il a passé une grande partie de sa première jeunesse en Touraine. Il a aussi habité l'Italie où il s'est pris d'un bel amour pour les maîtres de la Renaissance. Dans ses œuvres poétiques qui sont: "Les Espérances" (1864), "Idylles et Chansons" (1874), on retrouve des traces de l'influence qu'a eue sur lui cette étude des vieux artistes et des vieux poètes.

LE PLONGEUR.

Comme un marin hardi que la cloche[1] aux flancs lourds
Sous l'amas des grands flots refoulés avec peine
Dépose, en frémissant, dans la terreur sereine
Des vieux gouffres muets, immobiles et sourds,

Quand le poète pâle, en descendant toujours,
Tout-à-coup a heurté le fond de l'âme humaine,
L'abîme étonné montre à sa vue incertaine
D'étranges habitants dans d'étranges séjours :

Sous les enlacements des goémons livides
Blanchissent de vieux mâts et des squelettes vides :
Des reptiles glacés circulent alentour ;

Mais lui, poussant du pied l'ignoble pourriture,
Sans se tromper poursuit sa sublime aventure,
Prend la perle qui brille, et la rapporte au jour !

---

1. LA CLOCHE, Eng.: diving-bell, is the subject of *dépose.*

F. FRANK.

FRANK (FÉLIX), qui est aussi connu par ses travaux d'érudition littéraire que par ses vers, naquit à Paris en 1837.

Il a publié trois recueils de vers intitulés : "Chants de colère" (1871), "Le Poème de la Jeunesse" (1876) et "La Chanson d'Amour" (1855).

Quelques-unes de ses productions poétiques, comme "La Maison fermée", sont pleines d'un sentiment doux et délicat exprimé dans une forme remarquablement gracieuse.

MAISON FERMÉE.

Un jour que je passais par là,
J'aperçus la maison fermée —
La maison que j'avais aimée,
Et soudain mon cœur se troubla.

Mon regard de pleurs se voila ;
Par les sentiers bordés de lierres,
Je vis des ombres familières
S'enfuir, comme j'arrivais là!

Et je m'écriai : — Nous voilà
Bien seuls tous deux, maison fermée !
Et pas un filet de fumée
Du gai foyer ne me parla.

Que n'avais-je pas jeté là
D'amour, d'espérance ingénue ?
Maison muettte, maison nue,
Tu sais comme tout s'envola !

Tu n'as pas oublié cela:
L'oubli n'est qu'une chose humaine ..
Si quelque hasard me ramène,
Ah! reste comme te voilà!

Logis où mon cœur s'enivra,
Ne sois pas une auberge neuve!
Laisse-moi croire, ô maison veuve,
Qu'on voyage, — et qu'on reviendra.

A. SILVESTRE.

SILVESTRE (ARMAND), à qui nous devons tant de nouvelles délicieuses, est né à Paris en 1838.

Il fut présenté au public par George Sand qui avait pour lui la plus vive admiration. Ses "Premières Poésies", qui comprennent son œuvre poétique de 1866 à 1872, furent publiées dans cette dernière année. Depuis il nous a donné: "La Chanson des Heures" (1878), "Les Ailes d'Or" (1880), "Le Pays des Roses" (1882) et "Le Chemin des Étoiles" (1885).

LARMES D'ÉTOILES.

Devant que[1] l'heure soit venue
Où l'aube les vient délivrer,
On entend parfois sous la nue
Les étoiles tout bas pleurer.

1. DEVANT QUE, is here misused, it should be *avant que*.

Et rayant de feu les mirages[1]
Tranquilles de l'horizon clair,
On voit, comme après les orages,
Des larmes d'or passer dans l'air.

Perdu[2] dans l'ombre solennelle
Que ne trouble encore aucun bruit,
Écoutons la plainte éternelle
Des étoiles d'or dans la nuit :

" Hélas ! nous sommes prisonnières
Dans l'immensité du ciel bleu.
Qui donc brisera les ornières
Ouvertes sous nos chars de feu ?

" Chaque heure à la nocturne voûte
Nous donne un rendez-vous certain ;
Nos pas sont rivés à la route
Que pour eux traça le destin.

" Ces lueurs que l'esprit acclame,
Comme un feu vivant et vainqueur,
Hélas ! ce sont des clous de flamme
Qui nous traversent en plein cœur.

" Un Dieu, sous leurs étreintes sûres,[3]
Fixa notre vol indompté,
Et nos lumineuses blessures
Sont la splendeur des nuits d'été.

---

1. MIRAGES, *réflexion.*
2. PERDU, *caché*
3. DANS LEURS ÉTREINTES SURES, refers to *lueurs* in the preceding verse.

"Au bout du rayon qui nous troue,
Le temps nous roule obstinément,
Filles d'Ixion,[1] sur la roue
Inflexible du firmament.

"Nous sommes les vierges plaintives
Dont l'orgueil sublime est puni :
Car c'est être deux fois captives
Que de l'être dans l'infini."

— Maudissez les destins infâmes
Durant les soirs silencieux !
Vous êtes les sœurs de nos âmes,
Étoiles qui pleurez aux cieux.

Comme vous, flammes immortelles,
Leur honneur est fait de clarté :
Cependant, comme vous, sont-elles[2]
En prison dans l'immensité !

En vain, devant elles,[3] le Rêve
Ouvre l'azur des cieux béants,
Une invisible main, sans trêve,
Les cloue aux terrestres néants.

Sous leurs ailes grandes ouvertes,
Sans les emplir, passe le vent.
Comme vous, elles sont inertes
Sur un chemin toujours mouvant.

---

1. IXION, was condemned by Jupiter to be tied upon an incessantly turning wheel.
2. SONT-ELLES *elles sont*, the transposition being made for the sake of rhyme.
3. ELLES, refers to "*nos ames*" in the verse before the last, as does the rest of the poem.

Leur désir seul franchit l'espace
Dans son désespoir impuissant,
Et la plus illustre qui passe
Marque sa gloire avec du sang.

Maudissez les destins infâmes
Durant les soirs silencieux !
Vous êtes les sœurs de nos âmes,
Étoiles qui pleurez aux cieux !

LE PÉLERINAGE.

Après vingt ans d'exil, de cet exil impie
Où[1] l'oubli de nos cœurs enchaîne seul nos pas,
Où la fragilité de nos regrets s'expie,
Après vingt ans d'exil que je ne comptais pas,

J'ai revu la maison lointaine et bien-aimée
Où je rêvais, enfant, de soleils sans déclin,
Où je sentais mon âme à tous les maux fermée,
Et dont, un jour de deuil, je sortis orphelin.

J'ai revu la maison et le doux coin de terre
Où mon souvenir seul fait passer, sous mes yeux,
Mon père souriant avec un front austère
Et ma mère pensive avec un front joyeux.

Rien n'y semblait changé des choses bien connues
Dont le charme autrefois bornait mon horizon :

1 Où, in which

Les arbres familiers, le long des avenues,
Semaient leurs feuilles d'or sur le même gazon ;

Le berceau de bois mort qu'un chèvrefeuille enlace,
Le banc de pierre aux coins par la mousse mordus,
Ainsi qu'aux anciens jours tout était à sa place
Et les hôtes anciens y semblaient attendus

Ma mère allait venir, entre ses mains lassées[1]
Balançant une fleur sur l'or pâle du soir ;
Au pied du vieux tilleul, gardien de ses pensées,
Son Horace[2] à la main, mon père allait s'asseoir.

Tous deux me chercheraient des yeux dans les allées
Où de mes premiers jeux la gaîté s'envola ;
Tous deux m'appelleraient avec des voix troublées
Et seraient malheureux ne me voyant pas là.

J'allais franchir le seuil : — C'est moi, c'est moi, mon [père !
Mais ces rires, ces voix je ne les connais pas.
Pour tout ce qu'enfermait ce pauvre enclos de pierre,[3]
J'étais un étranger !.... Je détournai mes pas....

Mais, par-dessus le mur, une aubépine blanche
Tendait jusqu'à mes mains son feuillage odorant.
Je compris sa pitié ! J'en cueillis une branche,
Et j'emportai la fleur solitaire en pleurant !

---

1. LASSÉES, construe : *balançant entre*, etc.
2. HORACE (Quintus Horatius Flaccus), a celebrated Latin poet. was born in 64 and died in 7, B. C.
3. ENCLOS DE PIERRE, stone house.

S. PRUDHOMME.

PRUDHOMME (SULLY) naquit à Paris en 1839.

Sa famille, qui avait l'intention de le lancer dans l'industrie, le fit admettre dans les usines du Creusot. Il abandonna bientôt cette position, revint à Paris, y fit son droit et peu après se livra tout entier à la poésie.

Son premier recueil : "Stances et poèmes", date de 1866, et depuis cette époque il a produit : "Les Solitudes" (1869), "Les Destins", poème (1872), "Les vaines Tendresses" (1875), "La Justice" (1878), "Le Prisme" (1886). Il est entré à l'Académie française en 1881.

M Prudhomme est tour à tour gracieux et grave, simple et grandiose. Quelquefois, comme dans "Le Vase brisé", il en appelle à la délicatesse des sentiments; quelquefois, comme dans "Fleurs de Sang", il évoque de grandes idées philosophiques, mais toujours son talent est pur tendant à l'idéal, et toujours sincères et honnêtes sont ses opinions.

LA VOIE LACTÉE.

Aux étoiles j'ai dit un soir :
'Vous ne paraissez pas heureuses ;
Vos lueurs,[1] dans l'infini noir,
Ont des tendresses douloureuses ;

"Et je crois voir au firmament
Un deuil blanc mené par des vierges
Qui portent d'innombrables cierges
Et se suivent languissamment.

1. LUEUR, has a meaning much less strong than *lumière*. Comp. with *luire*.

" Êtes-vous toujours en prière?
Êtes-vous des astres blessés?
Car ce sont des pleurs de lumière,
Non des rayons, que vous versez.

" Vous, les étoiles, les aïeules
Des créatures et des dieux,
Vous avez des pleurs dans les yeux.... "
Elles m'ont dit " Nous sommes seules....

" Chacune de nous est très loin
Des sœurs dont tu la crois voisine;
Sa clarté caressante et fine
Dans sa patrie est sans témoin;

" Et l'intime ardeur de ses flammes
Expire aux[1] cieux indifférents. "
Je leur ai dit: " Je vous comprends!
Car vous ressemblez à nos âmes:

" Ainsi que vous, chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit. "

---

1. Aux, *dans les.*

LES DANAÏDES.

Toutes, portant l'amphore, une main sur la hanche,
Théano, Callidie, Amymone, Agavé,[1]
Esclaves d'un labeur sans cesse inachevé,
Courent du puits à l'urne où l'eau vaine[2] s'épanche.

Hélas ! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche,
Et le bras faible est las du fardeau soulevé :
"Monstre, que nous avons nuit et jour abreuvé,
O gouffre, que nous veut[3] ta soif[4] que rien n'étanche ?"

Elles tombent, le vide épouvante leurs cœurs ;
Mais la plus jeune alors, moins triste que ses sœurs,
Chante, et leur rend la force et la persévérance.

Tels sont l'œuvre et le sort de nos illusions :
Elles tombent toujours, et la jeune Espérance[5]
Leur dit toujours : "Mes sœurs, si nous recommen-
[cions !"

LE VASE BRISÉ.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine :
Aucun bruit ne l'a révélé.

---

1. THÉANO, CALLIDIE, AMYMONE, AGAVÉ, the names of four of the fifty Danaïds.
2. VAINE, *vainement;* Eng.: in vain, vainly.
3. QUE NOUS VEUT, what wishes of us.
4. SOIF, is subject of *veut.*
5. ESPÉRANCE, Eng: Hope, is here personnified.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En[1] a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,[2]
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt ;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde,
Il est brisé, n'y touchez pas.

LA RÊVERIE.

La Rêverie est de courte durée :
Frêle plaisir que la raison défend,
Elle est pareille à la bulle [3]azurée
Qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant.

---

1. EN, of it, refers to *vase*.
2. PERSONNE ENCORE NE S'EN DOUTE, nobody suspects it yet.
3. BULLE, soap bubble.

La bulle éclôt ; de plus en plus ténue
Elle se gonfle, oscille au moindre vent,
Puis détachée, elle aspire à la nue,
Part et s'envole, et flotte en s'élevant.

Elle voyage (ainsi fait un beau rêve),
Sans autre but que de s'enfuir du sol ;
Une vapeur, un parfum la soulève,
Un rien l'entraîne ou ralentit son vol.

Dans un nuage autrefois suspendue
Elle voguait par l'éther, en plein jour !
Du ciel tombée elle est au ciel rendue,
Elle remonte à son premier séjour.

Et c'est pour elle un souverain délice,[1]
Fille de l'air, moins pesante que lui,
De l'explorer, et, qu'elle[2] plane ou glisse,
De se fier à son subtil appui.

Miroir limpide et mouvant,[3] toutes choses
Y font tableaux passagers et tremblants ;
Les monts lointains et les prochaines roses
Et l'infini se mirent dans ses flancs.

Sous le soleil dont tous les feux ensemble
En s'y doublant s'y croisent ardemment,
Elle s'irise et rayonne, et ressemble
A quelque énorme et léger diamant.

---

1. DÉLICE, it is to be noted that *délice* is masculine in the singular while it is feminine in the plural.
2. QU'ELLE, whether it....
3. MIROIR LIMPIDE ET MOUVANT, refers to the soap bubble as well as *rêverie*.

Mais il suffit que près d'elle se joue
Une humble mouche, un flocon dans les airs,
Et soudain crève, et tombe, et devient boue,
La vagabonde[1] où brillait l'univers !

La rêverie est de courte durée :
Frêle plaisir que la raison défend,
Elle est pareille à la bulle azurée
Qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant.

LE CYGNE.

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais, ferme et d'un blanc mat,[2] vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col[3] au-dessus des roseaux
Le plonge, le promène allongé[4] sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthe,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.

---

1. LA VAGABONDE, is subject of *crève. tombe* and *devient.*
2. BLANC MAT, a dull or dead white; *mat* is always opposed to *luisant* or *brillant.*
3. COL, *cou.*
4. ALLONGÉ, outstretched; comp. with *long, longueur, longuement,* etc.

La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent : il y rôde ; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large,[1] et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant[2] du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa grandeur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes[3] font dans l'air serein leur bruit
Et que la luciole au clair de la lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi les diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

FLEURS DE SANG.

Pendant que nous faisions la guerre
Le soleil a fait le printemps :
Des fleurs s'élèvent où naguère[4]
S'entre-tuaient les combattants.

---

1. IL POUSSE AU LARGE, he swims far from the bank.
2. GOUVERNANT, lit. : steering, i. e. directing himself.
3. RAINETTES, green frogs.
4. NAGUÈRE. Eng. : lately ; was spelled *n'a guères* in old French and means "*il n'y a pas longtemps*", the word *guères* meaning *beaucoup*.

Malgré les morts qu'elles recouvrent,
Malgré cet effroyable engrais
Voici leurs calices qui s'ouvrent
Comme l'an dernier, purs et frais.

Comment a bleui la pervenche,
Comment le lis renaît-il blanc,
Et la marguerite encor blanche,
Quand la terre a bu tant de sang?

Quand la sève qui le colore
N'[1]est faite que de sang humain
Comment peuvent-elles éclore
Sans une tache de carmin?

---

1. N' .... QUE, only

A. DAUDET.

DAUDET (ALPHONSE), le romancier des "Lettres de mon Moulin", du "Nabab", des "Rois en Exil", de "Numa Roumestan", de "Jack", de "L'Immortel" et de tant d'autres œuvres charmantes, naquit à Nîmes en 1840.

Son premier et seul recueil de vers, qui fut publié quand l'auteur n'avait que 17 ans, est intitulé: "Les Amoureuses". Depuis, Daudet a abandonné la poésie pour la prose, mais dans tous ses ouvrages il est resté poète par ses figures et ses descriptions si vivantes qui lui ont fait une réputation universelle.

AUX PETITS ENFANTS.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,[1]
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
        Membres tremblants,
        Si frais, si blancs,
            Si roses;

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Pour le bonheur que vous donnez
A vous voir dormir dans vos langes,
        Espoir des nids,
        Soyez bénis,
            Chers anges!

---

1. NOUVEAU-NÉS, *nouveau* although an adjective is used here adverbially, it, therefore, does not change

Pour vos grands yeux effarouchés,
Que sous vos draps blancs vous cachez,
Pour vos sourires, vos pleurs même,
Tout ce qu'en vous,
Êtres si doux,
On aime;

Pour tout ce que vous gazouillez,
Soyez bénis, baisés, choyés,
Gais rossignols, blanches fauvettes!
Que[1] d'amoureux
Et que d'heureux
Vous faites!

Lorsque sur vos chauds oreillers,
En souriant vous sommeillez,
Près de vous, tout bas, ô merveille!
Une voix dit:
"Dors, beau petit;
Je veille."

C'est la voix de l'ange gardien;
Dormez, dormez, ne craignez rien;
Rêvez, sous ses ailes de neige:
Le beau jaloux
Vous berce et vous
Protège.

1. QUE, how many.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Au paradis, d'où vous venez,
Un léger fil d'or vous rattache.
A ce fil d'or
Tient l'âme encor
Sans tache.

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles :
Malheur à nous !
Vous avez tous
Des ailes.

J. RICHARD.

RICHARD (JACQUES), né près de Châteaudun en 1841, est mort à Paris en 1861. Nous n'avons conséquemment à enregistrer ici que l'œuvre d'un enfant.

Ses poésies, qui pour la plupart témoignent d'une grande originalité, ont été publiées en 1886.

AVRIL.

Oh ! le doux mois d'avril, le mois des gais murmures
Que dans les grands bois verts font les petits oiseaux ;[1]
Le mois où l'herbe pousse, où les fraises sont mûres,
Où le pré fleuri cause avec les clairs ruisseaux.

Le mois qui fait rêver la pâle fiancée,
Lorsqu'elle vient, pensive, à son balcon s'asseoir ;
Un chant voltige alors sur sa lèvre oppressée,
Triste comme un soupir et doux comme un espoir.

Le mois qui fait trembler les belles amoureuses,
Lorsqu'au jardin, dans l'ombre, elles s'en vont sans [bruit ;
Lorsqu'elles ont baissé leurs paupières peureuses
Qui laissent voir encor deux astres[2] dans la nuit.

Oh ! le mois des lilas, des fleurs fraîches écloses,
Des rossignols plaintifs et des merles moqueurs ;
Le mois, le mois paisible où s'entr'ouvrent les roses,
Le mois, le mois charmant où s'entr'ouvrent les cœurs.

---

1. OISEAUX, construe : *que les petits oiseaux font dans les grands bois verts.*
2. DEUX ASTRES, the two eyes of their lover.

Oh ! le mois des doux vers ! oh ! le mois des églogues,
Où les amants pensifs vont les bras enlacés ;
Le mois des chants joyeux, des tendres dialogues ;
Oh ! le mois des amants ! oh ! le mois des baisers !

Le mois où l'air est plein de senteurs parfumées ;
Où dans les bras de Dieu la nature s'endort,
Tandis qu'au souffle ardent des brises embaumées
Chaque fleur en son sein berce un insecte d'or.

L'amour, c'est le printemps ! En moi, chaste mystère,
L'hiver n'existe plus, le printemps est vainqueur.
Décembre peut flétrir et dépouiller la terre,
Avril, le doux Avril, règne seul en mon cœur !

C. FRÉMINE,

FRÉMINE (CHARLES) naquit à Villedieu (Manche) le 3 mai 1841.

Il nous a donné deux volumes de vers : "Floréal", en 1870, et "Vieux Airs et Jeunes Chansons" où la fraîcheur de sentiment et la sincérité pénétrante des idées frappent et charment le lecteur enchanté.

LE POMMIER.

Quand les récoltes sont rentrées
Et que l'hiver est revenu,
Des arbres, en files serrées,
Se déroulent sur le sol nu ;

Ils n'ont pas le port droit[1] des ormes,
Ni des chênes les hauts cimiers ;[2]
Ils sont trapus, noirs et difformes :
Pourtant qu'ils sont beaux mes pommiers !

Leurs rangs épais couvrent la plaine
Et la vallée et les plateaux ;
En droite ligne et d'une haleine
Ils escaladent les coteaux ;
Tout leur est bon, le pré, la lande ;
Mais s'il faut du sable aux palmiers,
Il faut de la terre normande
A la racine des pommiers !

Quand Mai sur leur tête arrondie
Pose une couronne de fleurs,
Les filles de la Normandie
N'ont pas de plus fraîches couleurs ;
Leurs floraisons roses et blanches
Sont la gloire de nos fermiers :
Heureux qui peut voir sous leurs branches
Crouler la neige des pommiers ![3]

Les matinales tourterelles
Chantent dans leurs rameaux touffus,
Et les geais y font des querelles
Aux piverts logés dans leurs fûts ;[4]

1. PORT DROIT, the straight aspect.
2. CIMIERS, the order is : *ni les hauts cimiers des chênes.*
3. LA NEIGE DES POMMIERS, the white petals of the apple-blossoms.
4. FUTS, *troncs.*

Les grives s'y montrent très dignes
Et tendres comme des ramiers ;
Elles se grisent dans les vignes,
Mais font leurs nids dans les pommiers !

Leurs fleurs, leurs oiseaux, leurs murmures
Ont enchanté mes premiers jours,
Et j'ai, plus tard, sous leurs ramures,
Mené mes premières amours.[1]
Que l'on y porte aussi ma bière ;
Et mon corps, sans draps ni sommiers,
Dans un coin du vieux cimetière
Dormira bien sous les pommiers !

LE PHARE.

Pour un poète errant que l'avenir effare
Et qui songe à finir ses jours dans un couvent,
Pour un rêveur, quel rêve ! être gardien d'un phare,
Vivre sur un écueil, dans l'écume et le vent.

Loin des villes de plâtre[2] où l'ennui me talonne,[3]
Loger dans une tour de granit et de fer,
Être comme un héros, l'hôte d'une colonne,
Et la nuit, comme un astre, illuminer la mer.

---

1. AMOURS, is masculine in the singular and feminine in the plural.
2. VILLES DE PLATRE, note the disdainful meaning of this expression.
3. OU L'ENNUI ME TALONNE, lit. : where tediousness is on my heels.

Au lieu des bois, des champs, des cités, des visages,
Dont l'âge et les saisons altèrent le tableau,[1]
Contempler à loisir d'éternels paysages
A jamais composés de ciel, de pierre et d'eau.

Tourner le dos au monde, et hors de ma poitrine
Chasser tout ce qui fut ma haine ou mon amour ;
N'avoir d'autre horizon que la houle marine!
N'avoir d'autre souci que la couleur du jour.

Prisonnier de l'abîme et des rochers qu'il cerne,
Rêver, dormir, gardé par les flots verts ou noirs,
Et n'oublier jamais d'allumer ma lanterne....
Mais voilà bien l'ennui, l'allumer tous les soirs !

---

3. TABLEAU, aspect, appearance.

F. COPPÉE.

COPPÉE (FRANÇOIS), qui est certainement le plus populaire des poètes vivants, est né à Paris en 1842.

Après avoir commencé au lycée Saint-Louis des études qu'il ne put achever en raison de la position de fortune de ses parents, il entra comme employé au Ministère de la guerre. Un peu plus tard il fut nommé bibliothécaire au Sénat, puis archiviste au Théâtre-Français, position qu'il abandonna en 1884 après son entrée à l'Académie française, où il occupe le fauteuil d'Alfred de Musset.

Longue est déjà la liste des ouvrages de M. Coppée, mais le charme en est tel qu'on n'éprouve en les lisant ni ennui ni fatigue.

Il a publié : "Le Reliquaire" (1866), "Intimités" (1868), "Le Passant" (1869), un acte délicieux qui fut joué par Mesdames Agar et Sarah Bernhardt, "Deux Douleurs" (1870), "Fais ce que dois" (1871), "Le Luthier de Crémone" (1876), "Le Trésor" (1879), "Madame de Maintenon" (1881), "Severo Torelli" (1883), "Les Jacobites" (1885).

Notons encore : "Contes en vers" (1881), "Arrière-Saison" (1887), et un nombre de poèmes détachés qui rivalisent entre eux de grâce et d'élégance.

LES AÏEULES.

A la fin de juillet les villages sont vides ;
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc voici la moisson, et bientôt la vendange.
On aiguise les faux, on prépare la grange.
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.

Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules,
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes et les deux mains jointes sur leur bâton...
Et maintenant à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller en été s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,[1]
Pour regarder d'un[2] œil plein de sereine extase
Les canards verts et bleus caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses et voir
Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnant de bien-être et de candeur ; il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leur quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans !

---

1. AU SOLEIL ATTIÉDI, *attiédi par le soleil.*
2. D'UN, with an.

UNE RENCONTRE.

Le soleil froid donnait un ton[1] rose au grésil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,[2]
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute, et s'était dit : " Ils seront généreux. "
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.[3]
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.[4]
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.

---

1. TON, shade, hue.
2. AVENUE, refers to *l'avenue des Champs-Élysées.*
3. SOURIRE QUI TOUSSE, lit.: coughing smile, a very graphic expression.
4. QUI MOURAIT DE L'HIVER EN OFFRANT LE PRINTEMPS, this is a very beautiful verse. PRINTEMPS, *violette.*

— Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes,
Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

LA MORT DES OISEAUX.

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sous le ciel gris de fer.
Oh! comme les oiseaux[1] doivent mourir l'hiver!
Pourtant, lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?

LA SŒUR NOVICE.

Lorsque tout douloureux regret fut mort en elle
Et qu'elle eut bien perdu tout espoir décevant,
Résignée, elle alla chercher dans un couvent
Le calme qui prépare à la vie éternelle.

---

1. COMME LES OISEAUX, how many birds.

Le chapelet battant la jupe de flanelle,
Et pâle elle venait se promener souvent
Dans le jardin sans fleurs, bien abrité du vent,
Avec ses plants de choux et sa vigne en tonnelle.

Pourtant elle cueillit, un jour, dans ce jardin,
Une fleur exhalant un souvenir mondain,
Qui poussait là malgré la sainte obédience ;

Elle la respira longtemps, puis, vers le soir,
Saintement, ayant mis en paix sa conscience,
Mourut, comme s'éteint l'âme d'un encensoir.

LE RHYTME DES VAGUES.

J'étais assis devant la mer sur le galet
Sous un ciel clair, les flots d'un azur violet,
Après s'être gonflés en accourant du large,
Comme un homme accablé d'un fardeau s'en décharge,
Se brisaient devant moi, rhythmés et successifs.
J'observais ces paquets de mer[1] lourds et massifs
Qui marquaient d'un hourrah leurs chutes régulières
Et puis se retiraient en râlant sur les pierres ;
Et ce bruit m'enivrait ; et, pour écouter mieux,
Je me voilai la face et je fermai les yeux.
Alors, en entendant les lames sur la grève
Bouillonner et courir, et toujours, et sans trêve

1. PAQUETS DE MER, *vagues*.

S'écrouler en faisant ce fracas cadencé,
Moi, l'humble observateur du rhythme, j'ai pensé
Qu'il[1] doit être en effet une chose sacrée,
Puisque Celui qui sait, qui commande et qui crée,
N'[2]a tiré du néant ces moyens musicaux,
Ces falaises aux rocs creusés pour les échos,
Ces sonores cailloux, ces stridents coquillages,
Incessamment heurtés et roulés sur les plages
Par la vague, pendant tant de milliers d'hivers,
Que pour que l'Océan nous récitât des vers.

LA MARCHANDE DE JOURNAUX.

I

— Demandez les journaux du soir, . *la Liberté*,..
La France,..
A cet appel sans cesse répété
Par la vieille marchande à la voix âpre et claire,
Je faisais halte au coin du faubourg populaire [3]
Dont les vitres flambaient dans le soleil couchant,
Et prenais un journal pour le lire en marchant.
Ce n'est pas que je sois ardent en politique;
Les révolutions rendent un peu sceptique;
Mais, par vieille habitude et besoin machinal,
Je parcours volontiers, tous les soirs, un journal,

1. IL, refers to *rhythme*.
2. N' is completed by *que*, in the last verse. NE. .. QUE, only.
3. FAUBOURG POPULAIRE, *le faubourg Saint-Antoine*, a part of Paris mainly inhabited by workingmen.

Pour savoir si l'on va changer ou non de maître,
Comme avant de sortir on voit le baromètre.

— Demandez les journaux,.. *le Temps*,.. *le Moniteur*...

Et, prenant le paquet tout frais que le porteur
Lui jetait, en courant, dans sa pauvre boutique,
La bonne femme, active à servir la pratique,[1]
Derrière un vasistas[2] ouvert sur le trottoir,
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir,
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale ;
— Et, lorsque je prenais un journal, au hasard :

— Ah ! vous voilà, monsieur ! Vous arrivez bien tard,
Disait-elle gaiement. Voyez, ma vente est faite.
Je n'ai plus qu'un *Pays* et que deux *Estafette*...
Et c'est toujours ainsi lorsque les députés,
Comme ils ont fait hier, se sont bien disputés,
Et quand on dit qu'on va changer le ministère.

Quelquefois je causais, auprès de l'éventaire,
Avec la brave vieille aux yeux intelligents ;
Car mon goût est très vif pour les petites gens.[3]
Et, tout en déployant *la Presse* ou *la Patrie*,
Qui m'envoyait sa bonne odeur d'imprimerie,
J'avais pour mes trois sous un instant d'entretien.

1. ACTIVE A SERVIR LA PRATIQUE, quickly waiting on the customers.
2. VASISTAS, a small window.
3. PETITES GENS, common people.

— Mon Dieu, pour le moment, ça ne va pas trop bien...
C'est la morte-saison, vous savez,... et la Chambre
Ne se réunira que vers la mi-novembre.[1]
Les grands formats sont nuls,[2] et les petits journaux
N'ont que les faits divers et que les tribunaux...
Vous autres, les messieurs, vous chassez ou vous êtes
Aux bains de mer, aux eaux... Sans le sou des griset-
[tes[3]
Qui ne voudraient pour rien manquer le feuilleton
De leur *Petit Journal*, à peine vivrait-on...
Pour écouler ce tas de papiers qu'on imprime,
C'est triste à dire, mais il faudrait un gros crime...
Je ne désire pas qu'il arrive, grand Dieu !
Mais, du temps du procès Billoir,[4] quel coup de feu ![5]
Quand on a publié toutes ces infamies,
Monsieur, j'étais au bout de mes économies ;
Mais, en un mois et rien qu'avec les *illustrés*,[6]
Eh bien, j'ai pu payer deux termes arriérés...
Mais ce n'est qu'un hasard,.. tandis que les tapages
A Versailles,[7] voilà le temps des forts tirages ![8]
Ça ne peut pas manquer et ça revient vingt fois...
Aussi, lorsque je fais un billet pour mon bois,[9]

1. VERS LA MI-NOVEMBRE, about the 15th of November.
2. LES GRANDS FORMATS SONT NULS, large news-papers do not sell at all.
3. GRISETTES, shop-girls.
4. BILLOIR, a famous criminal, beheaded in Paris a few years ago.
5. QUEL COUP DE FEU, what an immense sale, lit.: what a blaze.
6. ILLUSTRÉS, illustrated news-papers.
7. VERSAILLES, when this poem was written the two French Chambers convened in Versailles.
8. FORTS TIRAGES, large circulation, issue.
9 LORSQUE JE FAIS UN BILLET POUR MON BOIS, when I sign a note to pay for my burning wood.

Pendant la session j'en fixe l'échéance,
Et je m'acquitte après une bonne séance.

Je m'éloignais, trouvant singulier le destin
Qui voulait que ce fût le crime du matin
Ou le tumulte fait dans les Chambres, la veille,
Qui donnât quelque aisance à cette pauvre vieille.
Je trouvais un plaisir ironique à savoir
Que l'antique combat du peuple et du pouvoir
Et tout leur vain travail pour mettre en équilibre
Le besoin d'être fort et l'ardeur d'être libre,
Le prétoire vibrant à la voix des tribuns,
L'assemblée en démence et les cris importuns
Qu'on poussera toujours autour du Capitole,
Et tout ce que produit, aux jours de rage folle,
Le parlementarisme et son jeu régulier,
Aidassent cette femme à payer son loyer.
Il me plaisait assez que le bruit de la presse
Assurât par hasard le pain d'une pauvresse,
Et que tout ce scandale eût ce bon résultat
Qu'elle pût vivre, à bord du vaisseau de l'État,
Durement ballotté sur la mer politique,
Ainsi qu'une souris dans un transatlantique.

II

Un soir, — les premiers froids étaient déjà venus, —
Au fond de la chétive échoppe, j'aperçus
Un spectacle nouveau, qui me fit de la peine.
C'était un pauvre enfant, — huit ou dix ans à peine, —

Blond, pâle, l'air malade, habillé tout en deuil,
Qui se tenait assis dans un petit fauteuil,
Ayant sur ses genoux un vieux dictionnaire
Et regardant avec des yeux de poitrinaire.[1]

Je demandai :

— Quel est donc ce petit garçon ?

— Mais c'est mon petit-fils; il apprend sa leçon
Me répondit, d'un air tout orgueilleux, la vieille ;
Et les Frères[2] en sont très contents !

— A merveille !

Repris-je... Ses parents l'ont envoyé vous voir ?

— Hélas ! mon bon monsieur, voyez... il est en noir.
Pauvre enfant ! il n'a plus sa mère ni son père ;...
Mais sa bonne-maman[3] l'élèvera, j'espère.
Maintenant il n'a plus que moi, cher innocent !
Il a coûté la vie à ma fille en naissant...
Et voilà des malheurs qu'on ne peut pas comprendre...
Des orphelins d'un jour !... Quant à mon pauvre gendre,
Il était étameur de glaces ; et les gens
Dans ce vilain métier, ne durent pas dix ans
S'ils n'ont pas les poumons comme un soufflet de forge...
A cause du mercure...

— Allons ! un sucre d'orge,[4]

1. POITRINAIRE, consumptive.
2. FRÈRES, the Christian Brothers.
3. BONNE-MAMAN, *grand'maman*, a very familiar expression.
4. SUCRE D'ORGE, a kind of candy flavored with barley.

Dis-je à l'enfant, qui vint pour me remercier,
Prit mes sous et courut, joyeux, chez l'épicier.
— Et, quand je fus resté seul avec la marchande :

— L'enfant se porte bien ?

— J'attendais la demande,
Monsieur, répondit-elle avec un gros soupir.
C'est le chagrin que j'ai tous les jours à subir.
Non, il ne va pas bien... Que je suis malheureuse !...
Avec ses yeux cernés et sa figure creuse,
C'est tout son père...[1] Il souffre, hélas ! le cher petit !
Il tousse, il dort à peine, il n'a pas d'appétit.
Enfin le médecin dit que c'est la croissance !...
C'est qu'il est si mignon et d'une obéissance !...
Et tout ce qu'il voudrait, il l'apprendrait, je crois,
Mon Joseph... A l'école il a toujours la croix...[2]
Mais sa santé... voilà ce qui me désespère !

— Courage ! dis-je,

— Enfin mon commerce prospère,
Continua l'aïeule, et de telle façon,
Monsieur, que rien ne manque à mon pauvre garçon.
Le bon Dieu, quand j'ai trop de mal, me vient en aide,
Tenez, j'ai cru l'enfant malade sans remède,
Voilà tantôt trois ans..,[3] Le docteur ordonna
Des médicaments chers, du vin de quinquina ;...

1. C'EST TOUT SON PÈRE, he is exactly like his father.
2. A L'ÉCOLE IL A TOUJOURS LA CROIX, at the school he always wins the cross. In some schools the best pupils are rewarded by the bearing of a silver cross for a week or two.
3. VOILA TANTÔT TROIS ANS, about 3 years ago.

Mais, juste en ce moment, je m'en souviens encore,
La Chambre renversa le cabinet Dufaure ;[1]
Et j'ai pu, — je gagnais des douze francs par jour, —
Donner ce qu'il fallait à mon petit amour...
Au Seize Mai,[2] — la vente allait, je vous assure, —
J'ai fourni mon Joseph de linge et de chaussure ;
Et quand le Maréchal à la fin est tombé,
J'ai fait faire un habit tout neuf à mon bébé...

Le retour de Joseph finit la causerie ;
Mais je sortis de là, l'âme tout attendrie,
Et j'avais le cœur pris par le simple roman
De cet enfant malade et de sa grand'maman.
Le lendemain, je dus partir pour la province,
Mais sans les oublier ; et l'intérêt fort mince
Qu'aux choses de l'État jusqu'alors j'avais mis,
Grandit, quand je songeais à mes humbles amis.
Car je ne pouvais plus juger la politique
Qu'au point de vue étroit de leur pauvre boutique ;
Et quand, par un hasard devenu bien banal,
J'apprenais, en voyant les pages du journal
Pleines d'alinéas et de rappels à l'ordre,
Que nos législateurs avaient failli se mordre
Et qu'en plein parlement ils s'étaient outragés,
Rêveur tout en lisant leurs discours prolongés

1. DUFAURE, one of our best statesmen at that time.
2. SEIZE MAI, on that day Marshal Mac-Mahon, then President of the Republic, succeeded in forming a cabinet composed of clerical and monarchical members of both Chambers, but after a few weeks the ministers were forced to resign and he himself retired from the presidency.

Où le bon sens souffrait autant que la grammaire,
Je me disais :

— Tant mieux pour la pauvre grand'mère !

III

A mon retour, j'appris que l'enfant était mort.

— Ah ! monsieur, me disait en sanglotant bien fort,
La vieille, devenue en peu de jours caduque,
Quand on perd, à mon âge, un enfant qu'on éduque,
C'est trop dur !... Et bientôt j'en mourrai, Dieu merci !...
Je ne sais pas pourquoi je reste encore ici ;
Car je perds la mémoire, un rien me bouleverse,
Et je n'ai plus la tête à mon petit commerce...,
Autrefois, si j'étais âpre à gagner du pain,
C'était pour partager avec mon chérubin...
Maintenant mon chagrin me nourrit... Que m'importe
Le reste ?... Voyez-vous, je suis à moitié morte ;
J'aurais cent ans, monsieur, que je serais moins bas !...
Un client, qui me prend tous les jours les *Débats*,
Un bien brave homme, allez, qui plaint les misérables,
M'a promis de me faire admettre aux Incurables...[1]
Eh bien, soit... J'irai là mourir un de ces jours !..

Que pouvais-je répondre à ce navrant discours ?
Que faire pour calmer une douleur si grande ?
Hélas ! rien. Et depuis, chez la pauvre marchande,

1. INCURABLES, a free home for invalids in Paris.

Quand j'entrais acheter quelques journaux du soir,
J'étais muet devant cet affreux désespoir.

Vers ce temps,—ce n'est plus pour nous une surprise,—
Notre gouvernement était en pleine crise.
Voici l'intéressant langage qu'on tenait :

— C'est fort heureux. Tant pis pour l'ancien cabinet.
Il subit justement la loi de la bascule.
Morel était trop vieux, et Morin ridicule ;
Moreau s'imaginait être de droit divin,
Et Morand recevait par trop de pots-de-vin...[1]
Tandis que parlez-moi du nouveau ministère :
Dubois est éloquent et Dufour est austère ;
Malgré ses tristes mœurs et deux serments trahis,
Dupont par ses talents honore son pays ;
Dupuis est fin ; Durand est loin d'être une bête...
Nous aurons avec eux la politique honnête.
Leur programme est très bien, que donne mon jour-
L'ordre et la liberté... C'est fort original. [nal...
Ces gens-là n'iront pas commettre une imprudence...
Bref, il était acquis et de toute évidence
Que le groupe Morel-Morin-Morand-Moreau
De tout progrès utile eût été le bourreau
Et que droit à l'abîme il menait la patrie ;
Tandis qu'agriculture, arts, commerce, industrie,
Allaient fleurir et prendre un essor bien plus grand
Par la combinaison Dufour-Dubois-Durand.

1. POTS-DE-VIN, bribes.

Je connaissais Durand, un homme fort aimable ;
Et, depuis quelque temps, je me trouvais blâmable.
Se désintéresser de tout, ce n'est pas bien.
On finirait par être un mauvais citoyen...
Voyons, ce cabinet ? Il n'a rien qui me gêne ;
Il est conservateur, libéral, homogène,
Très gentil !...
Et déjà plein d'un zèle subit,
Le dos au feu, troussant les pans de mon habit,
De mes amis nouveaux j'expliquais la tactique,
A l'heure où, dans l'ennui d'un salon politique,
Le thé circule avec les tranches de baba.[1]

Six semaines après le cabinet tomba.

Ah ! j'étais furieux, cette fois ! Mettre à terre[2]
Des gens si bien pensants, un si bon ministère,
C'est à désespérer de tout gouvernement !...
Et, maudissant le vain besoin de changement
Qui, ce jour-là, venait de troubler les cervelles.
Levé de très bonne heure, avide de nouvelles,
J'allai chez ma marchande acheter le journal

Paris avait été plus que moi matinal ;
Il ne restait plus rien qu'un *Siècle* de la veille.
Mais je fus stupéfait en regardant la vieille ;
Car je lui retrouvai l'air joyeux qu'elle avait,
Les jours de gain, du temps que son enfant vivait.

---

1. TRANCHES DE BABA, a kind of sponge cake soaked in sweetened rum or brandy.
2. METTRE A TERRE, to put aside.

— Le pauvre mort, pensai-je en mon humeur stupide,
Est oublié... Ce n'est qu'une femme cupide.

Mais, devant mon regard, l'aïeule avait compris.

— Ah ! dit-elle, monsieur, ne soyez pas surpris,
Si j'ai le cœur content de ce bon jour de vente.
Moi, je n'ai plus besoin de rien, et je m'en vante,...
Mais, pour Joseph, avec de l'argent emprunté,
J'ai pu prendre un terrain à perpétuité,[1]
Et j'ai fait des billets, et l'huissier me menace...
Puis, si vous pouviez voir son coin, à Montparnasse ?[2]
Un vrai jardin !. . Je vais prier là, tous les mois...
Ça me coûte bien cher; mais aussi quand je vois
Son tombeau tout couvert de fleurs et de verdure,
Il me semble que c'est ma prière qui dure !

Je lui serrai les mains, honteux de mon soupçon ;
Et, depuis lors, ayant médité la leçon,
Je suis tout consolé, quand un ministre tombe ;
Car, ces jours-là, l'enfant a des fleurs sur sa tombe.

---

1. J'AI PU PRENDRE UN TERRAIN A PERPÉTUITÉ, I have been able to buy a lot (in the cemetery).
2. MONTPARNASSE, one of the cemeteries in Paris.

DÉSIR DE GLOIRE.

J'ai vu des hardes surannées
Dans la boutique d'un fripier ;
Telle sera, dans peu d'années,
Ma pauvre gloire de papier.

On me lit. Soit. J'en ai des preuves :
On réimprime encor mes vers.
J'apprends, par les paquets d'épreuves,[1]
Que mes lauriers sont toujours verts.

Mais, hélas ! tout passe et tout lasse,[2]
Les meilleurs et les plus fameux
A d'autres ont cédé la place,
Et l'on m'oubliera tout comme eux.

Tout bruit est vain et se dissipe,
Et fût-on, comme Béranger,
Reproduit en tête de pipe,[3]
La mode est femme et veut changer.

Songe au passé, deviens modeste,
O poète ! et de tant d'efforts,
De tant d'œuvres, vois ce qui reste :
Des ruines ! des arbres morts !

---

1. PAQUETS D'ÉPREUVES, packages of proof sheets.
2. TOUT PASSE ET TOUT LASSE, a very commonly used proverb.
3. PIPE, Beranger (1780-1857) was so popular that his features have been reproduced in almost any possible way.

Parfois, pourtant, la branche sèche
A l'air de reverdir un peu ;
Sur le mur ouvert d'une brèche
Grimpe un liseron rose et bleu :

Et quelques vers, une élégie,
Un sonnet, sauvés de l'oubli,
Dans l'herbier de l'Anthologie
Conservent leur charme pâli.

Oh ! si par bonheur doit survivre
Un humble poème de moi,
Qu'il soit donc choisi dans ce livre,
Que j'ai, mignonne, écrit pour toi !

Vétéran n'ayant plus mon grade,
Poète oublié, triste et vieux,
Je serai mort ma camarade,
Et tu m'auras fermé les yeux ;

Tu te rappelleras, ma chère,
Mes jours de la fin, si peu gais,
Et ma gloire si mensongère,
Quand tu passeras sur les quais,[1]

Et tu verras mes recueils intimes,
Jadis célébrés si souvent,
Qui, dans la boîte à dix centimes,[2]
Seront feuilletés par le vent.

---

1. **QUAIS, there are a great many second hand book dealers on the quays of the Seine.**
2. **BOITE A DIX CENTIMES, the box in which are placed second hands books worth *dix centimes* (2 cents) each.**

Mais qu'une enfant[1] du voisinage
Qui te confiera ses amours.
— Car pour ces choses, malgré l'âge
Tu seras clémente toujours. —

Ranimant en toi, pauvre vieille,
Le feu sous la cendre endormi,
Murmure, un jour, à ton oreille,
Un poème de ton ami.

Les seuls vers de lui qu'on connaisse,
Les seuls dont la tendre langueur,
Émeuve encore la jeunesse
Et trouve un écho dans son cœur ;

Alors, joyeuse et rassurée,
Tu me trouveras bien heureux
Que ma chanson soit murmurée
Par les lèvres des amoureux !

Ces vers dont on garde mémoire
Seront deux fois récompensés,
S'ils défendent un peu ma gloire,
Eux qui m'ont valu tes baisers.

Des larmes mouillant tes lunettes
Tu te souviendras qu'autrefois,
Accompagné par les fauvettes,
Je te les disais dans les bois.

1. **QU'UNE ENFANT,** *enfant* is the subject of *murmure* in the next stanza.

Caressant, de ta main légère,
Mon front posé sur tes genoux.
Combien tu me savais sincère !
Combien mes chants te semblaient doux !

Oh ! qu'à son tour, la Renommée[1]
Continue à les juger tels,
Et que, pour t'avoir tant aimée,
Je laisse des vers immortels !

(*Arrière-saison. — 1887.*)

MINUTE SENTIMENTALE.

Amour plus que beauté me touche,
O ma mignonne, et j'aime mieux,
Bien mieux, ton regard que tes yeux,
Et ton sourire que ta bouche.

Pour tout le monde, c'est certain,
Ta bouche est enfantine et ronde,
Et tes yeux sont pour tout le monde
Bleus comme le ciel du matin.

Mais pour moi seul, tu me le jures,
Brilla ce regard attendri ;
Pour moi, pour moi seul ont souri,
Si doucement ces lèvres pures !

1. QU'A SON TOUR LA RENOMMÉE, let now the Renown.

Avant de m'avoir pour amant,
A d'autres tu semblais jolie ;
Mais par moi tu fus embellie
De la beauté d'un sentiment.

(*Arrière-saison.* — *1887.*)

P. ARÈNE.

ARÈNE (PAUL-AUGUSTE) naquit à Sisteron en Provence en 1843.

Il n'a pas seulement écrit en poésie mais encore en prose : "Au bon Soleil", "Paris ingénu", "Vingt jours en Tunisie", "Jean-des-Figues" sont des œuvres connues de tous les dilettanti littéraires.

"Les Comédiens errants", représentés à l'Odéon en 1873, et "L'Ilote", donné au Théâtre-Français en 1885, le placent au premier rang de nos auteurs dramatiques.

M. Paul Arène est maintenant occupé à réunir toutes ses poésies qui paraîtront prochainement.

LES FLEURS ESPÉRÉES

C'est l'hiver ! Grelottante et brave tu me dis :
" Sortons, le froid m'égaie... " Un lierre aux branches [tortes,
Sur le ciel pâle et clair dessinant ses eaux-fortes,[1]
Laisse un peu de verdure à l'angle du mur gris.

1. EAUX-FORTES, lit. : *aqua fortis*, etchings, a very graphic expression describing the neat shadows made by the ivy on the blue sky.

Les rossignols frileux rôdent autour des portes,
Beaux chanteurs imprudents que la neige a surpris ;
Et le parfum léger des violettes mortes
Semble flotter encor sur les gazons flétris.

Restons plutôt, mignonne, il sera bon de vivre
Tous deux seuls, cependant[1] qu'aux fenêtres le givre
Mettra sa broderie entre le monde et nous,

Et d'attendre, oublieux des hommes et des choses,
Que la vitre éclaircie aux feux[2] d'un mois plus doux
Nous laisse voir enfin le jardin et les roses.

LA CIGALE.

L'air est si chaud que la cigale,
La pauvre cigale frugale
Qui se régale de chansons,
Ne fait plus entendre les sons
De sa chansonnette inégale.
Et, rêvant qu'elle agite encor
Ses petits tambourins de fée,
Sur l'écorce des pins chauffée[3]
Où pleure une résine d'or,
Ivre de soleil elle dort.

---

1. **Cependant**, tandis que.
2. **Aux feux**, *par la température tiède.*
3. **Sur l'écorce des pins chauffée**, is the indirect object of *elle dort.*

DE POMAIROLS.

DE POMAIROLS (CHARLES) est né le 23 janvier 1843 à Villefranche de Rouergue (Aveyron).

Son premier volume de poésies intitulé : "La Vie meilleure" date de 1879, et il a donné en 1881 "Rêves et Pensées", un recueil qui a été couronné par l'Académie française.

En 1887 il a publié "La Nature et l'Ame."

Le charme des vers de M. de Pomairols réside dans la profondeur d'analyse des sentiments et une aspiration constante vers le beau idéal.

LE PREMIER PRINTEMPS.

A chaque avril qui vient je m'attriste et je dis :
Les printemps sont comptés et je peux voir encore,
Le jeune renouveau[1] dont le sol se décore
Me charmera vingt fois, qui sait ? peut-être dix.

Puis un autre[2] viendra, n'en doute point, mon âme !
Qui trouvera mes yeux fermés à son azur,
Le printemps le plus doux peut-être et le plus pur
Qui jamais eût touché mes regards de sa flamme.

Oh ! ce premier printemps qui sourira si beau,
Avant que ma pensée éteinte ait l'habitude
De l'ombre, du silence et de la solitude,
Qu'il[3] sera difficile à passer au tombeau !

1. LE JEUNE RENOUVEAU, the new grass and flowers.
2. UN AUTRE, refers to *le printemps* in the third line of this stanza.
3. IL, refers to *premier printemps*.

Plus tard j'aurai cessé le rêve de la vie,
Mais l'avril[1] inconnu qui sèmera ses fleurs
Sur ma tombe nouvelle et molle encor de pleurs,
Troublera mon repos d'une suprême envie.

APRÈS LA MORT DU PÈRE.

Cette terre, ces champs, ces vignes, que mon père
Remplissait tout le jour de son geste puissant
Et qu'il entretenait dans leur beauté prospère,
Sont vides,... et c'est moi qui gouverne à présent.

Les générations tour à tour se remplacent,
Dit le sage insensible avec tranquillité.
Ces froids raisonnements par où les pleurs s'effacent
Ne pénètreront pas dans mon cœur révolté !

Oh non ! non ! D'aussi loin, père, qu'il me souvienne,[2]
Dès le premier éveil de mes regards d'enfant,
Cette terre fut vôtre, ô père, et non pas mienne !
Elle n'est pas à moi, le respect le défend.

Elle est à vous encore, et mes yeux sont humides
Lorsque pour commander ma voix s'élève ici ;
Et lorsque je m'essaie à des ordres timides,
J'interroge tout bas : Père, est-ce bien ainsi ?

---

1. L'AVRIL, is the subject of *troublera*.
2. D'AUSSI LOIN QU'IL ME SOUVIENNE, as far back as I can remember.

C'est votre œuvre qui dure, et vous êtes le maître,
Et si l'orgueil glaçait les sentiments que j'ai,
Je craindrais de vous voir, ô mon père, apparaître
Sous l'ombre de vos bois comme un spectre affligé !

P. DELAIR.

DELAIR (PAUL) naquit en 1843 dans le département de l'Yonne.

Nous lui devons : "Les Nuits et les Réveils" (1870) et les "Contes d'à présent" (1883). On trouve dans le second volume de cet auteur une grande pitié et une sympathie profonde pour les pauvres et les humbles.

MATINS D'HIVER.

Que j'aime[1] les matins d'hiver, et leurs soleils
Qui trempent dans la brume au[2] vent froid balancée !
Avec leur gloire en pleurs et leur douceur blessée,
Au destin des héros je les trouve pareils.

J'aime mieux ces ciels blancs que les étés vermeils,
Car s'ils ont moins de flamme, ils ont plus de pensée ;
Et leur clairon plaintif[3] pour mon âme oppressée
Sonne dans l'infini de tragiques réveils.

Alors des temps défunts j'entends les litanies ;
Et je vois se lever la foule des génies
Avec leur plaie au cœur, où paraît leur vertu.

---

1. QUE J'AIME, how I like.
2. AU, *par le.*
3. LEUR CLAIRON PLAINTIF, their dreary look.

De leur grand souffle amer ma poitrine est baignée,
Et je suis, le front haut, leur troupe résignée
Qui consent à mourir, ayant bien combattu.

P. HAAG.

HAAG (PAUL) est né à Paris le 19 janvier 1843.

Se défiant de lui-même et du public, il publia sans nom d'auteur, en 1879, "Le Livre d'un Inconnu", mais ce volume eut un tel succès qu'il se fit connaître.

M. Haag travaille maintenant à un second recueil qui sera publié sous peu.

AUTOMNE.

Ma chère, nous irons, aux derniers soirs d'automne,
Voir fleurir dans les bois la tardive anémone,
Les chrysantèmes d'or émailler les jardins,
Et les grappes, déjà trop mûres des raisins
Et par les premiers froids légèrement ridées,
Pendre aux rameaux brunis des treilles dénudées;
Nous irons, nous suivrons les détours du chemin
Où la première fois ma main pressa ta main;
Nous verrons au penchant des collines prochaines
L'or[1] des grands peupliers et la rouille[2] des chênes,
Et tout nous parlera d'automne et de départ.
Au ciel, ainsi[3] qu'un rouge et sanglant étendard,

1. L'OR, lit.: the gold, i. e. the yellow leaves.
2. LA ROUILLE, lit.: the rust. i. e. the red leaves.
3. AINSI, like.

Un nuage empourpré planera sur nos têtes ;
Et le calme attristé des campagnes muettes
Et, dans les bois déserts, le silence des nids,
Nous diront que les jours d'été sont bien finis,
Que loin, bien loin de nous est la saison des roses,
Et que demain l'hiver et ses brumes moroses
Auront enveloppé de leur morne linceul
Ces bois que le sanglot du vent troublera seul.

A. FRANCE.

THIBAUT (ANATOLE), connu sous le nom d'ANATOLE FRANCE, naquit en 1844.

Il est remarquable par la perfection du style et l'exactitude de l'expression, mais il échoue misérablement s'il tente d'aborder la grande poésie, c'est un ciseleur de bijoux, mais de petits bijoux.

Il a donné "Les Poèmes dorés" (1873) et "Les Noces corinthiennes" (1878).

A UN AMI.

Lorsque, du ciel léger chassant les hirondelles,
L'automne en frissonnant ramène les longs soirs,
La grand'ville[1] reçoit nos deux têtes fidèles
Que parfuma la fleur des sauvages terroirs.

---

1. LA GRAND'VILLE, Paris. Note the masc. adj. before a fem. noun; it is a remnant of the latin accusative.

Un logis nous attend dans quelque rue, aimée
Des prêtres, des vieillards, des chats et des savants.
Vers nos fenêtres monte une jaune ramée.
Nous entendons tinter les cloches des couvents.

Nos têtes, tout le jour sur la tâche[1] inclinées,
S'appliquent en silence à des pensers nouveaux ;
Car ta vie et la mienne, en nos jeunes années,
Sont deux lampes brûlant sur de calmes travaux.

Fatigués vers le soir de la plume et du livre,
Dans le proche jardin nous errons bien souvent ;
Toujours surpris de vivre et de regarder vivre,
Nous jetons de vains mots emportés par le vent.

Un avare soleil de novembre s'incline
Et chasse les enfants, et les jeux et les cris.
Seul l'occident revêt une teinte opaline ;
Le cygne du bassin vogue sous un ciel gris.

Et nous montons, ami, sur les belles terrasses.
Là, des couples troublés viennent s'entretenir
Sous le marbre[2] où revit, fleur des anciennes races,
Quelque dame de France au plaisant souvenir.

---

1. SUR LA TACHE, over the work.
2. SOUS LE MARBRE, near to the marble statues.

MADAME L. SIEFERT.

MADAME LOUISE PÈNE SIEFERT, née à Lyon en 1845, mourut en 1877.

" Rayons perdus ", un recueil de poésies qui parut en 1868, attira l'attention sur son auteur, et c'est de ce livre qu'un critique a dit qu'il est "très féminin de sentiment et en même temps très viril d'expression." En 1870 elle donna "Les Stoïques", en 1871 "Les Saintes Colères", en 1872 "Comédies romanesques", et après sa mort sa mère a livré au public un volume intitulé: "Souvenirs recueillis par sa mère et Poésies inédites." Mme. Siefert est certainement un des talents les plus délicats et les plus gracieux de notre temps.

ENFANCE ET VIEILLESSE.

Tous les rires d'enfant ont les mêmes dents blanches;
Comme les rossignols dans les plus hautes branches,
        Les moineaux dans les trous du mur,
Au rebord des longs toits comme les hirondelles,[1]
Leur céleste gaîté s'envole à tire d'ailes
        Avec un son serein et pur.

Nul n'est favorisé dans l'immense partage :
Richesse et pauvreté n'y font pas davantage ;[2]
        Le rire, ce grand niveleur,
Sur tous les fronts répand la paix égalitaire,
Et c'est comme un écho qui fait vibrer la terre,
        Et viendrait d'un monde meilleur.

1. HIRONDELLES, the order is: *comme les hirondelles au rebord des longs toits.*
2. N'Y FONT PAS DAVANTAGE, do not matter.

Innocence, clarté ! leur âme est une aurore
Que la vie en passant n'a pas troublée encore
        Dans son épanouissement :
Et, doux chanteurs des nids plus étroits ou plus frêles,
Les plus humbles, avec leurs petites voix grêles,
        Ont le plus frais gazouillement.

Ainsi plus tard, aux jours[1] que l'épreuve dévore,
On trouve des vieillards dont la lèvre incolore
        Recèle un sourire ingénu.
Leurs tranquilles regards sont remplis de lumière :
On dirait un reflet de leur aube première,
        Un rayon d'avril revenu !

On sent en leur parole une indulgence exquise,
Et la suavité de la paix reconquise
        Ennoblit leur sainte candeur.
Enfant pur, aïeul blanc, devant eux on s'incline ;
Qui les voit, fleur naïve ou tremblante ruine,
        Révère la même splendeur.

Car la vieillesse touche au ciel comme l'enfance :
L'une y retourne, et l'autre en vient. La morne offense
        Des ans et du malheur s'enfuit.[3]
Le coucher du soleil à son lever ressemble,
Et, diamants tous deux, souvent roulent ensemble
        Les pleurs de l'aube et de la nuit.

1. AUX JOURS, *pendant les jours.*
2. LEUR AUBE PREMIÈRE, *leur jeunesse.*
3. LA MORNE OFFENSE DES ANS ET DU MALHEUR S'ENFUIT, the sad consequences of years and misfortunes disappear.

IMMORTALITÉ.

Le chêne dans sa chute écrase le roseau,
Le torrent dans sa course entraîne l'herbe folle ;
Le passé prend la vie, et le vent la parole,
La mort prend tout : l'espoir, et le nid et l'oiseau.

L'astre s'éteint, la voix expire sur les lèvres,
Quelqu'un ou quelque chose à tout instant s'en va.
Ce qui brûlait le cœur, ce que l'âme rêva,
Tout s'efface : les pleurs, les sourires, les fièvres.[1]

Et cependant l'amour triomphe de l'oubli ;
La matière, que rien ne détruit, se transforme ;
Le gland semé d'hier devient le chêne énorme,
Un monde nouveau sort d'un monde enseveli.

Comme l'arbre, renaît le passé feuille à feuille,
Comme l'oiseau, le cœur retrouve sa chanson ;
L'âme a son rêve encore et le champ sa moisson,
Car ce que l'homme perd, c'est Dieu qui le recueille.

CRÉPUSCULE.

Je ne puis résister à la mélancolie
De la feuille qui tombe et du jour qui s'en va ;
A ce moment, en moi quelque chose[2] se plie,
Quelque chose de fier qui souffrit et rêva.

1. LES FIÈVRES, *les passions.*
2. QUELQUE CHOSE, *l'âme.*

Cette feuille qui tombe et qu'à jamais oublie
L'arbre, auquel tout à l'heure un souffle l'enleva,
Ce jour déjà mourant qui lutte et s'humilie
Comme un proscrit blessé que le ciel réprouva,

Cette feuille, ce jour, cet oubli, tout m'attriste.
Une seule pensée en mon esprit subsiste,
Qui me dit : "C'est l'hiver !" qui me dit : "C'est la [nuit !"
Demain, cieux et forêts rajeuniront encore.....
Mais à la feuille morte, à l'heure qui s'enfuit,
Hélas ! qui parlera de printemps ou d'aurore ?...

F. FABIÉ.

FABIÉ (FRANÇOIS) naquit à Durenque (Aveyron) le 3 novembre 1846.

Né de parents pauvres ce ne fut qu'à force de travail et d'énergie qu'il arriva à la position de professeur au lycée Charlemagne, qu'il occupe maintenant. La poésie de M. Fabié se distingue par sa pureté et sa morale parfaites, toujours il chante son cher pays du Rouergue et il le fait avec un talent qui évoque dans l'esprit du lecteur l'image de Brizeux, le grand poète de la Bretagne et des Bretons. F. Fabié a publié en 1886 un volume intitulé "La Poésie des Bêtes", et en 1887 il nous a donné un second recueil appelé "Le Clocher."

LE SABOTIER.[1]

(A Madame Agar.)

C'est moi qui suis le sabotier ;
Et le village tout entier,
— Homme, femme, enfant, — pêle-mêle
Chez moi vient doubler sa semelle
De bois de hêtre ou de noyer ;[2]
C'est moi qui suis le sabotier.

Je sais qu'il est des gens futiles,
Et que les riches, dans les villes,
Portent des chaussures de peau.
Ça n'est pas sain, ça n'est pas beau ;

1. LE SABOTIER, the man who makes wooden shoes. Many French peasants still wear wooden shoes which are both warm and cheap.

2. VIENT DOUBLER SA SEMELLE DE HÊTRE OU DE NOYER, lit: come to have their sole lined with beech or walnut wood, i. e. to buy wooden shoes.

Puis, ça vous fait les pieds débiles,
Mais il est des gens si futiles !

Soit. J'ai pour moi[1] les paysans,
Gens qui marchent à pas pesants,
Mais qui sont solides d'allure,
Aimant ce qui résiste et dure
Au moins pendant deux ou trois ans.
Oui, j'ai pour moi les paysans.

Dès que son marmot marche à terre,
Je vois chez moi venir la mère :
" Il me faut des petits sabots ;
" Je les veux fins, ornés et beaux,....,
" Autant que pour le fils du Maire !
" Car déjà mon gars marche à terre."

Et c'est mignon, quand, tout le jour,
Les petits sabots faits au tour
Battent le plancher qui résonne ;
Le garde-champêtre[2] en personne
Sait moins bien jouer du tambour;
Le joli refrain tout le jour !

Puis, à l'école il faut le mettre,
Il a sept ans. — Oui, mais le maître
Ne le recevrait point pieds nus ;
Les parents chez moi revenus

1. J'AI POUR MOI, I have on my side.
2. LE GARDE-CHAMPÊTRE, the village policeman.

Commandent des sabots de hêtre :
C'est qu'à l'école il faut le mettre.

Ah ! nos fins sabots d'écolier !
Les ferait-on en peuplier,
Qu'ils ne rendraient pas plus ingambes :
Le cœur à cet âge est aux jambes,
Et l'idéal,[1] dans le hallier ;
Ah ! nos fins sabots d'écolier !

A quinze ans le garçon se loue ;
Mais, contre la neige et la boue,
Il faut, derrière les troupeaux,
Quelques paires de bons sabots ;
Oui, fermier, ne fais pas la moue,[2]
Il faut que mon garçon se loue.....

Vingt ans ! Conscrit, sous les drapeaux !
Laisse là charrue et troupeaux,
Change de costume et d'empeigne ;[3]
Les godillots[4] où ton pied saigne
Ne valent pas tes vieux sabots,
Mais il faut suivre les drapeaux.

---

1. L'IDÉAL, supply *est*.
2. NE FAIS PAS LA MOUE, do not get angry.
3. D'EMPEIGNE, *soulier*.
4. GODILLOT, a word which is familiarly used to designate the shoes given to soldiers by the government, but is in fact the name of the manufacturer of these shoes.

Je sais bien qu'en Quatre-Vingt-Douze,[1]
En sabots et portant la blouse,
Tes aïeux, un jour, sur le Rhin,
Aux accents d'un mâle refrain,[2]
Battirent l'Europe jalouse :
Mais, c'était en Quatre-Vingt-Douze !...

Vainqueur du Russe et de l'Anglais,
Il échappe à tous les boulets,
Et retourne enfin à la ferme
Chanter haut et travailler ferme :
Voici tes sabots, reprends-les,
Vainqueur du Russe et de l'Anglais !...

Et maintenant, fils, à l'ouvrage !
Bon pied, bon bras et bon courage !
Mets tes sabots, car nos vallons
Veulent de forts coups de talons,
La terre chérit qui l'outrage.
Et maintenant, fils, à l'ouvrage !

Laboure, bêche, mets ton grain
Et tes sueurs dans le terrain :
C'est à ce prix que l'on moissonne ;
Et, dans le vieux chemin qui sonne,
Que tes sabots aillent leur train.[3]
Sème tes sueurs et ton grain.

---

1. QUATRE-VINGT-DOUZE, 1792, when the French armies defeated the whole of Europe united against the Republic.
2. D'UN MALE REFRAIN, i. e. *la Marseillaise*.
3. QUE LES SABOTS AILLENT LEUR TRAIN, lit.: let your wooden shoes go on, i. e. often come and go.

Ris, pleure, chante, souffre, espère !
Sois à ton tour père et grand-père
De nombreux gars vaillants et beaux ;
Que le tas de petits sabots
S'augmente chaque an d'une paire :
Ris, pleure, chante, souffre, espère !

Mais quoi ! te voilà dans un coin,
Aïeul dont on a peu de soin ?
Viens, je te ferai des chaussures
Où du froid narguant les morsures,
Tu pourras mettre paille et foin.[1]
Viens, quand tu seras dans le coin.

Tu les chaufferas à la braise,
Tes orteils y seront à l'aise
Pour bercer quelque nourrisson
Au bruit d'une vieille chanson
Qui le rendorme ou qui l'apaise....
Tu les chaufferas à la braise...

Et quand les temps seront venus
D'aller vers des bords inconnus
Faire un voyage redoutable,
Quitte tes sabots sous la table,
Parmi les sabots plus menus,
Et pars comme tu vins, — pieds nus.

(*Le Clocher.* — *1887.*)

---

1. FOIN, an allusion to the fact that old peasants often stuff their wooden shoes with straw or hay to make them warmer.

LES BŒUFS.

Pendant six mois d'hiver, les bœufs, dans les étables,
Contre les râteliers frottant les noirs naseaux,
Ont poussé mille fois des appels lamentables
Vers la prairie absente et vers les grandes eaux.

Et lorsque le bouvier leur donnait la pâture,
— La pâture d'hiver, paille hachée et foin, —
Ils tournaient leurs gros yeux affamés de verdure
Vers la porte entr'ouverte, et soufflaient dans leur coin

Où, couchés deux à deux et tirant sur leurs chaînes,
Se léchant tour à tour, ils regrettaient tout bas
De ne pouvoir frotter leurs cols[1] au tronc des chênes,
Ni se heurter le front dans d'éternels combats.

La nuit, ils entendaient la bise aux plaintes aigres
Qui, s'engouffrant au fond du soupirail ouvert,
Avec des sifflements jetait sur leurs flancs maigres
De froids et blancs flocons, — ces mouches de l'hiver.[2]

Aussi, dès que[3] l'avril fait gazouiller la grive
Et retentir les bois des appels du coucou,
Dès que la sève monte aux saules de la rive,
Les bœufs, sentant le sang qui leur gonfle le cou,

1. COLS, *cous*.
2. CES MOUCHES DE L'HIVER, lit : these flies of the winter; a very graphic expression to designate the flakes of snow.
3. DÈS QUE, as soon as.

S'échappent en beuglant de la sombre écurie,
Font tournoyer leur queue en fronde[1] dans le vent
Et s'en vont, écrasant du pied l'herbe fleurie,
Boire au fleuve embrasé par le soleil levant.

(*La poésie des bêtes.* — *1886*).

LES OISILLONS

Tu l'as cueilli trop tôt dans le rosier sauvage,
Ce nid qu'un imprudent jardinier te montra,
Ma fillette ! et voilà des pleurs sur ton visage,
Parce que ta couvée avant ce soir mourra.

Vois-tu sur tes genoux, chaque fois que tu bouges,
Se soulever ces fronts aveugles et rasés,[2]
Et s'ouvrir en criant toutes ces gorges rouges,
Où tu ne peux hélas ! mettre que des baisers ?

Ils ont froid, ils ont faim ; leur pauvre nid de mousse
Comme un vieux vêtement se déchire et s'en va,
Et ton haleine, encore qu'elle soit[3] chaude et douce,
Ne saurait remplacer l'aile qui les couva.

Ils mourront.... Et là-bas, sur sa branche déserte,
Leur mère en gémissant gardera jusqu'au soir,
Frétillante à son bec, quelque chenille verte
Pour les chers oisillons qu'elle espère revoir....

---

1 En FRONDE, like a sling.
2 RASÉS, featherless, lit. : shaven.
3 ENCORE QU'ELLE SOIT, although it is ; note the subj. mood after *encore que*.

Va ! cours lui rapporter sa frileuse famille :
Replace bien le nid au milieu du rosier
Demain, à ton réveil, caché dans la charmille,
Leur père chantera pour te remercier.

(*La poésie des bêtes. — 1886*).

P. DÉROULÈDE.

DÉROULÈDE (PAUL) naquit à Paris le 2 septembre 1846.

Quoique ses poésies patriotiques l'aient rendu très populaire, il est loin de compter au nombre de nos bons poètes ; son style est imparfait et sa versification pauvre. En dépit de ces défauts il avait, à cause de la popularité dont il jouit, une place marquée dans cette anthologie, et nous la lui avons faite.

Nous avons de lui : "Chants du Soldat" (1872), "Nouveaux Chants du Soldat" (1875), "Marches et Sonneries" (1881).

LE CLAIRON

L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.

Le clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave,[1]

1. GRAVE, *terrible*, *grave* is here used for the sake of the rhyme.

C'est un rude compagnon ;
Il a vu mainte bataille
Et porte plus d'une entaille,[1]
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête.
Jamais sa fière trompette
N'eut un accent plus vainqueur ;
Et de son souffle de flamme
L'espérance vient à l'âme
Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,
Et la fusillade est vive
Et les Prussiens sont adroits,
Quand enfin le cri se jette :
"En marche ! A la baïonnette !"
Et l'on entre sous le bois.

A la première décharge,
Le Clairon sonnant la charge
Tombe frappé sans recours ;[2]
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule,
Mais sa main, qui le refoule

1. ENTAILLE, scar.
2. SANS RECOURS, hopelessly.

Suspend un instant la mort,
Et, de sa note affolée
Précipitant la mêlée
Le vieux Clairon sonne encor.

Il est là, couché sur l'herbe,
Dédaignant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours ;
Et sur sa lèvre sanglante
Gardant sa trompette ardente,
Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,[1]
Voyant la charge lancée
Et les Zouaves bondir,
Alors le Clairon s'arrête ;
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir.

---

1. **Pressée**, thick.

G. BOUTELLEAU.

BOUTELLEAU (GEORGES) est né à Barbezieux (Charente) en 1846.

Dans ses deux volumes de vers "Poèmes en miniature" (1881) et "Le Vitriol" (1887), nous ne trouvons guère que des poésies courtes, mais il faut dire qu'elles sont aussi gracieuses qu'elles sont courtes, on dirait d'un essaim d'oiseaux-mouches échappés d'une volière dont le bourdonnement charmant ravit l'oreille de l'écouteur.

L'OCÉAN.

L'océan de loin me tourmente ;
Partout sa plainte me poursuit ;
Aux heures de jour et de nuit,
J'entends sa voix qui se lamente.

On nous dit que les matelots
Se croient à bord sur les chaussées
Et gardent, de leurs traversées,
Le mouvement rythmé des flots.

Jė ne vous ai pas effleurées,[1]
Houleuses vagues de la mer,
Mais si triste est mon cœur amer,
Que je crois vous avoir pleurées !

1. JE NE VOUS AI PAS EFFLEURÉES, I have not sailed upon you.

Et je porte là, sous ma main,
Avec les angoisses de l'onde,
La douleur, étrange et profonde,
De quelque sanglot surhumain.

ÉTOILES!

Perles de l'étendue, étoiles,
Qui piquez d'or[1] les soirs sereins,
Je veux vous prendre à vos écrins,
Pour broder aux anges des voiles.

Étoiles, fleurs des blonds étés,
Avant les éternels désastres,[2]
Laissez-moi, comme un bouquet d'astres,
Vous offrir aux déshérités.

Étoiles, larmes de mystère,
Qui tombez du large des cieux,
Emplissez, jusqu'au bord, mes yeux,
Que je pleure nôtre misère!

---

1. QUI PIQUEZ D'OR, that dot with gold.
2. ÉTERNELS DÉSASTRES, i. e. the end of the world.

LE COLIBRI.

J'ai vu passer aux pays froids
L'oiseau des îles merveilleuses,
Il allait frôlant les yeuses
Et les sapins mornes des bois.

Je lui dis : "Tes plages sont belles,
Ne pleures-tu pas leur soleil ?"
Il répondit : "Tout m'est vermeil :
Je porte mon ciel sur mes ailes !"

ÊTRE POÈTE.

Être poète, c'est aimer
L'idéal rayonnant des choses,
Le soleil, l'amour et les roses,
Tout ce qui naît pour embaumer.

Être poète, c'est comprendre
Ce que le cœur a d'infini ;
Plaindre le pauvre et le banni,
Avoir la main prête à se tendre.

Être poète, c'est souffrir
D'une espérance inassouvie ;
C'est donner mille fois sa vie,
Et pourtant n'en jamais mourir.

J. AICARD.

AICARD (JEAN) naquit à Toulon le 4 février 1848.

Quoique encore jeune ce poète nous a donné un grand nombre de volumes, qui sont : "Les Jeunes Croyances" (1867), "Les Rébellions et les Apaisements" (1871), "Les Poèmes de Provence" (1874), "La Chanson de l'Enfant" (1875), "Miette et Noré" (1880), "Lamartine" (1883), "Le Dieu dans l'homme" (1885), "L'Éternel Cantique" (1886), "Le Livre des Petits" (1886), "Le Livre d'Heures de l'Amour" (1887), "Au Bord du Désert" (1888). Il a aussi écrit pour le théâtre, et un de ses drames, "Smilis", a été représenté à la Comédie Française.

M. Aicard a beaucoup de verve et il s'élève quelquefois très haut, ainsi qu'on peut le voir dans "Le Rhône" que nous publions ici.

Plusieurs de ses ouvrages ont été couronnés par l'Académie française, et il a eu en 1883 le premier prix de poésie.

LE RHÔNE

Le Rhône est si profond, si rapide et si large,
Que dans la grande Europe il n'a pas son pareil.
Emportant des bateaux sans nombre avec leur charge,
Il va roulant de l'or et roulant du soleil.

Fleuve superbe ! il court et, se jouant des lieues,[1]
Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur,
La Méditerranée aux grandes ondes bleues,
Et, né dans la blancheur[2] il finit dans l'azur.

---

1. SE JOUANT DES LIEUES, playing with the leagues (a league equals about 3 miles).
2. BLANCHEUR, lit.: whiteness, i. e. snow.

Un lac[1] veut l'arrêter au sortir de sa source ;
Il le divise, il passe !... Et le frère du Rhin,
Trouvant alors des rocs en travers de sa course,
Sous l'obstacle étonné creuse un lit souterrain...

Reparais, reparais, tu n'auras plus d'obstacle :
Le grand peuple de France attend tes vastes eaux,
O fleuve ! donne-lui le merveilleux spectacle
Des prés féconds et verts, sillonnés de ruisseaux.

La Suisse généreuse à la France te donne.
Ta voix endort leurs fils au berceau, vieux géant.
Le sang ne te plait pas, à toi ! Ta force est bonne,
O fleuve ! et comme un dieu tu passes en créant.

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales :
Voici Lyon,[2] Valence,[3] et la brune Avignon,[4]
Dont les filles gaîment, sur tes rives natales,
Peuvent mêler le pampre aux nœuds de leur chignon.

Car, pour mieux nous porter la joie et l'espérance,
Tu fais verdir les ceps sur les coteaux penchants,
Tu donnes de ta force à nos bons vins de France,
Et tu fais naître ainsi des amours et des chants.

---

1. UN LAC, the lake of Geneva which the Rhône traverses in its whole length.
2. LYON, is situated about 350 miles from Paris, population about 350,000.
3. VALENCE, is the capital of the *département de la Drôme*, it has a population of about 24,000 and is situated 395 miles from Paris.
4. AVIGNON was the see of the papacy from 1309 to 1376, she has a population of 40,000 and is situated about 392 miles from Paris.

LES NOCES DU PAPILLON

On attend chez le notaire
Le joli célibataire,
Papillon le bien-aimé.
" Mariez-vous, ô volage,
Qui promettez mariage
A toutes les fleurs de mai !"

Le joyeux célibataire
Répond : " Hélas, comment faire,
Je n'aurais pas de maison !"
—" Mon fils, qu'à cela ne tienne ![1]
Je te céderai la mienne,
Lui dit le colimaçon."

Le malin célibataire
Répond alors : " Comment faire ?
Mon lit n'aurait point de draps !"
Du milieu de son étoile :[2]
"Je vais filer de la toile,
Dit l'aragne,[3] tu verras !"

Le malin célibataire
Répond toujours : " Comment faire ?
Et du pain, du pain doré !"

---

1 QU'À CELA NE TIENNE, never mind, do not let that make any difference.
2 DU MILIEU DE SON ÉTOILE, from the center of its cobweb.
3 L'ARAGNE, *l'araignée.*

La fourmi n'est pas prêteuse,
Mais elle est malicieuse :
Du pain ? je t'en céderai !"

Le malin célibataire
Répond alors : "Comment faire ?
Le pain sec n'a pas bon goût !"
— "Moi, j'ai la clef d'une armoire
Où l'on peut manger et boire
Dit le rat, j'entre partout."

Le malin célibataire
Répond encore : "Comment faire ?
Je n'ai point de sucre, hélas !"
— "Fais ce que l'on te conseille !
Épouse ! lui dit l'abeille
Mon miel ne manquera pas !"

Le malin célibataire
Répond toujours : "Comment faire ?
Je n'ai pas même un flambeau !"
Le ver-luisant : "Baliverne ![1]
N'ai-je donc pas ma lanterne ?
A ton service, mon beau !"

L'autre, à ces amis féroces
Dit : "L'on serait à mes noces
Sans musique, je le crains."

1. BALIVERNE ! nonsense !

— " Ta, ta, disent les cigales,
N'avons-nous pas nos cymbales
Et nos jolis tambourins ? "

Le pauvre célibataire
S'en alla chez le notaire,
S'en alla bien ennuyé....
Et tous tinrent leur promesse,
Et vinrent après la messe
Se moquer du marié !

LA CIGALE

Je suis le noble insecte insouciant qui chante
Au solstice d'été, dès l'aurore éclatante
. . . .
Comme le papillon, je puise au cœur des fleurs
L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs.
Je suis par le soleil[1] tout puissant animée.
Socrate m'écoutait ; Virgile m'a nommée.
Je suis l'insecte aimé du poète et des dieux ;
L'ardent soleil se mire au[2] globe de mes yeux ;
Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit, res-
[semble
A quelque fin clavier d'argent et d'or, qui tremble ;

---

1. PAR LE SOLEIL, indirect object of *animée*.
2. AU, *dans le*.

Mes quatre ailes aux nerfs délicats laissent voir,
Transparentes, le clair duvet de mon dos noir,
Et, comme l'astre au front inspiré du poète,
Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête.

(*Poèmes de Provence*. — *1874*.)

JACQUES NORMAND.

NORMAND (JACQUES) naquit à Paris en 1848.

Il a publié en 1875 un recueil de saynètes et de récits en vers qu'il a intitulé : "Paravents et Tréteaux", un second recueil de poésies appelé "Les Moineaux francs" a paru en 1887, et il a donné au théâtre "Le troisième larron", "L'Auréole" et "L'Amiral", charmantes comédies en vers qui ont eu auprès du public tout le succès qu'elles méritaient.

SUR LA JETÉE.

La brise est nord-nord-ouest, très forte, et la jetée
Résonne sous les coups de la vague irritée.
Les barques de pêcheurs se hâtent vers le port.
Au bras de son mari se cramponnant très fort,
Son petit nez au vent, à travers la voilette
Humant joyeusement l'écume qui volète,
Une Parisienne, au profil séduisant :

" — Ah ! que j'aime la mer !... Et que c'est amusant !"
A l'exclamation, aussitôt retournée,
Une femme du port, vieille, la peau tannée,
De son doigt maigre et sec montrant l'horizon noir :

"— C'est par un temps pareil à celui de ce soir
Que, voilà quatorze ans bientôt,[1] mon premier homme,
Zéphyrin, a péri sur la côte de Somme,[2]
Avec Claude, mon frère, et Jeannot, mon neveu ;
C'est par un temps pareil que, voyant mal le feu[3]
Qui signale aux bateaux la pointe[4] de la passe,
Mon autre homme, Jean-Pierre, a donné tête basse[5]
Contre un banc de galets qu'on aperçoit d'ici...
Mon père était à bord, mon second frère aussi :
Ils ont péri tous trois, sous mes yeux, presque à terre.
Le vent soufflait ainsi des côtes d'Angleterre
Quand, l'an dernier, mon fils, matelot de l'État,
Commandé pour larguer la voile du grand mât,
Et tombant sur le pont se brisa les deux hanches
Et mourut en trois jours..."

Et vers les vagues blanches
D'un geste menaçant tendant son point nerveux :

"— Oh ! la gueuse ! la gueuse !... Oh ! comme je t'en [veux,[6]
Maudite !... En as-tu pris assez, de tous les âges !
En as-tu mis assez de morts sur nos rivages !
Avec ta rage aveugle et ton flot bondissant,
En as-tu fait assez couler, de pleurs de sang !

1. VOILA QUATORZE ANS BIENTÔT, almost fourteen years ago.
2. SOMME, one of the 87 *départements* whose capital is Amiens, well known for her magnificent Gothic cathedral.
3. LE FEU, the light (of the light-house).
4. LA POINTE, *l'entree.*
5. A DONNÉ TÊTE BASSE, rushed head-down.
6. COMME JE T'EN VEUX, how I hate you.

Va ! va ! hurle ! rugis et plains-toi, grande lâche !
Quand[1] tu sangloterais sans repos, sans relâche,
Malgré ta grosse voix tu ne pourras jamais
Étouffer nos sanglots... Ah ! comme je te hais !"

Le cheveux envolés, hagarde, fantastique,
La vieille ressemblait à la furie antique
Mêlant son anathème aux hurlements du vent.
Et je lui dis alors :
"— Cette mer si souvent
Implacable pour vous, cette mer en colère,
Qui vous prit vos maris, votre enfant, votre père,
Qui vous fit seule enfin, toute seule ici-bas,
Pourquoi, la haïssant, ne la quittez-vous pas ?"

Elle me regarda d'abord, comme étonnée ;
Puis, un moment après, sa tête résignée
Tomba sur sa poitrine, et, d'un ton radouci :

" Quitter la mer, monsieur ?... Mais j'en mourrais [aussi !"
C'est qu'elle est tout pour eux, cette mer éternelle ;
C'est que, fixés près d'elle, ils trouvent tout en elle ;
C'est que perte ou profit, joie ou deuil, vie ou mort,
Tout retourne vers elle et que tout d'elle sort ;
C'est que c'est une loi fatale à l'âme humaine
De voir fleurir l'amour à côté de la haine,
Et qu'il est ici-bas, par d'étranges concours,[2]
De ces choses qu'on hait — en les aimant toujours !

1. QUAND, even if.
2. CONCOURS, *circonstances.*

J. RICHEPIN.

RICHEPIN (JEAN) naquit à Médéah (Algérie) en 1849.

En 1876 parut un recueil de vers intitulé : " La Chanson des Gueux " dont les idées audacieuses valurent à son auteur des éloges sans bornes et des critiques acerbes. On ne peut cependant nier que Richepin ne soit un excellent poète.

Depuis il nous a donné " Caresses ", " Blasphèmes " et " La Mer."

Il a aussi écrit " Nana Sahib ", " Monsieur Scapin " et " Les Flibustiers ", trois pièces qui furent représentées avec succès.

Parmi ses romans il faut citer : " Madame André ", " La Glu ", " Les Morts bizarres ", " Braves Gens " et " Césarine ".

LE BOHÉMIEN.

Quand sur mon chariot pour la première fois
En courant l'univers j'arrivai dans ces lieux,
Une ville y grouillait,[1] avec ses vieilles lois,
Ses murs, ses ateliers, ses palais et ses Dieux.
Et quand je demandai, voyageur curieux,
Depuis quand florissait la superbe cité,
Un homme répondit, grave et l'orgueil aux yeux :
— C'est ma patrie. Elle a de tout temps existé.

Cinq mille ans il s'écoula.[2]
Je suis repassé par là.

---

1. GROUILLAIT, was thriving.
2. CINQ MILLE ANS IL S'ÉCOULA, five thousand years elapsed.

Murs, palais, temples, Dieux, tout avait disparu.
Rien ! plus rien ! Le soleil allumait ses rubis
Aux javelots mouillés et verts d'un gazon dru ;
Et seul un vieux berger dans ses grossiers habits
Se dressait sur la plaine en mangeant son pain bis.[1]
Or je voulus savoir depuis quels temps très courts
Dans ce pré tout nouveau l'on paissait des brebis.
Le berger dit d'un air moqueur ; — Depuis toujours.

Cinq mille ans il s'écoula.
Je suis repassé par là.

La plaine était changée en un bois ténébreux.
Les lianes pendaient sous des porches béants
Comme un tas de serpents tordus noués entre eux :
Et, tels que de grands mâts, sur ces noirs océans
De feuilles, s'élançaient des troncs d'arbres géants.
Et je dis au chasseur perdu dans ces flots verts :
— Depuis quand donc voit-on une forêt céans ?[2]
— Ces chênes sont plus vieux, fit-il, que l'univers.

Cinq mille ans il s'écoula.
Je suis repassé par là.

La mer, la vaste mer, sous son glauque linceul
Avait enseveli lianes et forêts.
Un bateau de pêcheur, tout petit et tout seul,
A la brise du soir balançait ses agrès.
Et je dis au pêcheur : — Est-ce que tu saurais
Depuis quand la marée a pris la terre ainsi ? —

1. PAIN BIS, brown bread.
2. CÉANS, here.

— Tu plaisantes, dit-il... Puis il reprit après :
— Car depuis que la mer est mer, elle est ici.

Cinq mille ans il s'écoula.
Je suis repassé par là.

A la place des flots au panache d'argent
Se déroulaient sans fin des flots à crête d'or.[1]
Le désert ! Aucun arbre au lointain n'émergeant.
Du sable là, du sable ici, du sable encor.
Et quand j'interrogeai sur ce nouveau décor
Le marchand qui chargeait ses chameaux à genoux
— Depuis le jour, dit-il, où l'être a pris l'essor,
On connaît ce désert, éternel comme nous.

Cinq mille ans il s'écoula.
Je suis repassé par là.

Et voici derechef[2] une cité debout,
Avec ses lois, ses murs, ses palais et ses Dieux,
Et son peuple grouillant ainsi qu'une eau qui bout.
Alors j'ai dit très haut à ce tas d'orgueilleux :
— Où sont donc les flots verts, les flots d'or, les flots bleus.
Et la cité du temps jadis ? — Et l'un cria :
— Notre ville est, sera, fut toujours dans ces lieux. —
Et j'éclatai de rire au nez de l'Arya.[3]

Coulera ce qui coula !...
Je repasserai par là.

(*Blasphèmes*).

1. Flots a crête d'or, golden crested waves, i. e. sand.
2. Derechef, a second time.
3. Arya, an East-Indian race by which the most of Europe was once populated.

MADAME A. DAUDET.

JULIA ALLARD (MADAME A. DAUDET) naquit en 1849. Depuis son mariage elle n'a cessé d'aider dans ses travaux son illustre mari, mais malgré toutes les influences qu'elle a pu subir elle est restée elle-même, et dans "Impressions de Nature et d'Art" c'est bien la femme délicate et charmante que nous retrouvons.

PENSÉE D'HIVER.

Le givre[1] étincelle en étoiles blanches
Sur la vitre où luit le matin changeant,
Et brode de fleurs et de folles branches
Un tissu moiré d'opale et d'argent.

Et l'on peut rêver les fenêtres closes,
Tant le jour paraît lumineux et clair,
Tant ce léger voile a de teintes roses,
Qu'Avril passe et chante aux[2] plaines de l'air.

Mais qu'un seul rayon,[3] près de la gelée,
Répande l'éclat d'un ardent flambeau,
Aussitôt se fond la trame étoilée,
Rien n'en reste plus que des gouttes d'eau,

Qui coulent alors, froide et lente pluie,
Sur la vitre terne ; et l'on peut revoir,
Dans le ciel d'hiver, la Mélancolie
Errer vaguement sous son crêpe noir.

---

1. LE GIVRE, is the subject of *brode* in the third line.
2. AUX, *dans les*.
3. QU'UN SEUL RAYON, let a single ray of the sun.

Ainsi plus d'une âme, entre elle[1] et la vie,
Étend comme un voile aux doux reflets blancs
Le rêve, et se met à songer, ravie,
Que tout resplendit sous ces plis tremblants.

Mais, un jour, subite et vive étincelle,
Passe un clair rayon de réalité,
Et l'illusion se fond et ruisselle,
Couvrant de pleurs froids le cœur attristé.

A. DELPIT.

DELPIT (ALBERT) naquit en 1849 à la Nouvelle-Orléans.

Il a publié un grand nombre de romans dont l'intérêt poignant est bien connu de ses lecteurs.

En vers il a donné "L'Invasion" et "Les Dieux qu'on brise". Ce dernier recueil a été couronné par l'Académie française.

LE SERGENT.

C'était un vieux sergent des guerres d'Italie :[2]
Un de ceux que la mort pendant trente ans oublie
Et laisse tristement blanchir sous le galon.[3]
Un biscaïen avait fracassé son talon,
Et deux balles trouaient les os de sa mâchoire.
Il mourait seul, tout seul, sans rien, même sans gloire.

---

1. ELLE, refers to *Mélancolie* in the preceding stanza.
2. GUERRES D'ITALIE, carried in 1859 by France and Italy against Austria, the result of which was the foundation of the kingdom of Italy and the annexation of Savoy to France.
3. BLANCHIR SOUS LE GALON, to grow old in the grade of sergeant.

Ses lèvres remuaient, mais il ne parlait pas.
— " Eh bien ! comment est-il ? dis-je au major.[1]
— Très bas.
Pauvre diable ! il n'a pas cinq minutes à vivre."

Je regardai : son œil terne semblait me suivre ;
Un frisson secouait son corps à demi-nu.
Puis soudain, comme au bruit d'un tambour inconnu,
Je vis ses yeux éteints qui se gonflaient de larmes :
Et, se dressant d'un bond sur le lit, au port d'armes,[2]
Dans le raidissement de son suprême effort,
D'une voix claire il dit : " Présent ! "
Il était mort.

---

1. Major, army surgeon.
2. Au port d'armes, as when carrying arms.

H. BUFFENOIR.

BUFFENOIR (HIPPOLYTE-FRANÇOIS) naquit à Vougeot en Bourgogne en 1849.

Quoiqu'à peine âgé de quarante ans il a déjà publié en vers : " Les Premiers Baisers " 1876), " Les Allures viriles " (1880), " La Vie ardente " (1883), "Cris d'Amour et d'Orgueil" (1887).

En prose nous lui devons "Les Drames de la place de Grève ". " Les bons moments ", " Un Séjour à Palerme ", etc.

Un vif sentiment des beautés de la nature et une rare élégance de style sont les qualités maîtresses de cet écrivain.

LE SOLEIL.

Ainsi donc, tout se meut, la terre et les planètes ;
Et le Soleil lui-même, Herschel[1] l'a démontré
S'avance incessamment dans l'éther[2] azuré,
Comme on y voit parfois voyager les comètes.

La terre autour de lui tourne en se réchauffant :
Le voyant de si loin, notre regard débile
Le contemple, l'admire, et le croit immobile,
Tandis qu'au fond des cieux il marche triomphant.

Il marche ! il est poussé par la loi générale
Qui[3] met en mouvement les mondes infinis,
Et par l'attraction les maintient réunis,
Sans qu'ils puissent quitter leur route sidérale.

1. HERSCHEL (William) (1738-1822), was born in Hanover He discovered the planet Uranus and built a telescope larger than all others then existing.
2. ÉTHER, space.
3. QUI, is the subject of *maintient*

Mais quel chemin parcourt, là-haut, l'astre géant
Qu'autrefois adorait l'humanité naissante ?
Quelle courbe décrit sa marche incandescente
Dont la clarté féconde a vaincu le néant ?

Vers quel point lumineux et précis de l'espace,
Vers quel globe de feu se sent-il entraîné ?
A quelque autre soleil est-il subordonné,
Ou suit-il, un moment, une force qui passe ?

Herschel ne l'a pu dire, et d'autres après lui
Ont vainement cherché la loi de son orbite.
Il se meut, rien de plus ! Et la terre, petite,
Ne sait que tressaillir quand ses rayons ont lui !

TENDRESSE.

Quand tu viendras rêver sur le banc solitaire,
Près du saule qui tremble au vent léger du soir ;
Sous le feuillage ému quand tu viendras t'asseoir,
Pense qu'il est quelqu'un qui t'aime sur la terre.

Que tes yeux, effleurant les nénuphars dorés,
Ne versent point de pleurs ; mais que la souvenance
De nos chers rendez-vous, par l'amour consacrés,
Chasse au loin l'amertume intime de l'absence.

Songe bien que je suis sous la ramure aussi,
Puisque en toi mon image est toujours si vivante,
Et que l'amour si pur, dont ton cœur est saisi,
Pour mes jours attristés s'alarme et s'épouvante.

Songe encore et surtout que j'ai pour toi vraiment
Une tendresse exquise, un complet dévouement,
Et que ton souvenir, autour de moi, sans cesse
Voltige, frais et doux ainsi qu'une caresse.

DE MAUPASSANT.

De Maupassant (Guy) est né le 5 août 1850 au château de Miromesnil (Seine-Inférieure).

Plutôt prosateur que poète, il n'a donné qu'un recueil de poésies intitulé : "Des Vers" ; mais en prose : "Marocca", "Boule de Suif", "L'Héritage" et bien d'autres sont connus des amateurs de bonne littérature.

DÉCOUVERTE

J'étais enfant. J'aimais les grands combats,
Les chevaliers et leur pesante armure,
Et tous les preux qui tombèrent là-bas
Pour racheter la Sainte Sépulture.[1]

L'Anglais Richard[2] faisait battre mon cœur ;
Et je l'aimais, quand après ses conquêtes
Il revenait, et que son bras vainqueur
Avait coupé tout un collier de têtes.

---

1. Racheter la Sainte Sépulture, to conquer the Holy Sepulchre.
2. Richard (Cœur de Lion), who took part in the third crusade, was born in 1157 and died in 1199.

D'une Beauté je prenais les couleurs.
Une baguette était mon cimeterre ;
Puis je partais à la guerre des fleurs
Et des bourgeons dont je jonchais la terre.

Je possédais au vent libre des cieux
Un banc de mousse où s'élevait mon trône.
Je méprisais les rois ambitieux,
De rameaux verts j'avais fait ma couronne.

J'étais heureux et ravi. Mais un jour
Je vis venir une jeune compagne.
J'offris mon cœur, mon royaume et ma cour
Et les châteaux que j'avais en Espagne.[1]

Elle s'assit sous les marronniers verts ;
Or, je crus voir, tant je la trouvais belle,
Dans ses yeux bleus comme un autre univers,[2]
Et je restai tout songeur auprès d'elle.

Pourquoi laisser mon rêve et ma gaîté
En regardant cette fillette blonde ?
Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté
Quand, dans la brume, il entrevit un monde ?

---

1. **Et les chateaux que j'avais en Espagne**, and the imaginary castles I had; comp. with the proverb, *Bâtir des châteaux en Espagne*, to build castles in the air
2. **Comme un autre univers**, something like another universe; is the direct object of *voir*.

PAUL BOURGET.

BOURGET (PAUL) naquit à Amiens en 1852.

Il fit ses études au lycée de Clermont-Ferrand et alla alors à Paris où il rencontra Jean Richepin, Maurice Bouchor et beaucoup d'autres jeunes gens enthousiastes comme lui de poésie, de liberté et d'avenir. Il avait à peine 23 ans quand il publia en 1875 son premier volume de vers intitulé : "La Vie inquiète". En 1878 il donna "Edel" et, en 1882, "Les Aveux", une plaquette qui, de l'opinion de tous, est beaucoup supérieure aux recueils précédents. En prose il a publié : "L'Irréparable", "Un Crime d'amour", "Cruelle Énigme", "André Cornélis" et "Mensonges". Parmi les jeunes poètes il n'en est pas, pensons-nous, qui ait atteint à une perfection plus grande que P. Bourget.

Les extraits que nous donnons ici, surtout "Stances", nous semblent dignes d'admiration.

M. Paul Bourget vient de livrer au public (mai 1889) un roman intitulé : "Le Disciple", qui a été reçu avec la plus grande faveur.

STANCES.

"Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme;
Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour."
Pourquoi devant ce ciel que le couchant[1] enflamme
Me suis-je souvenu de ces deux vers d'amour ?

Si celle dont je rêve était ma fiancée,
Comme[2] je lui dirais ces vers que j'aime tant.
Comme elle en comprendrait la sublime pensée,
La langueur pénétrante et le charme attristant !

1. COUCHANT, the setting sun.
2. COMME, how.

" Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme."
— Ton âme ! mot si vague, et cependant si doux,
Si pur, lorsqu'il est dit par des lèvres de femme
A l'amant qui se meurt de tendresse, à genoux !

S'il existait un mot plus pur, plus doux, plus tendre,
C'est celui-là qu'à l'heure où le soleil s'endort,
Des lèvres que je sais mon cœur voudrait entendre,[1]
Lorsque tout l'horizon se vêt d'opale et d'or.

" Appelle-moi ton âme..." Il est suave et triste,
Ce cri d'amour : " Ton âme..." Et sais-je seulement
Si l'âme est immortelle et si cette âme existe ?...
Pourtant je ne dirai jamais que ce cri ment.

Oui ! quand je serais sûr que le mot d'outre-tombe[2]
N'est rien que le néant et l'oubli d'ici bas,
Toujours je[3] te dirais, lorsque le soleil tombe :
" Appelle-moi ton âme," et ne mentirais pas.

" Ton âme..." quelque chose en toi de si céleste
Qu'aucun terrestre ennui ne le saurait flétrir ;
Quelque chose à jamais fidèle et qui me reste :
— Le serment qu'un sincère amour ne peut mourir.

Tout ce que j'ai senti dans mes beaux jours d'enfance
Lorsque l'orgue enchantait mon cœur simple et pieux,
Toute l'ancienne extase et toute l'innocence
Revivent dans ces mots profonds comme les cieux.

---

1. **Entendre**, the order is : *mon cœur voudrait entendre des lèvres que je sais.*
2. **Outre-tombe**, here-after.
3. **Je**, is the subject of *mentirais.*

"Appelle-moi ton âme !" Hélas ! quand donc pourrai-je,
Te tenant embrassée et les yeux dans tes yeux,
Comme un magicien prononce un sortilège,
Te répéter ces mots qui font qu'on aime mieux ?

Que ce soit[1] donc bientôt, — et sur une colline,
Le soir, pour qu'en sentant s'en aller à leur tour
Ces instants enchantés d'émotion divine,
Je te dise tout bas : "Car la vie est un jour."

C'est qu'il faut, pour goûter amèrement la vie,
Sentir qu'elle s'écoule et ne reviendra plus :
Alors il naît en nous une âpre et sourde envie[2]
D'être heureux pour les jours que nous avons perdus.

L'amant est plus ému, plus tendre la maîtresse ;
Un alanguissement semble tomber des cieux ;
Et la beauté du soir mêlée à leur ivresse
Fait couler lentement les larmes de leurs yeux.

(*Edel*).

ÉPILOGUE.

Le fantôme est venu de la trentième année.
Ses doigts vont s'entrouvrir pour me prendre la main.
La fleur de ma jeunesse est à demi-fanée,
Et l'ombre du tombeau grandit sur mon chemin.

---

1. QUE CE SOIT, let it be so.
2. ENVIE, desire.

Le fantôme me dit avec ses lèvres blanches :
" Qu'as-tu fait de tes jours passés, homme mortel ?
" Ils ne reviendront plus t'offrir leurs vertes branches.
" Qu'as-tu cueilli sur eux dans la fraîcheur du ciel ?"

— " Fantôme, j'ai vécu comme vivent les hommes :
" J'ai fait un peu de bien, j'ai fait beaucoup de mal
" Il est dur aux songeurs,[1] le siècle dont nous sommes ;[2]
" Pourtant j'ai préservé mon intime Idéal !..."

Le fantôme me dit : " Où donc est ton ouvrage ?"
Et je lui montre alors mon rêve intérieur,
Trésor que j'ai sauvé de plus d'un noir naufrage,
— Et ces vers de jeune homme où j'ai mis tout mon [cœur.
Oui ! tout entier : espoirs heureux, légers caprices,
Coupables passions, splénétique rancœur,[3]
J'ai tout dit à ces vers, tendres et sûrs complices.
Qu'ils témoignent pour moi, fantôme, et pour ce cœur !

Que leur sincérité, Juge d'en haut, te touche,
Et, comme aux temps lointains des rêves nimbés d'or,
Pardonne, en écoutant s'échapper de leur bouche
Ce cri d'un cœur resté chrétien : Confiteor !

(*Les Aveux*).

---

1. SONGEURS, thinkers.
2. DONT NOUS SOMMES, in which we live.
3. SPLÉNÉTIQUE RANCŒUR, hypochondriacal disgust.

LES BOUQUETS DES PAUVRES.

Les petites filles des rues
Qui vivent en vendant des fleurs
Me sont bien souvent apparues
Comme un symbole de douleurs.

Dans leur pauvreté poétique,
Ces messagères du printemps
Drapent d'un haillon fantastique
Leurs maigres membres grelottants.

Et leurs petites mains frileuses
Composent pourtant des bouquets
Dont se parent nos amoureuses
Pour les bals légers et coquets.

Petites filles inquiètes
Qui mourez de faim et de froid
En vendant des fleurs pour nos fêtes,
N'êtes-vous pas mes sœurs à moi?

Pendant que j'écris pour ma dame
De fins sonnets capricieux,
Un autre possède son âme
Et baise en riant ses beaux yeux.

Mais elle, dure autant que belle,
Lit mes sonnets et prend vos fleurs,
Sans plus soupçonner que pour elle
Nous avons tant versé de pleurs.

Et que, durant les nuits sans lune
Nous avons le désir souvent,
D'aller noyer notre infortune
Dans le fleuve immense et mouvant.

Ce qui n'empêche pas, pauvrettes,
Qu'on nous verra demain matin
En dépit des douleurs secrètes,
Reprendre l'ouvrage incertain,[1]

Et pour la foule ingrate et vile,
Et pour la dame aux yeux pervers,
Composer d'une main habile
Vous vos bouquets, et moi mes vers.

(*La Vie inquiète.*)

LA CHAPELLE.

La chapelle est tapie au creux d'un grand rocher.
La croix de fer doré brille en haut du clocher,
Le porche en bois est plein de sculptures antiques,
Où des saints douloureux et des anges mystiques
Charment les cœurs dévots depuis quatre cents ans.

Les dimanches, c'était un flot de paysans
Qui tous portaient la veste ancienne en bure[2] bleue.
Ils avaient pour venir marché plus d'une lieue ;

1. L'OUVRAGE INCERTAIN, the ungrateful work.
2. BURE, a coarse woollen stuff.

La poussière couvrait leurs guêtres de cuir brun ;
Le noir chapeau de feutre en arrière,[1] un par un
Ils sortaient. Puis venait, en bonnet de dentelle,
La femme qui conduit ses enfants devant elle,
Le chapelet aux doigts, d'un air calme et pieux ;
— Et les cloches chantaient doucement vers les cieux. —

Et moi, je m'étais fait une habitude exquise
De vous attendre au seuil de la petite église
Où votre âme peut-être avait prié pour moi.
Vous vous faisiez attendre, et c'était un émoi[2]
Délicieux de voir dans la chapelle sombre
Votre visage aimé se détacher de l'ombre
Lentement. La foi pure illuminait vos yeux
De je ne sais quel feu chaste et mystérieux ;
Mais vous n'aviez pour moi ni reproches ni plaintes,
Et vous me pardonniez, comme auraient fait les saintes,
De ne jamais plier les genoux devant Dieu.

Or, ces dimanches-là, quand le ciel était bleu,
Ensemble nous allions à travers le village,
Nous suivions les rochers ensemble, puis la plage,
Vos cheveux déroulés tremblaient au vent de mer,
L'océan nous lançait son large souffle amer,[3]
Et nous marchions ainsi jusque sur la jetée.
— Je n'ai pas oublié cette mer enchantée,

1. EN ARRIÈRE, on the back of their head.
2. ÉMOI, *émotion*.
3. SOUFFLE AMER, salt air.

Le ciel clair, les flots bleus balancés mollement,
Les voiles des bateaux dans un lointain dormant,
Les grands oiseaux sur nous lancés à pleines ailes,
Ni les cris des pêcheurs, ni les voix éternelles
Qui de la mer montaient comme un hymne au ciel pur.
Gaie et fraîche, et pourtant plus pâle encor que rose ;
Et moi, vos moindres mots m'attendrissaient sans cause,
Mais si profondément, que j'aurais devant vous,
Comme un prêtre à l'autel, plié les deux genoux,
Et que je demeurais muet, l'âme ravie,
Tout éperdu devant la beauté de la vie,

(*La vie inquiète.*)

G. GOURDON.

GOURDON (GEORGES) naquit le 22 avril 1852 à Surgères (Charente-Inférieure).

La poésie de M. Gourdon est simple, naïve, pure, mais elle est, en même temps, enthousiaste et élevée. Il a publié deux volumes de poésie : "Les Pervenches", en 1879, et "Les Villageoises", en 1887.

Il vient de donner un drame en vers intitulé : "Guillaume d'Orange".

LE TOUCHERON.[1]

Par la sente[2] aux talus herbeux
Qu'embaume la menthe sauvage,
Chassant devant lui ses grands bœufs,
Le toucheron rentre au village.

---

1. TOUCHERON, ox-driver.
2 SENTE, syn. *sentier*, path.

Voici le printemps revenu,
Tout verdit, l'hirondelle arrive:
Il ne sait quel trouble inconnu
Envahit son âme naïve,

Ce matin même, il a causé
Avec la petite Denise
Sur son épaule elle a posé
Son front parfumé sous la brise...

Parmi les rudes paysans,
Comme une fleur Denise est fraîche,
Et son visage de seize ans
A le velouté de la pêche.

Elle est svelte comme un bouleau,
Ses yeux sont clairs comme une source;
Mais, pour l'avoir, ô jouvenceau!
Il te faudra de l'or en bourse!

Le toucheron, ses bœufs rentrés,
Gagne son grabat, dans l'étable,
Et, par les carreaux[1] éclairés,
Il voit la maisonnée à table.

Lui, ce soir, il ne dîne pas;
Mais, là haut, couché de bonne heure,
Seul et malheureux, sous ses draps
Il cache son visage — et pleure...

1. PAR LES CARREAUX, through the window panes.

Hélas ! hélas ! mon pauvre enfant,
L'amour est une grande peine
Qui passe comme un coup de vent
De force à renverser un chêne !

(*Les Villageois.*)

LE NAVIRE.

Au milieu des vivats, le voilà qui s'élance
Balancé par la vague ainsi qu'un grand berceau,
Pour qu'il puisse affronter tes flots, ô mer immense
C'est de chêne et d'airain qu'on a fait le vaisseau !

Sous l'azur éclatant, les trois couleurs de France,
Symbole glorieux, décorent son drapeau,
Et, comme au bout du monde[1] il porte l'espérance,
On attache à ses mâts les ailes de l'oiseau.

O navire ! qu'un vent favorable[2] te mène !
Que tes joyeux marins et ton fier capitaine
Nous reviennent couverts de lauriers et d'honneur!

Mais si jamais tu dois sombrer dans la bataille,
Crachant comme un défi la dernière mitraille,
Redonne à l'univers l'exemple du *Vengeur*.[3]

(*Les Pervenches.*)

---

1 **COMME AU BOUT DU MONDE, as to the end of the world.**
2. **QU'UN VENT FAVORABLE, may a favorable wind.**
3. **VENGEUR, a French war ship the crew of which sank their boat rather than surrender.**

P. HAREL.

Harel (Paul) naquit à Échauffour (Orne) le 18 mai 1854. Son père était avocat, son grand-père hôtelier et il a choisi la profession de ce dernier.

M. Harel est un poète délicat qui nous a donné, en 1879, "Sous les Pommiers", en 1881 "Gousses d'Ail et Fleurs de Serpolet", en 1883 "Rimes de Broche et d'Épée" et, en 1886, "Aux Champs". Ce dernier ouvrage, le plus important de tous, a été couronné par l'Académie française.

LE VIEUX POMMIER.

Le pommier décrépit se penche vers le sol,
Sous le fardeau des fruits et le poids des années ;
Il prodigue son ombre aux frêles graminées
Et couvre le fossé d'un large parasol.

Les oiseaux picoreurs,[1] arrêtés dans leur vol,
L'emplissent de tapage aux[2] claires matinées,
Concert et gazouillis de notes mutinées,
Où chaque moineau-franc se croit un rossignol.

Mousses d'argent, pierrots,[3] pommes d'or et mésanges,
Vie, abondance, espoir, amour, joyeux mélanges !
Dans ton écrasement, pommier, ne te plains pas.

L'honneur est assez grand, si la charge est trop forte.
J'entends le vent d'aval[4] qui murmure tout bas :
"Courage, vieux lutteur, la vigne est bientôt morte !"

(*Aux Champs*. — 1886.)

---

1. Picoreurs, *maraudeurs.*
2. Aux, *pendant les.*
3. Pierrots, sparrows.
4. D'aval, from below.

LE BOUQUET

ENVOI

Mignonne, au point du jour, promeneur matinal,
J'ai butiné[1] ces fleurs : elles venaient d'éclore.
Je les cueillis pour vous dans les pleurs de l'aurore,[2]
Et nul n'a respiré leur parfum virginal.

Le bouquet n'est pas beau, mais il n'est point banal ;
J'ai pillé sans choisir dans le jardin de Flore ;
J'allais... Mes mains cueillaient trop lentement encore
Au gré de mon désir... Ai-je bien fait, ou mal ?

Cette gerbe de fleurs sera bientôt fanée,
Qui sait ? peut-être avant la fin de la journée.
Bouquet et souvenirs, Mignonne, est-ce tout un ?

Dans votre sein charmant gardez mes fleurs fidèles,
Et puisse votre cœur s'imprégner du parfum
De l'amour chaste et vrai que mon cœur mit en elles !

Sous les pommiers.

---

1. **Butiné**, gathered.
2. **Pleurs de l'aurore**, dew.

MADAME GUSTAVE MESUREUR.

Madame Gustave Mesureur est née en 1855.

Elle a publié sous le nom d'Amélie Dewailly un volume de poésies intitulé : " Nos Enfants ", dans lequel elle nous dépeint d'une manière charmante les grâces, les cajoleries, les câlineries et les caresses des enfants.

PRODIGALITÉ.

Le petit mendiant, pieds nus,[1] suit son chemin ;
De village en village il va tendre la main,[2]
Traînant à ses côtés son bâton et sa miche,[3]
Car le rare passant d'aumône est assez chiche.[4]
Devenu forcément philosophe et rêveur,
Il marche d'un pas lent dans l'air plein de saveur,[5]
Écoutant les oiseaux qui se cherchent querelle.
Comme il est fatigué, près d'une passerelle
Il s'assied. Devant lui, des canards fendent l'eau,
Tout en donnant la chasse au moindre vermisseau.
Alors, cassant son pain, lentement, miette à miette,
Au milieu de leurs rangs empressés il le jette.
Et ce déshérité prodigue et généreux,
Se donne le plaisir de faire des heureux.

---

1. Pieds nus, bare-footed, it is to be noticed that when the adjective *nu* is placed before the noun it does not vary.
2. Tendre la main, *mendier.*
3. Miche, a loaf of bread, from the Flemish: *micke.*
4. Chiche, stingy, from the Lat. : ciccus.
5. Saveur, *odeur.*

LE LASSEUR DE RANZAY.

Le Lasseur de Ranzay (Louis) naquit à Nantes en 1856. Il n'a, jusqu'à présent, publié qu'un seul volume de poésies intitulé : "Les Mouettes", dans lequel se trouve un grand nombre de pièces charmantes.

EN AVRIL.

En avril, lorsque le printemps
En train de faire sa toilette
Farde les bourgeons éclatants
De poudre rose et violette,

Avez-vous vu, sous le couvert,[1]
Pendre, avec un air d'agonie,
Au bout d'un jeune rameau vert
Une vieille feuille jaunie ?

Relique d'une autre saison,
Qu'au départ oublia l'automne,
Parmi la vive floraison
Sa pâleur mourante détonne

L'arbre qu'elle orna l'an passé
S'épanouit, oublieux d'elle ;
Mais du vieux printemps effacé
Elle survit, témoin fidèle.

1. Couvert, shady place.

Lorsque de nouvelles amours
Succèdent aux amours qui meurent,
Quelques restes flétris, toujours
Dans le fond de l'âme demeurent.

Tout sourire contient des pleurs,
Si toute souffrance a des charmes ;
Près du jeune amour tout en fleurs
Meurt le vieil amour tout en larmes.

A. DORCHAIN.

DORCHAIN (AUGUSTE) naquit à Cambrai (Nord) en 1857.

Son talent est vif, jeune et frais, il aime ce qui est beau, vivant et bon, et cependant une certaine mélancolie se rencontre dans ses vers. Il manie bien sa langue et est, sans doute, appelé à nous donner encore de la grande et belle poésie.

Il a publié : "La Jeunesse pensive", en 1881, et "Conte d'Avril", en 1885. Ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie française.

LES ÉTOILES ÉTEINTES.

A l'heure où sur la mer le soir silencieux
Efface les lointaines voiles,
Où, lente, se déploie, en marche dans les cieux,
L'armée immense des étoiles,

Ne songes-tu jamais que ce clair firmament,
Comme la mer, a ses désastres ?
Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
Naufragent et meurent des astres ?[1]

Vois-tu, vers le zénith, cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans borne ?
L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cercueil morne.

Jadis, dans un superbe épanouissement,
D'un troupeau de mondes suivie,[2]
Féconde, elle[2] enfantait majestueusement
L'amour, la pensée et la vie.

Tous ses bruits, un par un, se sont tus sous le ciel ;
L'espace autour d'elle est livide ;
Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
Elle erre à jamais par le vide.

Pourtant, elle est si loin que depuis des mille ans
Qu'elle va, froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encore touché la terre.

Aussi, rien n'est changé pour nous : chaque matin
La clarté de l'aube l'emporte
Et chaque soir lui rend son éclat incertain...
Personne ne sait qu'elle est morte.

---

1. **DES ASTRES**, is the subject of *naufragent et meurent.*
2. **SUIVIE, ELLE**, refer to *étoile* in the preceding stanza.

Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
Et là-bas, errant sur la grève,
Des couples enlacés la prennent à témoin
De l'éternité de leur rêve !

C'est la dernière fois, et demain nos amants
N'y lèveront plus leurs prunelles :
Elle aura disparu, — comme font les serments
Qui parlent d'amours éternelles !

J. LOISEAU.

LOISEAU (JEANNE) naquit en 1858. Sous le pseudonyme de DANIEL LESUEUR elle a publié beaucoup de romans. Son principal ouvrage, "Un mystérieux Amour" (1886), renferme des beautés de premier ordre.

Un volume intitulé : Fleurs d'Avril", qu'elle a donné en 1882, témoigne aussi du talent remarquable de l'auteur. Le joli sonnet, "La Lutte pour l'existence", que nous reproduisons ici exprime sous une forme très poétique la théorie de Darwin.

UNE GOUTTE D'EAU.

Élément merveilleux, source, miroir ou flamme,
Flot d'azur,[1] qu'un rayon du ciel peut embraser,
Dans ton sein palpitant tu dois cacher une âme,
Vive, douce pourtant, et prompte à s'apaiser.

1. ÉLÉMENT MERVEILLEUX, SOURCE, MIROIR OU FLAMME, FLOT D'AZUR, all these refer to : *une goutte d'eau.*

Ne dit-on pas : "Changeant comme l'onde et la femme?"
Contre le roc ému la mer vient se briser :
L'écume[1] que, farouche, élève chaque lame,
Sur les fleurs, dans la nuit, descend comme un baiser.

Roulant au flanc des monts, la cascade légère
Semble glisser gaîment sur les lits de fougère ;
Le ruisseau chante ou pleure à travers les forêts.

Rien n'a tant de pouvoir et rien n'a tant de charme.
O pure goutte d'eau ! qui dira tes attraits ?
N'es-tu pas l'Océan ?... N'es-tu pas une larme ?

(*Fleurs d'Avril*).

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE.

La loi, l'unique loi, farouche, inexorable,
Qui régit tout progrès, c'est la loi du plus fort.
L'être imparfait périt ; marâtre[2] impitoyable,
La nature l'écrase et poursuit son effort.

Partout est engagé le combat redoutable ;
A l'heure harmonieuse où la terre s'endort,
Il rend la nuit sinistre et l'ombre épouvantable ;
Tout brin d'herbe est un champ de carnage et de mort.

---

1. L'ÉCUME, is the subject of descend.
2. MARATRE, step-mother. The word has also the bad meaning of unnatural mother, one who does not love her children.

L'angoisse de la faim, qui toujours hurle et gronde,
Est le ressort[1] puissant jouant au cœur du monde,
Et celui qui dévore est l'élu du destin.

L'esprit même naquit des brutales entrailles,
Et la rivalité du repas[2] incertain
Fait surgir l'avenir en de sombres batailles.

(*Un mystérieux amour*).

J. RAMEAU.

RAMEAU (JEAN) naquit à Gaas (Landes) le 19 février 1858.

Il nous a déjà donné trois volumes de vers intitulés "Poèmes fantasques" (1882), "La Vie et la Mort" (1886) et "La Chanson des Étoiles" (1888).

"Ressemblance", que nous reproduisons ici, est extraite de ce dernier recueil et met bien en relief les qualités du poète. Délicatesse de sentiments, propriété d'expression, connaissance parfaite du rythme, tout y est.

RESSEMBLANCE.

J'eus un père très doux, il dort sous une pierre ;
J'eus un enfant très rose, il dort dans ce lit-là ;
" Mon fils ! " murmura l'un à son heure dernière,
" Papa ! " bégaya l'autre aussitôt qu'il parla.

---

1. **RESSORT**, incentive.
2. **RIVALITÉ DU REPAS**, struggle for food.

Mon âme en y pensant est heureuse et chagrine ;
Quand il dormait encore au[1] cher lit que voici,
Mon père doux joignait les mains sur sa poitrine ;
Mon fils rose en dormant joint les siennes ainsi.

Mon fils n'a jamais vu mon père dans ce monde,
L'un descendait des cieux quand l'autre y retournait ;
Mais leurs âmes ont dû se voir une seconde
Dans un nuage doux et rose qui planait ;

Et dans cette rencontre — ô nature, ô mystère ! —
Un peu de l'aïeul mort dut rester sur l'enfant
Pour qu'en voyant mon fils, moi, je pense à mon père,
Et qu'à la fois je pleure et sourie en rêvant.

(*La chanson des étoiles.* — *1888*)

MARIE DE VALANDRÉ.

MARIE DE VALANDRÉ naquit à Saint-Germain-en-Laye le 8 septembre 1861

Douée d'une âme tendre et délicate, elle possède un talent remarquable pour la poésie gracieuse et légère. Le recueil de vers qu'elle a publié en 1871 et qui est intitulé : " Au Bord de la Vie ", contient des poésies véritablement charmantes.

LE DRAPEAU.

Le brouillard de décembre au loin voilait la plaine ;
Les morts dormaient, fauchés comme des épis blonds ;
La mère, grelottant sous son manteau de laine,
Allait, cherchant son fils au revers des sillons.

1. AU, *dans le.*

Quand elle le trouva couché dans la poussière,
Son drapeau l'entourait, doux linceul du vaincu.
Et l'enfant, appuyé sur l'angle d'une pierre,
Reposait calme et fier comme il avait vécu.

De l'étendard noirci la soie était froissée ;
Il[1] s'était dans ses plis enroulé pour mourir ;
La mère le[2] reprit à cette main glacée,
Et, baisant ces beaux yeux clos pour ne plus s'ouvrir

Elle partit... Marchant toujours à l'aventure,
Elle allait, sans compter les pas qu'elle avait faits ;
Et, gardant son trésor caché dans sa ceinture,
Elle arriva le soir près du camp des Français :

" Voici, dit-elle au chef, un drapeau que j'apporte ;
Je l'ai pris sur le corps de mon fils expiré..."
Elle colla sa lèvre à ce lambeau sacré,
Pâlit et puis tomba sans plainte... Elle était morte !

---

1. IL, refers to the soldier.
2. LE, refers to the flag.

PAUL MARIÉTON.

PAUL MARIÉTON naquit à Lyon le 14 octobre 1862.

Il a beaucoup voyagé, surtout en Provence, et est admirateur enthousiaste du Midi, de son ciel bleu et de son soleil si chaud. Il a publié "Souvenance" (1884) et "La Viole d'Amour" (1886). Son goût est pur, il déteste la crudité de l'école naturaliste et se complaît au sein du *vrai beau* tout en n'aimant pas le *joli*. Il est maintenant directeur de la *Revue Félibréenne.*

FINALE.

Ceux qui liront ces vers où palpite mon âme,
Peut-être, ayant jugé que je suis un enfant
De m'être consumé pour l'amour d'une femme,
M'en voudront[1] de toujours chanter le même chant.

Espoir, soupir, amour, c'est là toute ma lyre,
Et j'ai bien peu de mots pour la faire vibrer ;
Mais quand on n'a qu'une âme où verser son délire,
Faut-il donc plusieurs voix pour le faire pleurer ?...

Non ! non ! je ne suis pas ce qu'on nomme un poète,
Je n'ai jamais chanté que pour bercer mon cœur ;
Doux sont mes tristes vers, résignés sans tempête
Et dédaigneux du monde au sourire moqueur.

— Mes pauvres vers d'amour, je vous hais, je vous aime !
Je vous hais pour[2] le mal qui vous donna le jour,
Je vous aime encor plus pour le repos suprême
Que je ne dois qu'à vous, mes pauvres vers d'amour !

La Viole d'Amour.

---

1. M'EN VOUDRONT, will bear ill will to me.
2. POUR, on account of.

R DARZENS.

DARZENS (RODOLPHE) naquit à Moscou en 1865. Étant au collège il écrivait déjà des vers et son premier recueil de poésies fut publié en 1884 sous le titre de : " La Nuit ". En 1885 il donna " Le Psautier de l'Amie " et, tout dernièrement, " L'Amante du Christ ".

Au début de sa carrière, il a imité beaucoup Baudelaire, mais depuis il est devenu lui-même et il n'y a pas perdu, au contraire.

LES CYGNES.

Par ces soirs blancs de calme, autant que de clartés
Je veux rêver d'oiseaux funèbres et d'eau pure
Où leurs[1] passages, pour toujours, sont reflétés :

Car voici que, là-bas, l'éternelle verdure
Des vieux espoirs — forêt prochaine de sapins ! —
Me promet le repos avec la paix future.

Puis, je sais que les deuils extérieurs et vains
Ne valent pas la vision sans violence
Que mes yeux clos contemplent en ces soirs divins :

Des cygnes noirs glissant sur un lac de silence.

---

1. LEURS, refers to *les cygnes.*

LA VOILE.

Mon âme, quel ennui de demeurer tranquille !
Je suis las d'admirer un même océan bleu ;
Si nous tentions d'atteindre aux plages de quelque île
Là-bas, au large, afin de voyager un peu ?

N'es-tu pas une voile blanche de navire,
O mon âme ? Il se lève enfin un bon espoir !
Et son souffle pourrait peut-être nous suffire
Pour parvenir au port avant la peur du soir.

Le calme, dont le doux bercement nous invite
A rester, est trompeur comme l'eau de la mer,
Et, si tu veux partir, ô mon âme, profite
Du léger vent qui nous présage un ciel moins clair.

Vers d'autres horizons, vers ces îles lointaines
Dont la verdure émerge aux limites des cieux,
Sur l'avenir et ses promesses incertaines
Mettons le cap,[1] mon âme, avec des cris joyeux !

---

1. METTONS LE CAP, let us bear towards. The order is: *mettons le cap sur l'avenir et ses promesses incertaines.*

E. MIKHAEL.

MIKHAEL (GEORGES-EPHRAÏM-MICHEL) naquit à Toulouse le 25 juin 1866. Il débuta par des poésies qui furent publiées dans différentes revues, mais qu'il réunit bientôt en un volume qu'il intitula : " L'Automne ".

Jeune entre les jeunes, M. Mikhael a devant lui un avenir brillant et il sera certainement une des gloires de notre littérature si ses œuvres subséquentes répondent à ses débuts.

L'AUTOMNE.

Le parc bien clos s'emplit de paix et d'ombre lente :
Un vent grave a soufflé sur le naïf orgueil
Du lis et la candeur de la rose insolente ;
Mais les arbres sont beaux comme des rois en deuil.

Encore un soir ! Des voix éparses dans l'automne
Parlent de calme espoir et d'oubli ; l'on dirait
Qu'un verbe[1] de pardon mystérieux résonne
Parmi les rameaux d'or de la riche forêt.

Au dehors, par delà[2] mon vespéral domaine,
La terre a des parfums puissants et ténébreux ;
Dans les vignes, le vent vibrant de joie humaine
Disperse des clameurs de vendangeurs heureux :

C'est l'altière saison des grappes empourprées :
Des splendeurs de jeunesse éclatent dans les champs,
Si j'allais me mêler aux foules enivrées
De clairs raisins, et si j'allais chanter leurs chants ?

---

1. VERBE, *voix.*
2. PAR DELA, outside of.

Je suis las à présent de mes rêves stériles
Que j'ai gardés comme un miraculeux trésor.
Je hais comme l'amour mes fiertés puériles,
Et la rose de deuil comme la rose d'or.

L'Ennui, rythme dolent de flûte surannée,
L'Orgueil, vulgaire chœur d'inutiles buccins,[1]
Ne vont-ils pas mourir avec la vieille année
Dans le soir bourdonnant de rires et d'essaims?

Pourtant tu sais, ô cœur épris de blond mystère,
Qu'au pays triomphal des treilles[2] et des vins
Veille le dur regret de la forêt austère :
Tu pleurerais de honte en leurs sentiers divins.

Laisse les vendangeurs en leurs mauvaises vignes.
Tu ne t'enivres pas des vins de leur pressoir :
Contemple les lueurs candides des grands cygnes
Glissant royalement sur les lacs bleus le soir.

FIN.

---

1. BUCCIN (from the Lat.; buccinum), lit.: a kind of sea shell, here used as a synonym for trumpet.
2. TREILLES, *vignes*.

TABLE DES MATIÈRES.



TABLE ALPHABETIQUE

DES POÈMES.





A Complete Descriptive Catalogue of these publications will be sent free when requested.

OCTOBER, 1898.

PUBLICATIONS

—IN—

French and Other Foreign Languages

—OF—

WILLIAM R. JENKINS,

NEW YORK.

Books marked (*) were published during 1897.

FRENCH.

Attention is called to the following series. They are of great value to the student as well as to the general reader of French. The romances and plays are interesting as stories, representative of the authors, of high literary value and pure in morality. They are tastefully printed, cheap and suitable for the class-room or library. Many have notes in English.

ROMANS CHOISIS.

12mo, Paper, 60 Cents. Cloth, 85 Cents.

1.—Dosia. By Mme. HENRY GRÉVILLE. 214 pp.
Notes by A. De Rougemont, A.M.

2.—L'Abbé Constantin. By LUDOVIC HALÉVY. 193 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

3.—Le Mariage de Gérard. By ANDRÉ THEURIET. 2[illegible]4 pp.

4.—Le Roi des Montagnes. By EDMOND ABOUT. 297 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

(*)5.—Le Mariage de Gabrielle. By DANIEL LESUEUR. 264 pp.
Notes by B. D. Woodward, Ph.D.

6.—L'Ami Fritz. By ERCKMANN-CHATRIAN. 308 pp.
Notes by Prof. C. Fontaine, B.L., L.D.

7.—**L'Ombra.** By A. GENNEVRAYE. 216 pp.

8.—**Le Maître de Forges.** By GEORGES OHNET. 341 pp.

9.—**La Neuvaine de Colette.** By JEANNE SCHULTZ. 236 pp.

10.—**Perdue.** By Mme. HENRY GRÉVILLE. 359 pp.
Notes by George McLean Harper, Ph.D.

11.—**Mlle. Solange,** (Terre de France). By FRANÇOIS DE JULLIOT. 359 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

12.—**Vaillante,** ou *Ce que femme veut.* By JACQUES VINCENT. 277 pp.

13.—**Le Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours.** By JULES VERNE. 373 pp. *With notes by Herman S. Piatt. (Just published, February, 1898.)*

14.—**Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre.** By OCTAVE FEUILLET. 204 pp.

15.—**La Maison de Penarvan.** By JULES SANDEAU. 292 pp.

16.—**L'Homme à l'Oreille Cassée.** By EDMOND ABOUT. 278 pp.

17.—**Sans Famille.** By HECTOR MALOT. 430 pp. *Abridged and arranged for school use by P. Bercy, B.L., L.D.*

18.—**Cosia, et le Royaume de Dahomey.** By ANDRÉ MICHEL DURAND. 165 pp.

19.—**Mon Oncle et Mon Curé.** By JEAN DE LA BRÈTE. 249 pp
Notes in English by F. C. de Sumichrast.

20.—**La Lizardière.** By VICOMTE HENRI DE BORNIER. 247 pp.

21.—**Nanon.** By GEORGE SAND. 382 pp.
Notes by B. D. Woodward, Ph. D.

22.—**Le Petit Chose** (*Histoire d'un Enfant*). By ALPHONSE DAUDET. 284 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L.,L.D.*

23.—**Pêcheur D'Islande.** By PIERRE LOTI. 287 pp. *Arranged for everyone's reading. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

The series will be continued with stories of other well-known writers

MISCELLANEOUS.

Graziella. By A. DE LAMARTINE. 173 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D. 12mo, paper, 45 cents.

Cinq-mars ou une Conjuration sous Louis XIII. By ALFRED DE VIGNY. *Introduction and copious notes. 12mo, cloth, $1.25.*

La Tulipe Noire. By ALEXANDRE DUMAS. 304 pp.
12mo, paper, 45 cents.

La Lampe de Psyché. By LÉON DE TINSEAU.
16mo, paper, 35 cents.

Contes de la Vie Rustique. *Arranged with notes by S. Castegnier. (In preparation.)*

CONTES CHOISIS.

This series comprises some of the very best short stories, NOUVELLES *of French authors. They are very prettily printed, of convenient size and are published at the uniform price of*

Paper 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—**La Mère de la Marquise.** By EDMOND ABOUT. 135 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

2.—**Le Siège de Berlin et Autres Contes.** By ALPHONSE DAUDET. 78 pp. *Comprising La dernière classe; La Mule du Pape; L'Enfant Espion; Salvette and Bernadou; Un Teneur de Livres. Notes by E. Rigal, B.-ès-S.; B.L.*

3.—**Un Mariage d'Amour.** By LUDOVIC HALÉVY. 73 pp.

4.—**La Mare au Diable.** By GEORGE SAND. 142 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

5.—**Peppino.** By L. D. VENTURA. 65 pp.

6.—**Idylles.** By Mme. HENRY GRÉVILLE. 110 pp.

7.—**Carine.** By LOUIS ENAULT. 181 pp.

8.—**Les Fiancés de Grinderwald.** *Also,* **Les Amoureux de Catherine.** By ERCKMANN-CHATRIAN. 104 pp.

9.—**Les Frères Colombe.** By GEORGES DE PEYREBRUNE. 136 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

10.—**Le Buste.** By EDMOND ABOUT. 145 pp. *Notes by George McLean Harper, Ph.D.*

11.—**La Belle-Nivernaise,** (*Histoire d'un vieux Bateau et de son Equipage*). By ALPHONSE DAUDET. 111 pp. *Notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.*

12.—**Le Chien du Capitaine.** By LOUIS ENAULT. 158 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

13.—**Boum-Boum.** By JULES CLARETIE. 104 pp. *With other exquisite short stories by famous French writers. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

14.—**L'Attelage de la Marquise.** By LÉON DE TINSEAU. **Une Dot.** By E. LEGOUVÉ. 93 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

15.—**Deux Artistes en Voyage,** *and two other stories.* By COMTE DE VERVINS. 105 pp.

16.—Contes et Nouvelles. By GUY DE MAUPASSANT. 93 pp.
With a preface by A. Brisson.

17.—Le Chant du Cygne. By GEORGE OHNET. 91 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

18.—Près du Bonheur. By HENRI ARDEL. 91 pp.
Notes by E. Rigal, B.S., B.L.

19.—La Frontière. By JULES CLARETIE. 103 pp.
Notes by Charles A. Eggert, Ph.D., LL.B.

***20.—L'Oncle et le Neveu,** *et* **Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille** By EDMOND ABOUT. 120 pp. *Notes by G. Castegnier, B. S., B.L.*

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE POUR LA JEUNESSE.

Les Malheurs de Sophie. By Mme. LA COMTESSE DE SÉGUR. 203 pp.
In France it is classic. Light, amusing and interesting for young children. 12mo, *illustrated, paper*, 60c.; *cloth*, $1.00.

Catherine, Catherinette et Catarina. By ARSÈNE ALEXANDRE.
Arranged with exercises and vocabularies, by Agnes Godfrey Gay. Will contain many beautiful colored illustrations. (To be published Sept. 25th, 1898.)

CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE.

By PROF. ALFRED M. COTTE.

The stories of some of the most salient of Molière's Comedies, written in the form of novellettes similar in idea to Charles and Mary Lamb's "Tales from Shakespeare."

1.—L'Avare. 2.—Le Bourgeois Gentilhomme. *Each* 20 *cents.*

MUSIC.

(*)CHANSONS, POÉSIES ET JEUX FRANÇAIS

POUR LES ENFANTS AMÉRICAINS.

Composés et recueillis par AGNES GODFREY GAY.

Music revised and harmonized, by Mr. Grant-Schaefer. Price 50c.

THÉATRE CONTEMPORAIN.

Comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in Colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

25 Cents Each.

1.—**Le Voyage de M. Perrichon.** By EUGÈNE LABICHE et EDOUARD MARTIN. 78 pp.
Comedy in four acts. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—**Vent d'Ouest,** *Comedy in one act,* 18 pp., *and* **La Soupière,** *Comedy in one act,* 20 pp. By ERNEST D'HERVILLY. *In one volume.*

3.—**La Grammaire.** By EUGÉNE LABICHE. 54 pp.
Comedy in one act. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—**Le Gentilhomme Pauvre.** By DUMANOIR and LAFARGUE. 76 pp. *Comedy in two acts. Notes by Casimer Zdanowicz, A.M.*

5.—**La Pluie et le Beau Temps,** *Comedy in one act, in prose.* By LÉON GOZLAN. 34 pp. *And* **Autour d'un Berceau,** *Play in one scene.* By ERNEST LEGOUVÉ. 11 pp.

6.—**La Fée.** By OCTAVE FEUILLET. 43 pp.
Comedy in one act.

7.—**Bertrand et Raton.** By EUGÈNE SCRIBE. 43 pp.
Drama in five acts, in prose.

8.—**La Perle Noire.** By VICTORIEN SARDOU. 72 pp.
Comedy in three acts, in prose.

9.—**Les Deux Sourds.** By JULES MOINAUX. 37 pp.
Comedy in one act.

10.—**Le Maître de Forges.** By GEORGES OHNET. 101 pp.
Comedy in four acts. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

11.—**Le Testament de César Girodot.** By ADOLPHE BELOT. and EDM. VILLETARD. 98 pp.
Comedy in three acts, in prose. Notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.

12.—**Le Gendre de M. Poirier.** By EMILE AUGIER and JULES SANDEAU. 92 pp.
Comedy in four acts, in prose. Notes by F. C. de Sumichrast.

13.—Le Monde où l'on s'ennuie. By Edouard Pailleron. 124 pp.
Comedy in three acts. Notes by Alfred Hennequin, Ph.D.

14.—La Lettre Chargée. By E. Labiche. 28 pp.
Fantaisie in one act.

15.—La Fille de Roland. By Vicomte Henri de Bornier. 96 pp.
Drama in four acts, in verse. Notes by Wm. L. Montague, Ph.D.

16.—Hernani. By Victor Hugo. 151 pp.
Drama in five acts. Notes by Gustave Masson, B.A.

17.—Mine et Contre-Mine. By Alexandre Guillet. 97 pp.
Comedy in three acts. Notes by the Author.

18.—L'Ami Fritz. By Erckmann-Chatrian. 96 pp.
Comedy in three acts. Adapted to the use of American Schools and Colleges, and annotated by Alfred Hennequin, Ph.D.

19.—L'Honneur et L'Argent. By F. Ponsard. 128 pp.
Comedy in five acts, in verse. Notes by Frederick C. de Sumichrast.

20.—La Duchesse Couturière. By Madame E. Vaillant Goodman. 24 pp. *Comedy in one act, adapted from "Les Doigts de Fée;" especially arranged for ladies' cast.*

THEATRE FOR YOUNG FOLKS.

10 Cents Each.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM Michaud and de Villeroy. Printed in excellent type.

The List comprises:

1.—Les Deux Écoliers. By A. Laurent de Villeroy. 26 pp
Comédie en un acte, en prose, for boy and three girls.

2.—Le Roi D'Amérique. By Henri Michaud. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 10 characters.

3.—Une Affaire Compliquée. By Henri Michaud. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 7 characters.

4.—La Somnambule. By Henri Michaud. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 characters.

5.—Stella. By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for young ladies; 6 character

6.—Une Héroine. By HENRI MICHAUD. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 characters.

7.—Ma Bonne. By HENRI MICHAUD. 14 pp.
Comédie en un acte, for girls; 5 characters.

8.—Dona Quichotte. By HENRI MICHAUD. 20 pp.
Comédie en un acte, for girls. 6 characters.
(Just published, March, 1898.)

GAMES.

The Table Game. By HELÈNE J. ROTH.
A French game to familarize pupils with the names of everything that is placed on a dining-room table. 75c.

French Verbs. By PROF. P. LE PERRIER.
Game of Loto for Auxiliary Verbs. $1.25.

(*) **Citations des Auteurs Français.** By F. L. BONNET. 75c

(*)**Jeu des Académiciens.** By MLLE. R. SÉE. 75c.

(See also German.)

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Under this general title is issued a series of Classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, printed in large type, at a uniform price of

Paper, 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—L'Avare. By J. B. POQUELIN DE MOLIÈRE. 105 pp.
Comédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—Le Cid. By PIERRE CORNEILLE. 87 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

3.—Le Bourgeois Gentilhomme. By J. B. POQUELIN DE MOLIÈRE (1670).
Comédie-Ballet en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—Horace. By P. CORNEILLE. 70 pp.
Tragédie en cinq actes. With grammatical and explanatory notes by Frederick C. de Sumichrast.

5.—Andromaque. By J. RACINE. 72 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by F. C. de Sumichrast.

6.—Athalie. By JEAN RACINE. 86 pp.
Tragédie en cinq actes tirée de l'Ecriture Sainte. With Biblical references and notes by C. Fontaine B.L., L. D

Others in preparation.

VICTOR HUGO'S WORKS.

Les Misérables.

This edition of Victor Hugo's masterpiece is not only the handsomest but the "cheapest" edition of the work that can be obtained in the original French. Its publication in America has been attended with great care, and it is offered to all readers of French as the best library edition of the work to be obtained. Volume I, "Fantine," 458 pages; Volume II, "Cosette," 416 pages; Volume III, "Marius," 378 pages; Volume IV. "Idylle rue Plumet," 512 pages; Volume V, "Jean Valjean," 437 pages.

**5 Volumes, 12mo Paper, $4.50; Cloth, $6.50; Half-calf, $13.50.*

**Single volume sold separately, in paper, $1.00; cloth, $1.50.*

Les Misérables.

One volume edition. The whole story intact; episodes and detailed descriptions only omitted. Arranged by A. de Rougemont, A.M. $1.25.

Notre-Dame de Paris.

The handsomest and cheapest edition to be had, with nearly 200 illustrations, by Bieler, Myrbach and Rossi.

2 volumes, 12mo, Paper, $2.00; Cloth, $3.00; Half-calf, $6.00.

Same *(Edition de Grand Luxe). But 100 copies published. It contains, with the illustrations as in the ordinary edition, 12 fac-simile water colors, and is printed on Imperial Japan paper. The set, 2 volumes, each volume numbered, signed, and in a satin portfolio, $10.00.*

Same *(Edition de Luxe). But 400 copies published. With illustrations as in the "Edition de Grand Luxe," and printed on fine satin paper. The set, 2 volumes, numbered, signed and bound half-morocco Roxbourgh style, gilt top,* $6.00.

Quatrevingt-Treize. 507 pp.

One of the most graphic and powerful of Hugo's romances, and one quite suitable for class study. 12mo, Paper, $1.00; Cloth, $1.50; Half-calf, $3.00.

Quatrevingt-Treize. 595 pp.

With an historical introduction and English notes by Benjamin Duryea Woodward, B.-ès-L., Ph.D., Instructor in the Romance Languages and Literatures at Columbia University and Barnard College, New York. 12mo, Cloth, $1.25.

Les Travailleurs de la Mer.

This celebrated work, which is one of the most notable examples of Victor Hugo's genius, uniform in style with the above, 12mo, Paper, $1.00; Cloth, $1.50; Half-calf, $3.00.

(See also No. 16, "Théâtre Contemporain.")

TEXT-BOOKS OF
THE FRENCH LANGUAGE.

BERCY, PAUL, (B.L., L.D.)

Simples Notions de Français. 101 pp.
75 illustrations, Boards, 75c.

Livre des Enfants. 100 pp.
Pour l'étude du français. 12mo, Cloth, 40 illustrations, 50c.

Le Second Livre des Enfants. 148 pp.
A continuation of "Livre des Enfants". 12mo, Cloth, 50 illustrations, 75c.

Le Français Pratique. 191 pp.
1 volume, 12mo, Cloth, $1.00.

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp.
Avec Notes Grammaticales et Explicatives. This, with "Le Français Pratique," is a complete method. Cloth, $1.00.

La Langue Française, 1ère partie. 292 pp.
Méthode pratique pour l'étude de cette langue. 12mo, Cloth, $1.25.

La Langue Française, 2ème partie. 279 pp.
For intermediate classes. Variétés historiques et littéraires. 12mo, Cloth, $1.25.

BERNARD, V. F.

Genre des Noms.
Étude nouvelle, simple et pratique. 12mo, 25c.

L'Art D'Intéresser en Classe.
Contes, Fables, etc. 12mo, Paper, 30c.

La Traduction Orale et la Prononciation Française. 42 pp.
12mo, Boards, 30c.

Le Français Idiomatique. 78 pp.
French Idioms and Proverbs, with their English equivalents and copious exercises, systematically arranged. 12mo, Cloth, 50c.

COLLOT, A. G.

Collot's Levizac's Grammar and Exercises. 227 pp.
12mo, Cloth, 75c.

DU CROQUET, CHAS. P.

An Elementary French Grammar. 259 pp.

The arrangement of this grammar is simple, clear and concise. It is divided into two parts: (1) *First Exercises;* (2) *Elementary Grammar. A General Vocabulary is added for the convenience of the student.* 12mo, *Cloth, with vocabulary,* 90c.

A College Preparatory French Grammar. 284 pp.

Grammar, Exercises, and Reading followed by Examination papers. 12mo, *half leather,* $1.25.

Conversation des Enfants. 152 pp.

12mo, *Cloth,* 75c.

Le Français par la Conversation. 186 pp.

12mo, *Cloth,* $1.00.

First Course in French Conversation.

Recitation and Reading, with separate vocabulary for each reading, $1.00.

French Verbs in a Few Lessons. 47 pp.

Cloth, 35c.

Blanks for the Conjugation of French Verbs.

About 60 *blanks in a tablet. Per tablet,* 30c.

(*) **Conjugaison Abrégée Blanks.**

These blanks, besides saving more than half the time otherwise necessary in writing verbs, cause more uniformity in the class drill, make it easier for the pupil to understand his work. Per tablet, 25c.

GAY & GARBER.

Cartes de Lecture Française.

Pour les enfants Américains. A set of reading charts printed in very large type and profusely illustrated, $7.50.

MUZZARELLI, PROF. A.

Antonymes de la La Langue Française.

Exercices Gradués pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités.

Livre de L'Elève. Clo., 185 *pp.,* $1.00. *Livre du Maitre. Clo.* 185 *pp.,* $1.50.

PICOT, CHARLES.

Picot's First Lessons in French. 132 pp.

12mo, *Cloth,* 50c.

SARDOU, PROF. ALFRED.

The French Language With or Without a Teacher.

Part I, Pronunciation, 75c.; *Part II, Conversation,* $1.25. *Part III, Grammar and Syntax,* $1.25.

Chart of All the French Verbs, 35c.

Part III and the Chart will be sold together for $1.50.

LITERATURE AND CHOICE READING.

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp.
Cloth, $1.00.

Contes et Nouvelles Modernes *(P. Bercy's French Reader).* 265 pp.
With explanatory English notes. 12mo, *Cloth,* $1.00.

Balzac (Honoré de), Contes. 219 pp.
Edited, with Introduction and Notes, by George McLean Harper, Ph.D., and Louis Eugene Livingood, A.B. Clo., $1.

BECK, B.

Fables Choisies de La Fontaine. 107 pp.
Notes by Madame B. Beck. 16mo, *Boards,* 40c.

COLLOT, A. G.

12mo, *cloth,* 75c. *each.*

Progressive French Dialogues and Phrases. 226 pp.

Progressive French Anecdotes and Questions. 233 pp

Progressive Pronouncing French Reader. 288 pp.

Progressive Interlinear French Reader. 292 pp.

COPPÉE, FRANÇOIS.

Extraits Choisis. 177 pp.
Prose and poetry, with notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L. 12mo, *Cloth,* 75c.

FONTAINE, C.

12mo, *cloth, with notes,* $1.25 *each.*

Les Poètes Français du XIXème Siècle. 402 pp.

Les Prosateurs Français du XIXème Siècle. 378 pp.

Les Historiens Français du XIXème Siècle. 384 pp.

MICHAUD, HENRI.

Poésies de Quatre à Huit Vers. 19 pp.
French Poetry for schools. 20c.

ROUGEMONT, A. DE

Manuel de Littérature Française. 403 pp.
12mo, half leather, $1.25.

(See also Victor Hugo's Works).

SAUVEUR, LAMBERT.

(*)Les Chansons de Béranger. 228 pp.
With notes. 12*mo, Cloth*, $1.25.

"VETERAN."

Initiatory French Readings. 155 pp.
In the first part: the picturesque facts of "Our Country," and in the second part: "The Discovery of France" by some young American travellers. 12*mo, Cloth*, 75c.

FOR TRANSLATING ENGLISH INTO FRENCH.

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Short Selections for Translating English into French. 137 pp.
With notes. 12*mo, Cloth*, 75c.

Key to Short Selections. 121 pp.
12*mo, Cloth*, 75c.

HENNEQUIN, ALFRED (PH.D.)

A Woman of Sense and A Hair-Powder Plot.
Two English plays intended for translating Colloquial English into French, with notes. 12*mo, Flexible cloth*, 40c.

PROGRESSIVE FRENCH DRILL.

Preliminary French Drill. By a VETERAN. 68 pp.
12*mo, Cloth*, 50c.

Drill Book.—A—118 pp.
Embodies systematically the main principles of the language The vocabulary (English and French) will be found to be quite extensive, and contains most of the words in common use. 12*mo, Cloth*, 75c.

B.—63 pp.
The purpose of this book is to facilitate the mastery of the irregular verbs in all their tenses. 12*mo, Cloth*, 50c.

PRONUNCIATION.

French Pronunciation, Rules and Practice for the Use of Americans. 50 pp.
12mo, Boards, 50c.

Gender of French Nouns at a Glance.
A Card 3 x 5 *inches,* 10c.

VERBS.

French Verbs at a Glance. By MARIOT DE BEAUVOISIN. 61 pp.
8vo, 35c.

French Verbs. By CHAS. P. DUCROQUET. 47 pp.
Cloth, 35c.

French Verbs. By Professor SCHELE DE VERE. 201 pp.
Cloth, $1.00.

† **Blanks for the Conjugation of French Verbs.** By CHAS. P. DUCROQUET.
Put up in Tablets, 50c.

(*)† **Conjugaison Abrégée Blanks.** By CHAS. P. DUCROQUET.
Put up in Tablets, 25c.

† *These "blanks" save more than half the time otherwise necessary in "writing" or in "correcting" verbs. They ensure uniformity in the class work and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

Drill Book.—B.—62 pp.
12mo, Cloth, 50c.

Mme. Beck's French Verb Form.
By means of this "drill," a verb with form as given can be written by an average pupil in less than fifteen minutes. Size, 9 x 12. *Price,* 50c.

Le Verbe en Quatre Tableaux Synoptiques. By Prof. H. MARION.
"Sixth Edition." Price, 25c.

Verbes Français demandant des Prépositions. By F. J. A. Darr. *12mo, Cloth,* 50c. *(Published, March, 1898.)*

Logical Chart for Teaching and Learning the French Conjugation. By STANISLAS LE ROY. *(In preparation.)*

Manual of French Verbs. *Prepared by* WINONA CREW, B.A. *(In preparation.)*

(See also Latin, Greek and Games,

GERMAN.

Kleine Anfänge. By FRÄULEIN ALBERTINE KASÉ. 183 pp.
Ein buch für kleine Leute. 8vo, Boards, many illustrations, 75c.

Des Kindes Erstes Buch. By WILHELM RIPPE. 100 pp.
This method is divided into forty lessons, each consisting of a short vocabulary, and appropriate illustration, a reading lesson, and a few sentences to be memorized; and as appendix are given a few simple rhymes suitable for the nursery. 12mo, Boards, 40c.

Der Praktische Deutsche. By U. JOS. BEILEY. *Second edition, entirely revised. 12mo, cloth, 251 pp., $1.00.*
The material necessary to enable the learner to converse with Germans in their own language is provided, and it is arranged in such an order that the study will be pleasurable as well as profitable. A vocabulary is at the end.

Das Deutsche Litteratur Spiel. By F. S. ZOLLER.
A German game of authors, 75c.

Constructive Process for Learning German. By A. DREYSPRING. *(In preparation.)*

(*)**A Glance at the Difficulties of German Grammar.** By CHARLES F. CUTTING. 30c.

Blanks for the Conjugation of German Verbs. Per tablet, 35c. *(Just published, March, 1898.)*

Deutsch's Drillmaster in German. By S. DEUTSCH. *12mo, cloth, $1.25. (Just published, August, 1898.)*

ITALIAN.

NOVELLE ITALIANE.

This series comprises some of the very best short stories, "novelles" of Italian authors. They are very well printed, of convenient size and are published at the uniform price of

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—**Alberto.** By E. DE AMICIS. 108 pp.
Notes by T. E. Comba.

2.—**Una Notte Bizzarra.** By ANTONIO BARRILI. 84 pp
Notes by T. E. Comba.

3.—**Un Incontro.** By E. DE AMICIS. 104 pp.
And other Italian stories by noted writers, with notes b Prof. Ventura.

4.—**Camilla.** By E. DE AMICIS. 120 pp.
With notes by T. E. Comba.

(*)5.—**Fra le Corde d'un Contrabasso.** By SALVATORE FARINA.
With notes by T. E. Comba.

6.—Fortezza, and Un Gran Giorno. By E. DE AMICIS. 74 pp. *With notes by T. E. Comba.*

This series will be continued with stories of other well-known writers.

La Lingua Italiana. By T. E. COMBA. 223 pp.
A practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanations, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs. 12mo, *Cloth*, $1 00.

(*)**A Brief Italian Grammar.** By A. H. EDGREN, Professor of Romance Languages in the University of Nebraska. 12mo, cloth, 90c.

SPANISH.

NOVELAS ESCOGIDAS.

75 Cents Each.

1. **El Final de Norma.** By D. PEDRO A. DE ALARCON. 246 pp. *Notes by R. D. Cortina, A.M.* 12mo, *Paper.*

CUENTOS SELECTOS.

35 Cents Each.

1.—**El Pájaro Verde.** By JUAN VALERA. 60 pp. *With notes by Julio Rojas.* 18mo, *Paper.*

TEATRO ESPAÑOL.

Comprising some of the best contemporaneous Spanish dramatic literature and of invaluable use to the student in Colloquial Spanish. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—**La Independencia.** By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS. 109 pp.
With notes by Louis A. Loiseaux.

2.—**Partir á Tiempo.** Por DON MARIANO DE LARRA. 44 pp.
Comedia en un acto, with notes by Alex. W. Herdler.

3.—**El Desdén con el Desdén.** Por DON AUGUSTIN MORETO Y CABANA. 107 pp.
Comedia en tres journadas. Notes by Alex. W. Herdler.

(*)**Un Drama Nuevo.** By DON JOAQUIN ESTÊBANEZ.
Drama en tres actos. Notes by Prof. John E. Matzke, Ph.D.

Spanish Words and Phrases. By Mme. F.J.A. DARR. *Paper*, 25c.
Spanish Catalogue of Imported Books sent on application.

LATIN.

The Beginner's Latin. By W. McDowell Halsey, Ph.D.
An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author. 12mo, *Cloth*, 75c.

† **Drisler's Blanks for the Conjugation of Latin Verbs.**
Put in tablets, 25c.

† **Browning's Blanks for Latin Verbs.**
Put in tablets, 25c.

† **Blanks for the Elements of the Latin Verb.**
Put in tablets, 25c.

Latin Paradigms at a Glance, 25c.

GREEK.

Browning's Blanks for Greek Verbs.
Put in tablets, 25c.

Blanks for the Conjugation or Synopses of Greek Verbs. By H. C. Havens. *Per tablet*, 25c. *(Just published, March, 1898)*

---

†**Miss Wilson's Spelling Blanks.**
Arranged in Book-form. Price, 35c.

---

† *These blanks save more than half the time otherwise necessary in writing or in correcting. They insure uniformity in the class work, and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

CHINESE.

A Chinese-English and English-Chinese Phrase Book. By T. L. Stedman and K. P. Lee. 187 pp.
12mo, *Boards*, $1.25.

FULL CATALOGUE
of
French Imported Books and General School Books
Sent on application.

Importation orders promptly filled at moderate prices.

Fontaine, C.,
Les Poetes Francais.

NAME	DATE	NAME	DATE
	FEB 2 1956		